Corpus Eve

Émergence du Vernaculaire en Europe
Domaine français | 2015

Préfaces, épîtres, opuscules et *De la vicissitude ou variété des choses en l'univers* de Loys Le Roy : la langue dans l'histoire

Danièle Duport

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/eve/1196>

DOI : 10.4000/eve.1196

ISSN : 2425-1593

Éditeur :

Université de Savoie, Université Jean Moulin - Lyon 3

Référence électronique

Danièle Duport, « Préfaces, épîtres, opuscules et *De la vicissitude ou variété des choses en l'univers* de Loys Le Roy : la langue dans l'histoire », *Corpus Eve* [En ligne], Domaine français, mis en ligne le 03 novembre 2015, consulté le 16 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/eve/1196> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/eve.1196>

Ce document a été généré automatiquement le 16 avril 2022.

© Tous droits réservés

Préfaces, épîtres, opuscules et *De la vicissitude ou variété des choses en l'univers* de Loys Le Roy : la langue dans l'histoire

Danièle Duport

RÉFÉRENCE

Loys Le Roy, *Trois livres d'Isocrates, ancien orateur et philosophe. Le premier contient enseignemens pour induire les jeunes gens à vivre honnestement. Le second traite de la maniere de bien regner et comment les Roys et grans seigneurs se doyvent gouverner. Le Livre d'Isocrates intitulé Nicocles ou le Symmachique, c'est-à-dire qui traite de l'amitié qui doit estre entre le Roy et ses sugetz et comment ils se doivent conduire ensemble. Le Premier Livre de l'institution de Cyrus, ou du Roy perfet, composé par Xenophon [...]. Oraison de Xenophon contenant les louanges du tresvaillant et tressage roy des Lacedemoniens Agesilaus [...]*, Paris, Michel de Vascosan, 1551, in-4°, épître dédicatoire.

Loys Le Roy, *Le Timée de Platon, traittant de la nature du Monde et de l'Homme, et de ce qui concerne universellement tant l'âme que le corps des deux; translaté de grec en françois, avec l'exposition des lieux plus obscurs et difficiles*, Paris, Michel de Vascosan, 1551, in-4°, épître dédicatoire.

Loys Le Roy, *Trois Oraisons de Demosthene prince des orateurs, dittes Olynthiaques, pleines de matieres d'Estat, deduittes avecques singuliere prudence et eloquence, translatées pareillement du grec en françois, avec une Preface contenant la conjonction de l'eloquence et de la philosophie, par Loys Le Roy et adressées à Madame la Duchesse de Valentinois*, Paris, Michel de Vascosan, 1551, in-4°, préface.

Loys Le Roy, *Le Premier, second et dixiesme livre de Justice, ou de la Republique de Platon. Quatre Philippiques de Demosthene. Sermon de Theodorite, Evesque de Cyropoli, ancien philosophe et Theologien, de la providence et justice divine. Le tout traduit de Grec en François*

par Loys Le Roy. *Quatre Oraisons de Demosthene Prince des Orateurs, prononcées au conseil publique d'Athenes, contre Philippe Roy de Macedonie, voulant usurper l'Empire de Grece, traduites de Grec en François par Loys Le Roy. Preface de Loys Le Roy contenant la comparaison de Demosthene et de Ciceron, de leurs styles et fortunes, de leur estat et condition, des temps esquelz ilz ont vescu, et comment ilz sont decedé*, Paris, Sebastien Nyvelle, 1555, in-4°, postface.

Loys Le Roy, *Le Sympose de Platon, ou de l'Amour et de beauté, traduit de Grec en François, avec trois livres de Commentaires, extraictz de toute philosophie, et recueillis des meilleurs auteurs tant Grec que Latins, et autres, par Loys Le Roy, dit Regius. Plusieurs passages des meilleurs Poètes Grecs et Latins, citez aux Commentaires du Sympose, mis en vers François par J. du Bellay Angevin*, Paris, Vincent Sertenas, Jehan Longis et Robert le Mangnyer, 1558, in-4, postface.

Loys Le Roy, *Les Enseignemens d'Isocrates et de Xenophon auteurs anciens très excellens pour bien regner en paix et en guerre, traduits de grec en françois par Loys Le Roy, dict Regius de Costentin, au Roy très chretien Charles IX*, Paris, Michel de Vascosan, 1568, in-4°, épître dédicatoire.

Loys Le Roy, *De la Vicissitude ou Variété des Choses en l'Univers, et Concurrence des Armes et des Lettres par les premières et plus illustres Nations du monde, depuis le temps où a commencé la civilité et memoire humaine jusques à present. Plus s'il est vray ne se dire rien qui n'ayt esté dict paravant, et qu'il convient par propres inventions augmenter la doctrine des anciens, sans s'arrester seulement aux versions, expositions, corrections, et abrezgez de leurs escrits. Par Loys Le Roy, dict Regius*, Paris, Pierre l'Huillier, 1575, in-fol, extraits.

Notice biographique et présentation du corpus

- 1 De la vie de Loys Le Roy nous ne savons que très peu de choses¹. Il naît à Coutances en 1510, dans une famille modeste, comme peut le corroborer l'insistance récurrente de sa correspondance sur le manque d'argent et sur le besoin d'être protégé par un grand. Loys Le Roy, dit Regius, reçoit dans sa ville natale une solide formation initiale en grec. Appuyé par l'évêque de Coutances, Guillaume de Cossé, il obtient en 1529 l'une des bourses créées par Geoffroy Herbet², évêque de Coutances et d'Avranches, pour le collège parisien d'Harcourt. Ensuite, le Collège des Lecteurs Royaux, qui vient d'ouvrir depuis 1530 à la demande de Guillaume Budé, lui dispense les cours de Pierre Danès et de Jacques Toussain, élèves de Budé. Sans que les biographes disposent d'une explication, en 1535, il part faire ses études de droit à Toulouse, où l'enseignement était réputé conservateur en regard des nouvelles méthodes que Budé formule dans son étude critique du droit, les *Annotations aux Pandectes* éditées en 1508. Le choix est d'autant plus étonnant que Le Roy part muni de la recommandation de Budé pour l'évêque de Rieux, Jean de Pins, dont il devient le secrétaire et de celle de Nicolas Bérault à Jean de Boyssoné, professeur de droit à Toulouse³.
- 2 En 1540, il revient à Paris. Guillaume Budé meurt en août ; Le Roy écrit alors une *Vita Budæi*, dédiée au chancelier Guillaume Poyet. La dédicace a pour vertu de lui accorder une fonction, non précisée, dans la chancellerie, et de le rapprocher du pouvoir. Il accompagnera désormais la cour dans ses déplacements, comme il l'indique dans quelques préfaces⁴. Sa bonne connaissance des Anciens lui vaut certainement des activités de conseiller, car quelques paratextes témoignent non seulement de sa proximité avec l'entourage royal, mais encore de tâches qui occupent tout le temps

qu'il aurait pu consacrer aux traductions. En contrepartie, ainsi qu'il l'affirme souvent, sa familiarité avec le gouvernement de l'État est propre à assurer à la théorie politique l'assise solide de la pratique.

- 3 Contre toute attente, Le Roy ne s'est pas dirigé vers la carrière juridique, mais vers les lettres⁵, considérées par lui comme le seul moyen d'accomplir l'excellence de l'homme⁶. Contraint soit par la conjoncture, soit par un choix délibéré, on l'ignore, cet abandon explique le manque de ressources dont il se plaint. L'*oratio*, *Ad curiam Parisiensem* a été mal interprétée par son biographe Henri Becker : Le Roy n'a pas obtenu de charge au parlement de Paris⁷ ; comme d'autres, il figurait sur une liste de magistrats nommés par François I^{er}, mais des économies contraignent alors à réduire le nombre de juges. Le Roy confesse sa pauvreté, l'absence d'appuis et demande son admission au Parlement⁸.
- 4 La critique s'interroge sur l'absence de réponse à ses requêtes de mécénat et les explications divergent. Toutefois, entre 1572 et 1574, il obtient la chaire de lecteur royal, pour le grec, laissée vide à la mort de Denis Lambin. Lors de son entrée en fonction, il annonce clairement qu'il professera la science politique⁹. Il meurt en 1577.

Loys Le Roy traducteur

- 5 Loys Le Roy s'est essentiellement consacré à la traduction du grec en français, c'est à ce titre qu'il suscite, en 1558, l'éloge de Joachim du Bellay, placé en tête de sa traduction du *Sympose de Platon*. Le Roy y est reconnu pour illustrer la langue française dans le domaine philosophique, pour faire « haulser le chef » à cette langue neuve, ce que Du Bellay reconnaît n'avoir lui-même fait qu'en poésie :

J. DU BELLAY
 S'esbaist-on de voir nostre langue bornée
 Des Alpes, et de Rhin ? et qu'en si peu de pris
 Envers les estrangers soyent tous ces bons esprits,
 Qui la pensent avoir si richement ornée ?
 Toute langue qui est encores nouveau née,
 Soudain haulse le chef, alors qu'en ses escrits
 On voit et le plaisir, et le profit compris,
 Heur, dont la nostre encor n'a esté fortunée.
 Jusqu'icy nous avons pour le fruit pris la fleur,
 L'escorce pour le bois, pour le vif la couleur.
 N'employant nostre esprit qu'au labeur poétique.
 Mais appris, et en pris nous ferons ceste fois,
 Puisque Loys le Roy, nostre Platon François
 Nous apprend l'eloquence, et la doctrine Attique¹⁰.
 EJUSDEM
Regibus in toto majus nil nascitur orbe.
Nil magis Augustum, nil propriusque Deo.
Dum studet ad Gallos magnum transferre Platona.
Quo nullum in terris grandius extat opus,
Scilicet ipse suo dignum se nomine reddit,
Regius, et magnis regibus æqua facit.

- 6 Ce rôle de traducteur fournit l'une des explications non seulement de l'oubli dans lequel Le Roy est tenu, mais encore du manque de considération de la postérité à l'égard d'une pensée qui, nourrie d'érudition antique et contemporaine, a élaboré une philosophie de l'histoire en germe dès son premier ouvrage, la *Vita Budæi*¹¹.

- 7 Ses premières traductions commencent à paraître en 1551 chez Michel Vascosan, mais il s'y est destiné depuis longtemps déjà, puisque les *Trois livres d'Isocrates* sont dédiés à Henri II pour sa toute nouvelle fonction en 1547 et qu'à la suite des *Trois livres d'Isocrates*, dans l'épître adressée au roi d'Angleterre, Edouard VI, qui précède la traduction du livre I de la *Cyropédie*, Le Roy indique avoir fait ces traductions trois ou quatre ans plus tôt¹². Ces traductions et leurs préfaces s'apparentent à des institutions du prince et marquent la contribution de Le Roy à la naissance de la science politique, comme le révèlent le titre ainsi que les épîtres dédicatoires et leurs destinataires :

Trois livres d'Isocrates, ancien orateur et philosophe. Le premier contient enseignemens pour induire les jeunes gens à vivre honnestement. Le second traite de la maniere de bien regner, et comment les Roys et grans seigneurs se doyvent gouverner. Le Livre d'Isocrates intitulé Nicocles ou le Symmachique, c'est-à-dire qui traite de l'amitié qui doit estre entre le Roy et ses sugetz et comment ils se doivent conduire ensemble. Le Premier Livre de l'institution de Cyrus, ou du Roy perfet, composé par Xenophon [...]. Oraison de Xenophon contenant les louanges du tresvaillant et tressage roy des Lacedemoniens Agesilaus [...] Paris, Michel de Vascosan, 1551.

- 8 En 1551 toujours, chez le même éditeur, sortent conjointement *Le Timée de Platon* et *Trois Oraisons de Demosthene* :

Le Timée de Platon, traittant de la nature du Monde et de l'Homme, et de ce qui concerne universellement tant l'âme que le corps des deux; translaté de grec en françois, avec l'exposition des lieux plus obscurs et difficiles. Trois Oraisons de Demosthene prince des orateurs, dittes Olynthiaques, pleines de matieres d'Estat, deduittes avecques singuliere prudence et eloquence, translâtées pareillement du grec en françois, avec une Preface contenant la conjonction de l'eloquence et de la philosophie, par Loys Le Roy et adressées à Madame la Duchesse de Valentinois, Paris, Michel de Vascosan, 1551.

Pour les textes les plus importants de Platon, qu'il est le premier à traduire en France¹³, Le Roy éclaire la traduction philosophique de commentaires, dont certains de grande ampleur. La méthode est celle des juristes, assortie de l'explication des mots obscurs, de citations comparées, empruntées aux philosophes, aux historiens, antiques et contemporains et à l'exégèse chrétienne. Dans la majorité des cas, les citations sont elles-mêmes traduites. C'est dans les préfaces à ces œuvres qu'il place la philosophie en haut des disciplines, les reliant toutes, l'éloquence, issue de la philosophie et inspirée par la sagesse, étant résolument distinguée de l'exercice rhétorique¹⁴. Par les sujets abordés, certaines préfaces concentrent des éléments disséminés dans les commentaires et mettent en chantier une réflexion qui s'organisera, plus tard, en système, dans le traité synthétique *De la vicissitude ou variété des choses en l'univers*, paru en 1575.

- 9 En 1553, chez Sébastien Nyvelle, voit le jour un ensemble important de traductions sur la question de l'âme, regroupant le *Phédon*, une comparaison de la philosophie de Platon et d'Aristote, le livre X de *La République*, une partie du *Phèdre*, du *Gorgias*, et la harangue de Cyrus avant sa mort, extrait de la *Cyropédie* :

Le Phedon de Platon traittant de l'immortalité de l'âme, présenté au Roy treschretien Henri II, à son retour d'Allemagne. L'origine, progrès et perfection de la philosophie, avec comparaison de Platon et d'Aristote, qui l'ont mise au plus hault qu'elle fust jamais. Discours de son estat et condition jusques à nostre temps, par Loys Le Roy. Dixiesme livre de la Republique de Platon, en ce qu'il parle de l'immortalité, où la resurrection est confirmée, avec l'ample deduction des loyers et suplices eternalz, selon l'opinion des anciens. De l'âme divine et humaine, de leurs actions et affections, discours pris du Phedre de Platon, traduit de Grec en François par Loys Le Roy. Du jugement des trespassez selon l'opinion des anciens, autre discours pris du Gorgias. La Remonstrance que fait Cyrus Roy des Perses à ses enfans et

amys, un peu paravant que rendre l'esprit, prise de l'huitieme livre de son institution escrite par Xenophon. Le tout traduit de Grec en François par Loys Le Roy, Paris, Sébastien Nyvelle, 1553.

Les commentaires de Le Roy établissent le lien entre Platon et la conception chrétienne de l'immortalité et disent la part du néo-platonisme dans sa pensée.

- 10 Chez le même libraire paraît en 1555, en un seul volume, les livres I, II et X de la République, quatre *Philippiques*, un *Sermon de Théodorite*, *De la providence et justice divine*, et une *Comparaison de Démosthène et de Cicéron* :

Le Premier, second et dixiesme livre de Justice, ou de la Republique de Platon. Quatre Philippiques de Demosthene. Sermon de Theodorite, Evesque de Cyropoli, ancien philosophe et Theologien, de la providence et justice divine. Le tout traduit de Grec en François par Loys Le Roy. Quatre Oraisons de Demosthene Prince des Orateurs, prononcées au conseil publique d'Athenes, contre Philippe Roy de Macedonie, voulant usurper l'Empire de Grece, traduites de Grec en François par Loys Le Roy. Preface de Loys Le Roy contenant la comparaison de Demosthene et de Ciceron, de leurs styles et fortunes, de leur estat et condition, des temps esquelz ilz ont vescu, et comment ilz sont decedé, Paris, Sebastien Nyvelle, 1555.

- 11 Le *Sympose de Platon* est édité en 1558 chez Vincent Sertenas, Jehan Longis et Robert le Mangnyer. Les commentaires philosophiques sur l'amour sont également assortis d'une anthologie poétique variée de pièces en latin, en néo-latin, de poèmes antiques traduits par Marot, Salel et surtout par Du Bellay, ce qui est une manière de reconnaître la conjonction entre la philosophie, l'amour et la poésie :

Le Sympose de Platon, ou de l'Amour et de beauté, traduit de Grec en François, avec trois livres de Commentaires, extraictz de toute philosophie, et recueillis des meilleurs auteurs tant Grec que Latins, et autres, par Loys Le Roy, dit Regius. Plusieurs passages des meilleurs Poètes Grecs et Latins, citez aux Commentaires du Sympose, mis en vers François par J. du Bellay Angevin, Paris, Vincent Sertenas, Jehan Longis et Robert le Mangnyer, 1558.

- 12 En 1562, Le Roy traduit une partie du troisième livre des *Lois de Platon* :

Discours treslegant et tresgrave sur le grave sur le grand et jadis renommé Royaume des Perses, et la nourriture de leurs Roys [...] Extraict du Troisieme Livre des Lois de Platon, traduit du Grec en François par Loys Le Roy dit Regius, Paris, Frédéric Morel, 1562.

- 13 En 1568, sortent des presses de Michel de Vascosan la traduction et les importants commentaires des *Politiques d'Aristote*, qu'il étoffe de deux nouveaux livres en 1576 :

Les Politiques d'Aristote traduites de grec en français par Loys Le Roy dict Regius de Costentin, à treshault et excellent prince Henry duc d'Anjou frère du roy tres chretien Charles IX, Paris, Michel de Vascosan, 1568.

Les Politiques d'Aristote, esquelles est monstrée la science de gouverner le genre humain en toutes especes d'estats publics. Traduites de Grec en François, avec expositions prises des meilleurs auteurs, specialement d'Aristote et de Platon conferez ensemble, ou les occasions des matieres par eulx traitées s'offroyent, dont les observations et raisons sont eclarcies et confirmées par innumerables exemples anciens et modernes, recueillis des plus illustres empires, royaumes, seigneuries et republiques qui furent oncques, et dont l'on a peu avoir la cognoissance par escript, ou par le fidele rapport d'autrui. Par Loys Le Roy dict Regius, de Costentin, Paris, Michel de Vascosan, 1576.

- 14 C'est à la demande de Charles IX qu'il aurait traduit en 1572 le *Traitté de la Venerie*, partie de la *Cyropédie* consacrée à la chasse et restée longtemps manuscrite :

Traitté de la Venerie par feu Monsieur Budé conseiller du roy François premier, et maistre ordinaire de son hostel. Traduit du Latin en François par Loys Le Roy dict Regius, suyvnt le commandement qui luy en a esté fait par Le Roy (1572), Paris, Pairault et fils, 1861.

- 15 En 1575, il ajoute une nouvelle traduction partielle de Xénophon qu'il confie à son nouvel éditeur, Frédéric Morel, ainsi que ses traductions anciennes de Démosthène (les *Trois oraisons* de 1551 et les *Quatre Philippiques* de 1555) :

Du bien advenant aux princes freres de leur amitié mutuelle et bonne intelligence entre eulx, par le grand Cyrus à Cambyzes et Tanares ses filz. Traduit du Grec de Xenophon par Loys Le Roy, dict Regius, Paris, Frédéric Morel, 1575.

Sept oraisons de Demosthene, prince des Orateurs, à sçavoir trois Olynthiaques et quatre Philippiques, pleines de matieres d'Estat et de gouvernement, deduites avec singuliere prudence et eloquence. Traduites de grec en françois par Loys Le Roy, dict Regius, Paris, Frédéric Morel, 1575.

- 16 C'est à *La Republique* de Platon, divisée en dix livres, qu'il consacre ses derniers efforts de traducteur. L'édition posthume sortira en 1600 chez Claude Morel :

La Republique de Platon, divisée en dix livres, ou Dialogues. Traduite de Grec en François par Loys Le Roy. Plus quelques autres traictes Platoniques de la traduction du mesme interprete, touchant l'immortalité de l'Ame par l'esclaircissement du X livre de ladicte Republique. Le tout reveu et conferé avec l'original Grec par Federic Morel, Lecteur et interprete du Roy. Œuvre non encore mis en françois et fort necessaire et profitable tant aux Roys, Gouverneurs, et magistrats, que à toutes autres sortes d'estats, et qualitez de personnes, Paris, Claude Morel, 1600.

- 17 Pour clore momentanément la question des traductions, il faut signaler l'ampleur de l'entreprise, tant en regard des auteurs traduits que de l'activité qui occupe toute une vie (1510-1577), sans compter que sa production propre comporte une quantité importante de citations remaniées, ou la plupart du temps traduites intégralement.

Les écrits personnels de Loys Le Roy

- 18 Ses écrits personnels commencent avec la vie de Budé en latin¹⁵ et, à l'exception de quelques discours de circonstance en latin, ils sont pour le reste en vernaculaire. Si la question de la langue n'y est pas centrale, il paraît utile de les parcourir rapidement pour l'éclairage qu'ils apportent à une pensée qui s'organise en système dans lequel tout domaine abordé trouve son sens.
- 19 Dans la postface « Au lecteur » du *Sympose de Platon* (1558), Le Roy annonce une nouvelle orientation de sa production : « mettre en avant ses propres inventions », sans abandonner la traduction.
- 20 En 1562, en écho au contexte religieux et politique, un discours plus personnel, fondé sur le savoir historique et philosophique de l'humaniste, propose une analyse étonnante de l'histoire contemporaine. Le Roy confie à Frédéric Morel *Des differens et troubles advenans entre les hommes par la diversité des opinions en la Religion : ensemble du commencement, progrez, et excellence de la Chrestienne*. L'opuscule, qui change de titre en 1567, connaît de nombreuses éditions (à Paris, chez Frédéric Morel, et à Lyon, chez Benoist Rigaud¹⁶). Le Roy prend place dans le conflit avec la distance et la hauteur que lui impose sa conception de la vicissitude humaine. Les mouvements de l'histoire, tous les comportements humains obéissent à des lois naturelles, qu'il commence alors à exposer plus précisément¹⁷. Le conflit est nécessaire à l'équilibre du monde. Non moins isolés dans l'histoire que d'autres qui ont lieu en même temps, les événements français réalisent la loi des contraires qui, au plan de la vie des sociétés, se traduit par le phénomène de l'antipéristase : toute chose génère son contraire et les deux opposés acquièrent une intensité inversement proportionnelle. Les progrès de l'humanité sont

par conséquent contemporains des pires maux. Face à cette loi de la nature, supervisée par la Providence, l'attitude juste conseille le retrait prudent, l'absence d'intervention. La monarchie aurait dû agir dès la naissance des premiers signes, ensuite on ne peut que laisser le mouvement aller son erre. Le pamphlet – mais en est-ce un ? – a bien d'autres fonctions que d'attiser les haines, il inaugure au contraire une lecture naturelle de l'histoire. Dans les faits, cette position éthique place Le Roy du côté des modérés¹⁸.

- 21 *Des changemens, ruines, et conservations des Estats publics*, en 1566, compare l'origine des mutations politiques à partir de Platon, Aristote, Polybe, Pierre d'Ailly, Isocrate et Denys d'Halicarnasse. La politique et le droit fondent l'ordre civil et Le Roy encourage la création de la science politique.
- 22 En 1568, *L'Origine, antiquité, progrès, excellence et utilité de l'art politique* compose la future préface des traductions à venir des *Politiques* de Platon et d'Aristote.
- 23 *La Considération sur l'histoire française, et l'universelle de ce temps* regroupe trois épîtres – à la reine, au roi et à ses frères. Elle expose brièvement, en 1567, une révolution dans la méthode historique. L'auteur y affirme ne pas souhaiter écrire des annales de la France, demandées par la reine mère, mais une histoire nouvelle qui, au lieu de procéder à un récit événementiel et morcelé, partirait des causes naturelles et générales de toutes les mutations dans un État, et inscrirait l'histoire particulière dans l'universelle. Cette nouvelle vue s'appuierait sur la correspondance des choses entre elles.
- 24 Adressée à Charles IX en 1570, *L'Exhortation aux françois pour vivre en concorde* définit l'équilibre du royaume par le respect des lois et de la religion. L'accord du politique et de la religion assure la paix. En conséquence, Le Roy rappelle le danger du changement, quoique, aussi, la difficulté à l'éviter du fait de « l'inconstance variable des choses humaines ». La grandeur est acquise par la concorde, ruinée par la discorde. Toute division introduit le mélange, loi qui entraîne la perte de l'unité nécessaire à la constitution d'un État fort. Dans le même volume se trouvent deux ébauches : *Project ou dessein du Royaume de France, pour en représenter en dix Livres l'estat entier, sous le bon plaisir du Roy. Les Monarchiques de Loys Le Roy, ou de la Monarchie et des choses requises à son établissement et conservation, avec la conference des Royaumes et Empires plus celebres du monde ancien et moderne, en leurs commencemens progrez, accroissement, estendues, revenus, forces par mer et par terre, diversitez de guerroyer, Trains et Cours de Princes, Conseils souverains, Polices, Judicatures, Lois, Magistrats, durées, decadence, et ruine*. Le second projet propose une méthode, pratiquée dès le début dans les commentaires de ses traductions, à savoir « la conference [comparaison] des royaumes et empires », « laquelle cognoissance est le vrai miroir des princes¹⁹ ». Avec ce projet, qui restera à cet état d'ébauche, se prépare le traité *De la vicissitude*.
- 25 *De l'excellence du Gouvernement royal* expose, en 1575, la nécessité de la monarchie, qui, à l'échelle du royaume, joue le rôle de l'esprit de l'univers, d'où la nécessité de ce principe supérieur qu'est le roi²⁰.
- 26 Quant au livre récapitulatif, *De la vicissitude ou variété des choses en l'univers*, par la théorie et par la pratique, il expose une histoire universelle bien particulière. Nous en indiquons les principaux points théoriques, dont découlent les thèses sur l'usage du vernaculaire, sur la traduction et sur l'éloquence. Ce livre réalise l'aboutissement des diverses activités humanistes – traduction, paraphrase, commentaires, philologie, imitation –, qui ont conduit de l'imprégnation des savoirs à leur dépassement. De même, Le Roy découvre l'unité réfléchie de l'ensemble, dès son premier écrit et à

travers les différentes préfaces. Du reste la reprise des mêmes phrases, qui passent d'un commentaire ou d'une préface à l'autre, jusqu'à cette somme ultime qu'est le traité *De la vicissitude*, qui pratique souvent l'auto-citation, suffirait à démontrer la synergie de tous ces textes

- 27 L'esprit s'étant élevé vers les causes de la vicissitude et de la variété dans l'univers, il contemple les lois et principes immuables que Dieu, le premier moteur, a transmis à la nature. L'ampleur de la vision se fonde sur le cheminement de ces lois simples, de haut en bas, du ciel à la terre : loi des contraires et de leur équilibre, de la naissance, de la corruption et du renouvellement ; loi du mélange, qui fait que rien ne se présente à l'état pur ; loi de la division et de la différenciation des paradigmes, dans le temps et dans l'espace, qui correspond à la variété, dont les langues fournissent un bon exemple ; loi de la vicissitude, ou des changements qui adviennent à chaque chose. Sur terre, ces lois s'exercent et génèrent des variantes proprement terrestres : les astres impriment leurs spécificités à tout ce qui vit, la situation géographique aussi. Les sociétés évoluent de la subsistance à la diversification des activités, puis à la production de biens de plus en plus raffinés, pour plonger ensuite dans l'oisiveté, qui leur fait perdre la force originelle ou la puissance militaire acquise. C'est à ce point de leur apogée que les civilisations se tournent vers les activités intellectuelles et s'interrogent sur les secrets de l'univers.
- 28 Pour Le Roy, le mouvement de la Renaissance a atteint ce faite et ne peut que décroître, vu que les contraires, à savoir le désordre du royaume, ne sont pas maîtrisés. Dans les groupes humains, les États ou les civilisations, la loi de l'équilibre des contraires fait que la puissance militaire d'un pays entretient le pôle opposé, les lettres, et conforte la grandeur. Lorsque la guerre se transporte à l'intérieur du pays, l'unité du royaume se défait. Ces lois ou principes, pour la plupart, le libre arbitre peut les tenir en laisse, parfois aidé par la grâce divine. Si Le Roy retient à un certain niveau la cyclicité, par la loi de la naissance et de la disparition de toutes choses, il réfute une histoire cyclique de l'humanité, qui aurait pour conséquence que les moments les plus brillants ne peuvent plus advenir, mais seulement être enviés, imités et regrettés. Contre beaucoup, les Anciens et Machiavel, il refuse le cycle, auquel il oppose le progrès discontinu dans le temps et dans l'espace, mais continu sur un autre plan. À de rares moments de l'histoire humaine, seulement six sommets de « civilité » ont eu lieu, pour autant qu'on le sache, apogées que la Providence a fait éclore en des lieux différents du globe. Chacune de ces civilisations, l'égyptienne, l'assyrienne, la persane, la grecque, la romaine et, enfin, la Renaissance européenne, a poussé plus loin l'avancée des connaissances, corrigeant et ajoutant.

Présentation du contexte

- 29 Le Roy écrit en vernaculaire dès avant 1551, date de l'édition de sa première traduction, et jusqu'à sa mort en 1577. Il a dû commencer à traduire peu après son retour à Paris en 1539-1540, à la fin de ses études. Les mêmes préoccupations linguistiques ponctuent avec constance tous ses écrits, des différentes préfaces jusqu'au traité *De la vicissitude*. Elles se font l'écho de nombreuses questions en débat, bien avant que *La Deffence, et illustration de la langue française* ne leur communique sa publicité violente. Important et multiforme, le débat auquel prend part Le Roy nous conduit à n'en donner que les repères essentiels.

- 30 La volonté d'unifier en une seule la langue savante (le latin) et la langue parlée (le français) est solidaire du sentiment national présent bien avant le XVI^e siècle en Europe²¹. La *translatio* ne peut s'effectuer sans l'unité linguistique et le rayonnement de la langue, ce dont témoigne l'exemple de la grandeur romaine. Dans le *Champ fleury*, écrit entre 1523-1530, Geoffroy Tory souhaite que le vulgaire devienne la langue des livres, accessible au peuple. À la suite d'Érasme, dans sa *Paraphrase de Saint Matthieu*, les évangéliques réclament une large diffusion des Écritures par leur traduction. Le développement du vernaculaire a aussi son origine dans l'exemple italien, transportable en France. Sur fond de querelle du cicéronianisme, et face aux partisans de l'imitation cicéronienne en latin, Bembo, ardent défenseur du modèle cicéronien, finit par choisir l'idiome maternel, le toscan. Sa défense est rapportée en 1542 dans le *Dialogue des langues* de Sperone Speroni. Il est vain de vouloir égaler les Anciens dans leur propre langue. Dolet aussi renie son cicéronianisme vers 1538 et c'est au même moment que Robert Estienne publie son *Dictionnaire francoislatin* (1539).
- 31 Outre la création de grammaires du français (Palsgrave, en 1530 ; Sylvius, en 1531) et l'apparition de nouveaux signes auxiliaires (comme les accents, l'apostrophe, la cédille, le tréma), la normalisation de l'orthographe occupe aussi les esprits : Louis Meigret veut réformer de manière radicale l'orthographe pour « faire qu'elle convient à la parole²² » ; Jacques Peletier est partisan d'une réforme partielle²³ ; Étienne Dolet s'y attache également dans *La Maniere de bien traduire d'une langue dans l'autre, D'avantage De la punctuation de la langue françoise plus Des accents d'ycelle*²⁴. Indiquant clairement sa position dans le livre II du traité *De la vicissitude* (infra texte 7), Le Roy fait pour sa part état du débat sur la normalisation du français et de l'orthographe, qui oppose d'une part les partisans de la simplification (en particulier de la disparition des lettres étymologiques), désireux que l'orthographe approche la prononciation phonétique, et d'autre part les partisans d'un certain arbitraire de l'orthographe, cautionné par l'usage, ainsi que le recommande Quintilien, à condition de faire preuve de discernement. La prise de position éthique de Le Roy sur cette question d'actualité, par laquelle l'auteur réclame le simple bon sens, le bon jugement, donne la mesure de la véhémence suscitée par la réfection de l'orthographe :
- Et pourtant je m'esmerveille de certains François lesquels ne considerans qu'en grammaire y a plus d'observation que de raison, et qu'il convient en telles choses comme sont le parler, escrire, et prononcer, mesler avec nature coustume qui en est certaine maistresse selon Quintilian, se sont n'agueres ingerez reduire totalement à nostre prononciation tant variable, l'écriture qu'ils ont toute renversée : sans penser qu'usons de lettres estrangeres lesquelles si ne peuvent oncques entierement satisfaire à leur langue, et à cause de leur defectuosité ont esté changées souvent et augmentées : comment satisferont elles à la François²⁵ ?
- L'enrichissement lexical de la langue usuelle accompagne ces réflexions, à condition qu'il s'opère selon des règles de bon sens. En écho, le chapitre VI de *Pantagruel* de Rabelais (1532) s'amuse de tous les abus qui forcent le naturel et l'évolution de la langue.
- 32 Lorsque, dans *La Deffence*, Du Bellay lance son plaidoyer pour l'idiome national, il avance l'égalité originelle des langues, l'inépuisable renouvellement de la nature, il convie à suivre l'exemple des Latins, qui eux-mêmes, comme les Grecs, ont poli une langue barbare au départ. Toute langue se transforme selon trois états : rudesse, polissement, mélange. En invitant à enrichir la langue, à l'illustrer par une prose et par une poésie savantes et élevées, Du Bellay²⁶ rejoint les idées de Geoffroy Tory dans le

Champ fleury. En ce sens, la traduction s'avère une méthode d'enrichissement, soit par le calque d'un mot latin ou grec, soit par l'importation d'un mot d'une autre langue, soit par la création lexicale. C'est souligner la responsabilité humaine dans le perfectionnement de la langue, premier instrument de la gloire des États. Le débat sur la supériorité de certaines langues dépasse le domaine linguistique et postule des intérêts politiques et historiques. La langue française, pourtant si ancienne, ne s'est jamais distinguée, faute d'écrits. Par conséquent Du Bellay appelle plus qu'à des mots, à des actes ; il invite à écrire en français dans les disciplines négligées jusque-là, et il joint à sa *Deffence L'Olive*, démonstration magistrale de la « magnificence » dont le langage poétique peut la parer. En même temps, il transpose dans les qualités propres de la prose vernaculaire la phrase nombreuse de Cicéron et ses consignes sur le nombre²⁷, si bien que rendre la prose française illustre relève manifestement aussi de l'un de ses objectifs²⁸. Selon Francis Goyet, *La Deffence* est parcourue par trois critères que Du Bellay tire de Cicéron : imitation, hiérarchie et jugement. L'imitation correcte passe essentiellement par le bon jugement qui hiérarchise modèles et priorités.

- 33 La traduction offre le moyen d'illustrer la langue et elle est en cela encouragée par François I^{er}. Dans *La Manière de bien traduire*, en 1540, Étienne Dolet théorise la pratique : le traducteur a la parfaite connaissance des deux langues, ne traduit pas mot pour mot, n'emploie pas trop de calques sur le latin, préfère la langue usuelle. Il convient de transférer en français le critère de la *compositionis lenitas*²⁹, ainsi que l'explique Kees Meerhoff : « Pour la première fois dans l'histoire, il est question de l'harmonie du style français, qui se confond avec l'observation des *nombres* en prose, donc avec le style périodique³⁰. » La phrase qui n'use que de la *concinnitas* manque de naturel. La belle phrase n'est :

Rien aultre chose, que l'observation des nombres oratoires : c'est asscavoir une liaison, et assemblément des dictiones avec telle douceur, que non seulement l'âme s'en contente, mais aussi les oreilles en sont toutes ravies. [...] En somme c'est peu de la splendeur des mots, si l'ordre et collocation d'iceulx n'est telle qu'il appartient³¹.

- 34 En 1549, dans *La Deffence*, pour des raisons stratégiques, c'est-à-dire pour promouvoir sa poésie imitée qu'il publie parallèlement (*La Deffence* se voulait initialement une préface de *L'Olive et autres œuvres poétiques*), Du Bellay pose l'insuffisance de la traduction (le titre du chapitre I, v s'intitule « Que les Traductions ne sont suffisantes pour donner perfection à la Langue Francoyse »). Selon lui, la traduction n'est jamais un calque parfait. L'idée est déjà formulée par Leonardo Bruni, *Sur la traduction correcte*, et constitue le troisième des arguments sur les conditions de la traduction avancé par Dolet dans *La Manière de bien traduire d'une langue dans l'autre*. Pour Du Bellay, la traduction, utile un temps seulement (pour aider ceux qui ignorent les langues étrangères), insuffisante à enrichir la langue vernaculaire, parfois mauvaise³², toujours impuissante à traduire la poésie³³ et ce qui relève de l'*elocutio*³⁴, est un réel obstacle quand celle des Anciens empêche les philologues d'écrire dans leur propre langue des œuvres nouvelles, tout épris qu'ils sont du modèle unique. La traduction ne touche pas les affects comme l'original, elle ne peut traduire le génie³⁵. Les spécificités du vernaculaire doivent être mises en valeur³⁶. Le moment est donc venu de se servir du français pour véhiculer la pensée historique et philosophique³⁷. La gloire attend la langue française³⁸.

Présentation du *corpus*

- 35 Le Roy présente sa réflexion sur la langue de manière éparse au gré de préfaces, d'épîtres, de postfaces, adressées la plupart du temps à un grand, ou bien au lecteur. Signalons le système mobile des préfaces qui passent d'un texte à l'autre et d'un destinataire à l'autre : ainsi Le Roy dédie ses trois premières traductions d'Isocrate à Madame Marguerite, au dauphin et à Henri II, puis offre deux de ces traductions au roi d'Angleterre, Édouard VI, en leur ajoutant des extraits du premier livre de la *Cyropédie*.
- 36 Quant à la production personnelle, il ne faudrait pas minimiser les très importants commentaires du *Timée*, du *Phédon* et du *Banquet* de Platon, ainsi que des *Politiques* d'Aristote. Opuscules politiques, discours et ouvrages de philosophie historique et politique, quant à eux, contrastent par leur brièveté avec l'ampleur du dernier livre, *De la vicissitude ou variété des choses en l'univers*, ce qui, dans la genèse du texte, leur fait jouer le rôle de pièces préparatoires. Le traité récapitule les éléments antérieurs et dispose dans l'ampleur d'un système ordonné les pièces éparsees, dont certaines datent de son premier livre, la *Vita Budæi* (1540). Une même instabilité que celle des préfaces fait servir ses propres productions indifféremment à un autre texte et confère à ses propres écrits un statut semblable à celui des citations étrangères.
- 37 Sur les questions linguistiques, une grande cohérence, une continuité marquent l'ensemble de l'œuvre. Le dernier texte, *De la vicissitude ou variété des choses en l'univers*, leur accorde une place si importante dans la démonstration que le livre II, consacré aux vicissitudes des langues, fonctionne, à l'intérieur d'une construction très maîtrisée, en modèle de toute la variété terrestre et des vicissitudes de l'histoire, comme si les mutations subies par les langues les rendaient parfaitement exemplaires du fonctionnement des lois naturelles qui meuvent l'histoire.

Théorie et pratique de la traduction

La traduction et l'engagement linguistique

- 38 Tout entière, l'activité de Le Roy s'inscrit dans une politique d'illustration du vernaculaire, qui répond aussi à la volonté de l'étendre de la traduction à la philosophie, à la politique et à l'histoire. Dans la dédicace « Au Roy d'Angleterre Édouard VI », il écrit qu'il traduit pour pallier toutes les déviations de la production facile, « d'un tas de romans et contes faits à plaisir, esquels il n'y a invention, ordre, n'élocution qui vaille³⁹. »
- 39 Les exigences de la traduction le rendent conscient des écueils de l'exercice :
- donc en voiant noz labeurs vous y trouvez aucuns pointz mal renduz, ou mal exposez, comme il est vraysemblable, qu'on en pourra trouver en un tel œuvre, il vous plaira nous supporter, et prendre tout en bien, eu regard à l'intention que nous l'avons entrepris, qui n'a esté que pour proffiter au bien public, et en dressant nostre style et jugement aider à retirer quelcuns d'erreur et d'impiété⁴⁰.
- 40 La difficulté tient autant à la matière qu'au passage d'une langue à l'autre. Écrire des textes philosophiques en français, « une langue non encores accoustumée aux disciplines⁴¹ » est nouveau, en 1551, et donc difficile, du fait de la transcription des idées qui exige de trouver des vocables « estranges, nouveaux et non encores usitez⁴² » :

Lequel livre je me suis ingeré rendre en nostre langue, pour en avoir plus perfette intelligence, pour accoutrer mon style, et dresser le jugement. Sans doute le travail a esté grand, pour la difficulté de la matiere, et pource que personne jusques à present, n'a traité de la philosophie en françois. Donques si l'on y trouve quelques motz estranges, nouveaux, et non encores usitez, (que n'ay toutefois usurpez, sinon le moins qu'il m'a esté possible, et ou nécessité me contraignoit ce faire) il plaira aux lecteurs me pardonner. Autant en advint il à Ciceron, quand il commença à traiter la philosophie en langage Romain. Aussi n'eust pour lors le peuple de Grece entendu Platon parlant de choses hautes, obscures, et éloignées de l'intelligence commune des hommes, en termes non accoutumez et nouveaux à ceux qui n'estoyent point savans : veu que la difficulté n'en est seulement ès paroles, ains en l'intelligence des choses mesmes : lesqueles j'ay mis peine de faire entendre, adjoutant aux lieux plus obscurs, et qui desiroient quelque lumiere, expositions et annotations nécessaires⁴³.

- 41 Abraham Henri Becker, son biographe du XIX^e siècle a ainsi dressé un glossaire des termes employés par Le Roy, où il signale l'emploi de nombreux néologismes⁴⁴. La difficulté de la traduction tient également à sa matière, parfois obscure. Aristote a déjà été traduit en latin par Bruni, qui fait autorité, et par Lefèvre. Mais Le Roy ajoute aux traductions de Platon et d'Aristote un commentaire en vulgaire appelé à se substituer aux deux langues de départ. Reconnaisant la faiblesse de la traduction nue, sans gloses ni commentaires, il ne se limite pas à la glose des mots « obscurs » ou « ambigus », mais il adjoint la plupart du temps le commentaire, ce qui complique considérablement la tâche et fixe à la traduction une haute fonction, pédagogique pour le lecteur, formatrice pour la pensée et pour la langue du traducteur. Cumulant donc des difficultés liées à l'infirmité de la langue d'arrivée d'une part, du fait de sa pauvreté dans le domaine philosophique, à la complexité des idées d'autre part, la translation exacte se heurte à des impossibilités que le spectre de la variété linguistique explique :

ils ont usé de plusieurs mots et locutions fort esloignées du commun usage de parler. Mais Aristote entre tous a plus étudié à se montrer obscur, usant de langage court et communément ambigu, qui le rend très difficile à entendre, et encore plus difficile à traduire [...] on ne doit chercher en Aristote l'éloquence, ains la science : et n'estre possible de le représenter autre qu'il est en son Grec original : encore serait ce beaucoup de l'avoir pu rendre tel, son sens fidelement exposé, et gardée la propriété des deux langues⁴⁵.

- 42 L'examen attentif des translations du grec et du latin en français, pour les citations enchâssées dans *De la vicissitude*, témoigne néanmoins d'une exigence de littéralité, indispensable à l'harmonie générale. Ici ou là, seuls de rares mots qui heurtent le bon goût sont supprimés.
- 43 Le traducteur peut ainsi poursuivre un but plus personnel : « accoutrer mon style, et dresser le jugement⁴⁶ » ou encore « dresser par imitation le style et le jugement sur eux, selon le temps où nous vivons, et ma portée⁴⁷ », sont des idées fréquemment répétées dans les différentes préfaces. À la différence de Du Bellay, la traduction s'y présente continûment comme une école de style, comme s'il fallait toujours revenir à cet exercice sur les modèles. Pourtant, alors que Du Bellay définit la poésie par l'impossibilité de la traduire, Le Roy s'adresse à lui pour traduire les poèmes d'amour qui étoffent son commentaire du *Sympose de Platon* (1558)⁴⁸. C'est que, quoi qu'il en dise, Du Bellay ne se prive pas de pratiquer la traduction imitation dans *L'Olive* et il a fait paraître en 1552 une traduction du livre quatre de l'*Énéide*, dont la préface revient explicitement sur sa condamnation de la traduction⁴⁹.

- 44 Le Roy ne sépare toutefois pas le style du sens, auquel il communique son efficacité. Exposant au roi d'Angleterre la matière politique qu'il puisera dans le premier livre de la *Cyropédie*, il l'invite à apprécier aussi la « grâce, facilité, variété, et gravité des sentences⁵⁰ ». Or une autre difficulté de la traduction consiste à traduire les éloquentes grecque et latine en un équivalent adapté aux idiosyncrasies du français et de l'auteur. Pour autant, comme l'écrit Cicéron dans *L'Orateur*⁵¹, il n'en existe pas moins une éloquence parfaite, idéale, patron absolu, modèle de toutes les éloquentes propres à une langue. L'éloquence est en outre diversifiée par l'interprétation individuelle, point abordé par la préface des *Trois Livres d'Isocrates* :

Il y a une perfection de bien parler et écrire, qui nous montre traiter les matières hautes gravement, les basses subtilement, et les médiocres en style tempéré : et par même moyen, enseigner, délecter, et émouvoir les auditeurs ou lecteurs, leur persuadant ce qu'on prétend. Puis accommoder les termes et sentences au temps, au lieu, et aux personnes : observant la qualité de chacune matière : tellement que le langage soit pur et correct, ayant nombre et douceur, et les propos leur ordre et disposition. C'est sans doute la vraie espèce d'éloquence, qui ne peut être muée par la diversité des natures, des temps, et des nations : ny corrompue par le mauvais jugement des écrivains, ou l'appétit dépravé des ignorants, ainsi demeure toujours en son entier, est compréhensible seulement par l'esprit et l'intelligence⁵².

- 45 À cette éloquence, les meilleurs ont conféré une forme plus singulière :

Après sortira le *Timée* de Platon, que j'ay dédié à Monseigneur le reverendissime Cardinal de Lorraine, accompagné de sept oraisons de Demosthène, toutes pleines de matières d'état, pour joindre le disciple au précepteur : le plus grand orateur qui fut onques, au plus grand philosophe : et réunir (s'il est possible) l'éloquence à la philosophie, dont par tant de siècles elle a été démembrée. L'on a de tout temps loué la grâce et douceur d'Isocrates, et facilité de Xenophon : la majesté de Platon, et véhémence de Demosthène. Par quoy il m'a semblé qu'en dressant le style, il ne seroit impertinent de considérer et suivre, ce qui apparaissoit le plus beau et le plus excellent en chacun. Car il n'est possible trouver toute perfection en un seul, veu que rien n'a été fait par nature, qui soit entièrement accompli⁵³.

- 46 Selon Budé « éloquence est une science et faculté embrassant et accouplant en un cercle toutes sciences libérales, et poétiques, non mie par profession mais par érudition suffisante⁵⁴ ». Elle est indispensable à toutes les sciences auxquelles elle apporte son lustre. Dans *De la philologie*, Budé établit le lien entre l'éloquence et la philosophie et les fait dépendre l'une de l'autre :

Nous avons commencé à rétablir dans ses anciennes limites l'étude de l'éloquence que les Anciens, avides de bonnes lettres, poursuivaient principalement ; ce sont des limites immenses, embrassant de leur mouvement circulaire la connaissance et le discernement des choses humaines et divines. Mais des époques plus récentes [...] ont choisi, pour diviser l'ensemble des connaissances, je ne sais quels arbitres étroits et ignorants [...]. Ainsi fut fragmentée en plusieurs parties la célèbre profession de philosophie, indivisible et de vastes dimensions, elle qui fut en premier lieu la mère et nourrice de l'éloquence. Existèrent à cette époque-là des hommes fort savants qui ne craignaient point de se voir demander un thème de discussion [...]. Ils étaient prêts à disserter avec clarté et éloquence sur n'importe quelle question que le premier venu avait soulevée sous les yeux de tous [...] ⁵⁵.

- 47 Dans l'optique de l'encyclopédie, chère à Budé, de la communication circulaire des disciplines entre elles, et suivant aussi Cicéron⁵⁶, Le Roy rappelle à son tour ce lien dans sa préface sur les *Trois Oraison de Demosthène* : le style ne se réduit pas à une écorce, « Savoir et bien dire⁵⁷ » étant par nature conjoints, comme toutes les sciences :

L'éloquence et la Philosophie estoient premierement jointes ensemble : et n'estoit aucun estimé savant, qui ne parlast et ecrivist elegamment, ayant avecques ces perfections, preudhommie et sagesse. Certainement les anciens pensoient que le savoir et bien dire ne fust qu'un ; et n'avoient maistres separez pour les deux : mais quiconques enseignoit l'un, enseignoit pareillement l'autre, montrant par mesme moyen vivre honnestement, et parler elegamment⁵⁸.

- 48 Comme Budé également, il rappelle que ce lien s'est ensuite perdu. Toutefois, à la différence de son maître, il n'attribue pas cette perte à « je ne sais quels arbitres étroits et ignorants », mais à « quelques hommes de grands esprits » :

Mais par succession de temps survindrent quelques hommes de grand esprit, qui delaisserent le maniment d'affaires publiques, et estude de bien parler, pour s'addonner du tout aux sciences : et les autres aspirerent seulement à la republique, et à l'eloquence : par laquelle la plus grande partie des communautez et seigneuries estoit lors gouvernée. De maniere que ces choses qui estoient jointes de nature, furent separées par opinion : sur les oraisons de Demosthene, par luy traduites de grec en françois commença l'on à appeller ceux qui employent leur temps à savoir, Philosophes : et les autres qui s'estudioient seulement à bien parler, Orateurs, ou Rhetoriciens. Et comme ilz fussent ainsi divisez, les philosophes mespriserent l'eloquence, et les orateurs la [2] philosophie⁵⁹.

- 49 C'est qu'en fait, Le Roy montre que malgré cette rupture apparente, éloquence et philosophie restent étroitement liées :

Toutesfois si voulons regarder à ceux qui ont tenu par le passé, et tiennent encores maintenant les premiers lieux en leurs professions : nous trouverons les excellens philosophes eloquens, et les orateurs savans : qu'ilz ont acquis tant d'honneur entre les hommes, et perpetué leur memoire par tant de siecles, pour avoir esté soigneux des deux egalement⁶⁰.

- 50 Conformément à la pensée de Budé, il va donc poursuivre sa préface. La comparaison explicite qu'il établit alors entre l'union de l'éloquence et de son objet et celle de l'âme et du corps identifie, selon la loi de l'analogie, l'éloquence au principe de vie, à l'âme de l'univers présente en tout et agissant en tout :

comme l'ame donne vie et mouvement au corps : ainsi l'eloquence baille aux escritz esprit et énergie. Elle eclarcist les choses obscures ; rend certaines les douteuses : donne autorité aux nouvelles, et vigueur aux vieilles. Par son moyen l'on invite les hommes à suyvre vertu, et les retire l'on des vices : nous louons les bons, et blasmons les maulvais ; consolons les affligez, et reprimons les outrecuydez. [...] Il est certain que tous ceux qui se mellerent jamais d'escire, quelque savoir qu'ilz ayent eu, leur defaillant le moyen de s'expliquer elegamment, distinctement, et à propos (qui est le vray office d'un orateur) et sans donner plaisir aux lecteurs ; ilz ont travaillé en vain, parce que l'on n'a tenu conte de leurs livres, ou qu'ilz sont tantost periz honteusement⁶¹.

- 51 Or si l'éloquence enrichit la philosophie, celle-ci en retour enrichit l'éloquence, ainsi que l'explique la suite du texte :

Ce que l'orateur ne peut faire, sans l'aide de philosophie, il faut qu'il apprene d'elle que c'est [ce que c'est] vertu ou vice, que c'est bien ou mal, juste ou inique, honneste ou deshonneste : comment les hommes doyvent vivre, les royaumes et republiques estre gouvernées⁶².

- 52 Cette insistance sur l'éloquence, devenue pour l'humaniste une aide de la philologie dans la restitution la plus fidèle et appropriée des textes, vient de son maître Budé. Du reste, l'écho de Budé s'entend dans cette phrase de Le Roy : « De maniere que ces choses qui estoient jointes de nature, furent separees par opinion⁶³ ». C'est pourquoi, comme Le Roy l'explique dans l'épître à Claude de l'Aupespine, qui ouvre *De l'origine, antiquité,*

progres, excellence et utilité de l'art politique, l'art de bien parler et écrire soulève la réprobation lorsqu'il s'est écarté de sa mesure, à savoir de la philosophie, maîtresse de toutes les sciences. D'où l'importance que Le Roy accorde aux traductions, chargées de présenter « la conjonction de la philosophie et éloquence longuement délaissée⁶⁴ », afin de combler le manque d'éloquence du vernaculaire, en attendant que s'élabore une expression française.

- 53 Sa façon d'envisager le problème est révélatrice de sa conception de l'éloquence. Certes, on apprend les bases de l'éloquence, à savoir la technique oratoire et ses règles, mais l'éloquence vient aussi d'ailleurs, dans la mesure où ce sont la philosophie et l'apprentissage de toutes les sciences qui permettent d'acquérir une forme d'éloquence juste, de trouver l'ornement convenant, né de la pensée et seule condition de l'harmonie :

Dont nous [5] povons inferer, qu'il est necessaire à celui qui aspire à la perfection de bien dire, entendre beaucoup de sciences⁶⁵, voir, ouir, et lire tout ce qui vient en propos ou disputation ès compagnies, et en ceste vie humaine. Comme donc l'eloquence et la philosophie soyent ainsi jointes par nature, laquele en procreant toutes choses a eu egard non seulement à la necessité, mais aussi à la beauté : je ne me peuz assez esmerveiller de ceux qui se sont efforcez les separer, appellans (comme dit est) les savans philosophes, auquelz ilz osterent l'eloquence : et les eloquens orateurs, leur laissant seulement les causes forenses [extérieures]⁶⁶.

- 54 Au fond « la grâce et douceur d'Isocrates, et facilité de Xenophon : la majesté de Platon, et vehemence de Demosthene⁶⁷ » sont donc des effets de l'éloquence. C'est en ce sens que, sans se contredire, Le Roy adhère au grief antique que l'éloquence « a tousjours esté suspecte », du fait même de sa puissance sur les affects. En conséquence il est nécessaire de l'accorder à la vertu et à l'honnête.

La traduction et l'engagement humaniste

Les positions nuancées dans *De la vicissitude*

- 55 Il ne faut pas s'étonner de voir Le Roy adhérer à des idées sur le mode concessif, pour les biaiser ensuite. S'il a formulé des griefs contre la traduction au livre II du traité *De la vicissitude*, c'est qu'il part de la thèse de Sperone Speroni⁶⁸ entre autres, à laquelle *La Deffence* a donné un plus grand retentissement en 1549. Dans la prise de conscience linguistique, la traduction a une place de choix, pour deux raisons : elle constitue l'occupation majeure de l'humaniste soucieux de la *translatio studii* et sur elle repose le relais des savoirs. Le Roy revoit ces deux fondamentaux de la traduction, qui prennent un sens nouveau en fonction du rôle de l'homme dans l'histoire, alors qu'il accepte en partie les positions de Du Bellay, au nom même de la spécificité du vernaculaire.
- 56 Sur le sujet de la traduction, *De la vicissitude* se présente en deux volets. Au livre II, l'on reconnaît la plupart des positions de Du Bellay, en faveur de la traduction et contre la traduction. Suivons Le Roy dans l'exposé de ses arguments.
- 57 Pour ceux qui n'ont pas accès au texte, la traduction équivaut à la restitution de l'original : « Certainement c'est un grand soulagement trouvé en celle variété de langues : qui ne peuvent estre entendues ny apprises de tous, que le traduire de l'une en l'autre⁶⁹. » La disparition des langues anciennes nécessite ainsi l'intermédiaire de la traduction⁷⁰ :

Davantage par tel moyen en la Philosophie, Mathematique, Medecine, ont esté traduites de Grec en Arabic, et de Grec et Arabic en Latin : plusieurs ars, infinies histoires communiquées d'une nation à autre. M. Varron et Columele disent que les Romains entendans l'utilité qui estoit ès livres de l'agriculture faicts par Mago Cartaginien en langue Punique, ils ordonnerent par decret du Senat qu'ils seroient traduits en Latin⁷¹.

- 58 Comme pour d'autres disciplines – philosophie, histoire, médecine, poésie – la traduction des Saintes Écritures est possible en français. La première traduction des Septante est inimitable en ce qu'elle est d'inspiration divine, et que, grâce à « ce don tant merveilleux⁷² », elle n'est pas sujette à la déperdition, propre à toute version.

Et qu'il y ait en cela quelque divinité, il apparut lors que Ptolemée Philadelphie Roy d'Alexandrie desirant mettre en son excellente librairie les saints livres du Pentateuque, et des Prophetes translatez en Grec : et ayant recouvré de Judée LXXIJ. interpretes sçavans ès deulx langues : pour esprouver leur fidelité, il les fait besoigner separeement, et neantmoins trouva en eulx tel consentement, qu'il n'en y eut pas un discordant de l'autre au sens de l'escriture, ayans receu de Dieu ce don tant merveilleux : afin que l'escriture fust recogneue pour divine qu'elle est, et que la traduction fust plus autorisée, comme faite non par diligence des hommes servant aux parolles, ains par l'esprit de Dieu remplissant et gouvernant les entendemens des translateurs⁷³.

Aborder la traduction par son aventure la plus prestigieuse, celle des Septante, garantie par l'inspiration divine de toute déperdition et de toute falsification de sens, n'est pas neutre, car Le Roy suggère ainsi que la traduction humaine n'est qu'une translation dégradée.

- 59 La louange de la traduction miraculeuse du *Pentateuque* prépare de fait un retournement concessif :

D'où se peult evidemment cognoistre l'utilité de traduire, favorisée par Dieu en l'exposition de sa parolle et escriture, confirmée par le consentement de toutes nations en la communication des ars, approuvée par l'autorité du sage Senat de la triomphante seigneurie Romaine. Toutefois je ne sçaurois nyer qu'il ne soit plus labourieux que louable : où la diligence assistée du jugement est plus requise que l'eminent sçavoir, apparoissant plus à inventer de soy qu'à traduire : c'est à dire transcrire de un livre en aultre, gardée la propriété des deulx langues, sans y ajouter rien du sien, ou en oster de l'auteur. Qu'il n'est possible tourner si fidelement et elegamment, qu'il n'y ait tousjours plus de grace en l'original qu'en la traduction.

La Deffence, elle, parvient à la concession au début du chapitre V du premier livre : « Toutesfois ce tant louable labeur de traduction ne me semble moyen unique, et suffisant pour elever nostre vulgaire à l'egal, et Parangon des autres plus fameuses Langues.⁷⁴ » La traduction, de fait, ne peut restituer ni la poésie, ni l'*elocutio* ; elle ne peut pas plus enrichir le vulgaire : la traduction assure simplement la *translatio studii*.

- 60 La traduction s'accompagne d'une certaine déperdition, d'une certaine pesanteur par rapport à l'original, en particulier en ce qui concerne le lexique ou les « figures et ornemens de parler » :

Où la diction est necessairement contraincte en la phrase, sentant plus ou moins celle de la langue dont l'on tourne, en plusieurs mots estrangers affectez à la religion, police, loix, magistrats, ou aux sciences qu'il n'est licite changer, et difficile ou rude en faire de nouveaulx : ès metaphores, allegories, comparaisons, similitudes, et autres figures et ornemens de parler, ayant chasque langue je ne sçay quoy de naïf et propre non exprimable en l'autre⁷⁵.

- 61 Concernant l'utilité de la traduction, Le Roy semble établir la même distinction entre les destinataires que Du Bellay⁷⁶. Du côté du simple lecteur, ignorant des langues antiques, la traduction reste toujours nécessaire. Du côté des humanistes, l'usage de la traduction scande deux temps, le temps de l'apprentissage des langues antiques, fondé sur l'exercice de traduction, d'imprégnation, suivi, comme l'a signifié Cicéron, du temps où l'excellence des modèles antiques doit passer dans le vernaculaire, l'inspirer pour lui permettre de s'épanouir à son tour selon ses caractères propres, par le biais de l'invention. C'est pourquoi, Le Roy s'inscrit dans la continuité de *La Deffence*, pour défendre l'idée d'une production directe en vernaculaire, avec des formules récurrentes reprises d'un paratexte à l'autre, jusque dans *De la vicissitude ou variété des choses en l'univers* :

Il est certain que le traduire de soy, et transcrire d'un livre en autre, n'est tant louable, qu'il est penible, et laborieux : et vaudroit trop myeux mettre en avant ses inventions, comme ont fait les anciens pour toujours augmenter les ars et disciplines⁷⁷.

De sorte qu'il n'y a moyen de conduire une langue à perfection par traduction, et n'y eut jamais translateur pour suffisant qu'il fust, qui meritast mesme louange que son auteur : quoy qu'en vueille dire Theodore Gaze le plus excellent en ce mestier que l'on sache. Ciceron pere de l'eloquence Romaine translata en Latin l'Economique de Xenophon, les oraisons contraires d'Eschine et Demosthene, le Timée de Platon, et le poësme astronomique d'Araté. Mais S. Hierosme trouvoit beaucoup à dire entre ses escrits et traductions, esquelles il desiroit son elegance et facilité acoustumee. Parquoy il vauldroit mieulx mettre en avant ses propres inventions qui a moyen de le faire. Toutefois si on le fait pour ayder les ignorans des langues, ou pour son estude particulier : afin de former le style, et dresser le jugement sur les meilleurs auteurs, comme faisoit le mesme Ciceron et je l'ay essayé faire à son exemple et exhortation, en accommodant les vertus des anciens escrivains plus estimez, aux meurs et affaires presens, j'estime le traduire très recommandable⁷⁸. Et quand en ceste mediocrité d'esprit et de sçavoir j'aurois seulement proposé le premier à la nation Françoisse les lumieres des lettres à sçavoir Isocrate, Xenophon, Demosthene, Aristote, Platon, et les precepteurs appelez par Seneque du genre humain qui ont demouré longtemps cachez ès escholes, ou ensevelis ès librairies, sans estre mis en usage⁷⁹ : je ne serois du tout à rejeter, travaillant mesmement en une langue non encore dressée ny acoustumée aux disciplines. Laquelle amendera beaucoup en y travaillant, ainsi que la Grecque et Latine sont parvenues peu à peu à leur perfection, en y traittant choses belles : comme la Philosophie, politique, faicts d'armes, et autres ars utiles et honnestes : non escrivant Romans [p. 100] fabuleux, sornetes amoureuses, et tels fatras, dont les langues vulgaires sont toutes farcies⁸⁰.

- 62 Par rapport à *La Deffence*⁸¹ cependant, Le Roy amplifie l'exemple de Cicéron traducteur afin de préparer son propre plaidoyer pour la traduction. Du Bellay écrit que Cicéron a conservé par devers lui ses traductions, exerce qu'il n'estimait utile qu'à son propre usage, pour aiguïser son style. Le Roy reprend l'exemple dans un ordre différent et fondera sur cet argument la base de son éloge de la traduction.
- 63 Le vernaculaire « s'amende » certes par la traduction, mais les doctes sont « plus arreztez aux langues estrangeres, qu'à la leur naturelle⁸². » Il convient donc de se déprendre des modèles pour penser en français :

Toutefois je ne conseilerois jamais employer tant d'années à ces langues doctes, comme l'on a acoustumé de faire, et consommer le temps à apprendre les mots, qui devroit estre donné à la cognoissance des choses, ausquelles par apres l'on n'a plus ny le moyen ny le loisir de vaquer : portant tel erreur grand retardement, et dommage aux Sciences⁸³.

64 Mais ces positions entrent en contradiction d'une part avec l'activité de traducteur maintenue jusqu'à la fin de sa vie, d'autre part avec le livre XII. Après le long parcours à travers les siècles et les civilisations que représente la trajectoire du traité *De la vicissitude*, Le Roy communique au livre XII sa propre lecture et son expérience de la traduction, complètement vécue et repensée à travers la thèse du progrès, fussent-elles limitées à son progrès personnel. Le Roy ne sépare pas l'exercice continu du traducteur de l'entreprise pour renouveler la langue, et de l'exercice continu de l'éloquence par le contact des meilleurs auteurs, la traduction étant ensuite, dans son cas, contrebalancée par les écrits personnels. Selon une méthode qu'il affectionne, il pose au livre II un jugement auquel il peut souscrire en partie, quitte à y apporter des compléments après, et à paraître se contredire. D'abord il a placé ce sujet qu'il considère brûlant au point culminant du livre II, pour en repousser ensuite la reprise et la réfutation partielle à la péroration de tout l'ouvrage. Ce sera le rôle du livre XII de se démarquer franchement de Du Bellay sur la traduction, mais pas sur la conception organique, et donc historique, des langues, sur lesquelles l'homme doit intervenir pour les conduire à leur perfection⁸⁴.

65 Voici les arguments du Livre XII. En fonction du postulat selon lequel la nature n'a jamais livré tous ses secrets et que l'homme est toujours capable de corriger et d'inventer du nouveau, inspiré par la loi naturelle qui le pousse à dépasser ce qui précède, tant dans le domaine de la technique que dans celui de la pensée, la traduction des Anciens se présente comme une activité emprisonnante et fort étroite, que Le Roy évoque par des expressions péjoratives évoquant une activité futile (« s'amuser seulement aux anciens »), illusoire (« prendre l'herbe pour le bled, la fleur pour le fruit, l'escorce pour le bois ») et réductrice (d'où les nombreux tours négatifs et restrictifs) :

Qui pis est, il en y a de si addonnez et affectionnez à l'antiquité, qu'ils ignorent le temps et pays où ils vivent. Ils sçavent comment se gouvernoient entierement Athenes, Lacedemon, Cartage, Perse, Egypte, ignorans les affaires de leur pays auquel sont estrangers. Comme s'en trouve assez par deçà qui discourent de l'Areopage, ou des comices Romains : n'entendans rien au conseil de France, maniement des finances, et ordre des parlemens. N'est-ce donc abuser de l'estude et des lettres ? que de s'amuser seulement aux anciens, et n'essayer à produire nouvelles inventions convenables aux mœurs et affaires de son temps ? Quand cesserons nous de prendre l'herbe pour le bled, la fleur pour le fruit, l'escorce pour le bois ? ne faisons que traduire, corriger, commenter, annoter, ou abreger les livres des anciens ? Lesquels s'ils en eussent ainsi usé : se proposans de n'essaire ou dire, sinon ce qui avoit esté escrit ou dit autrefois, nul art eust esté inventé, ou tous fussent demourez en leurs commencemens, sans recevoir accroissement. Les imitateurs perpetuels, et tousjours translateurs ou commentateurs cachez sous l'ombre de l'autrui sont vraiment esclaves, n'ayans rien de genereux, et n'osans quelquefois faire ce qu'ils ont appris longuement. Ils ne se fient jamais d'eux mesmes, et suyvent les premiers és choses où les posterieurs n'ont accordé avec les precedens : mesmement en celles qui ne sont encores cherchées, et ne seront jamais trouvées, si l'on se contente de ce qui est desja inventé sans rien y adjouter⁸⁵.

S'il est nécessaire de suivre les Anciens, il faut certainement aussi les corriger et les compléter. La métaphore végétale, dans l'esprit de *L'Orateur* de Cicéron et *via la Deffence* de Du Bellay⁸⁶, fustige l'admiration paralysante du passé et le fait d'accorder plus de valeur aux mots qu'aux choses. La trop grande fréquentation de l'Antiquité entraîne pour certains la méconnaissance de notre présent. La traduction et ses activités connexes deviennent dès lors un frein à l'avancée de l'humanité.

- 66 Le Roy répond ensuite à l'objection que trop de livres ont été écrits, à laquelle il souscrit, pour mieux en excepter toutefois un tout petit nombre. Ce sont des livres composés, comme sous la dictée de la nature, accordés à ses lois, et qui, même s'ils méritent des corrections sur certains points, portent toujours des vérités immuables. Ces livres de Platon, Aristote, Hippocrate, Ptolémée (Le Roy s'en tient à ces noms) méritent des traducteurs, des passeurs, parce que leur contenu, lié par leur relation à la nature et à l'esprit de l'univers, suscite continuellement de nouvelles pensées. Le traducteur instaure un rapport particulier avec le texte qui, s'il rend intelligibles les principes de la nature, est vivant et pris dans le mouvement des transformations de l'univers qui irrigue la pensée. La contradiction avec les pages précédentes, qui voyaient dans la traduction une forte limitation de la pensée de l'original, est évacuée si l'on prend en compte cette hiérarchie des productions écrites :

Il n'en y a point [des livres] qui plaisent et satisfont à toutes gens, ou qui soient receuz en tous lieux, s'ils ne sont faicts meurement, avec grand jugement et profond sçavoir, par singuliere grace de Dieu, et rare bonté de nature : resistans à la vieillesse envieuse, et se garantissans du silence de longue oubliance. Tels que semblent estre ceux de Platon, Aristote, Hippocrate, Ptolemee. Lesquels ne s'arrestans aux images des choses, et ombres des opinions, ont philosophé droittement, et partant ont eschappé l'injure du temps, du feu, de l'eau, des guerres, entre tant de nations et sectes contraires, traduits en plusieurs langues, gardans tousjours mesme grace, que s'ils venoient d'estre faicts. Car ainsi que le temps abolit les opinions mal fondées, ainsi confirme il les jugemens infallibles de la nature intelligente et sage, augmentant tousjours la reputation des escrivains, qui l'ont mieux observée et entendue. Le jugement du temps decouvre à la fin les occultes fautes de toutes choses, et qui pour estre pere de verité et juge sans passion, a tousjours accoustumé de donner juste sentence de la vie ou de la mort des escritures⁸⁷.

- 67 Sur ce point précis, Le Roy rejoint Du Bellay, selon qui l'œuvre ne doit être mue que par l'énergie nourrie à « la vive énergie de la nature », c'est-à-dire à l'Idée ou au principe de la nature qui fait passer à l'acte⁸⁸. Les lettres participent de la grande vie du monde, non seulement elles croissent et meurent, mais elles se renouvellent. Dans le grand mouvement de l'histoire, la traduction permet le relais des écrits et l'amélioration des langues.

Les pratiques humanistes dans la philosophie de l'histoire ou les langues dans l'histoire

- 68 Tous les phénomènes linguistiques intéressent l'historien universel, parce qu'ils obéissent aux mêmes lois de la nature que le reste du monde. Comme l'a expliqué Du Bellay, la langue se métamorphose selon les lois de la nature, or, dans le livre II *De la Vicissitude* [texte 7], Le Roy replace l'argument dans le cadre d'une philosophie de l'histoire et de la « civilité » qui dépendent d'une physique. Toutes les rubriques précédentes, et toutes les pratiques qui la prennent pour objet, vont désormais recouvrir un sens nouveau dans le cours de l'histoire, *a fortiori* pour l'acteur de ces pratiques, l'humaniste.
- 69 Face à l'oubli et à la disparition, dont l'histoire multiplie les formes, du fait de la loi naturelle de la corruption, et de l'autre loi qui commande la rareté des grandes civilisations, face au sommeil de la civilité pour de longues périodes, la traduction, offre son secours. Elle relève de la même nécessité de revenir vers les trésors que les siècles

ont transmis. Cependant, comme toutes les activités humaines que Le Roy lie toujours à l'histoire d'une part, aux lois de la nature de l'autre, il assigne à la traduction une fonction différente.

70 La traduction s'inscrit dans le passage de la théorie à la pratique et se relie précisément à l'imitation, qu'elle complète en profondeur. Il ne faut donc pas en réduire la pratique à un moment du parcours humaniste. Pour Le Roy, la traduction sert le progrès de la langue française, double progrès d'enrichissement et d'illustration, par l'exercice continu de confrontation du vernaculaire avec la belle prose grecque, surtout, qui propose constamment à l'émulation un modèle, comme s'il était nécessaire de confronter les langues, le français au grec, de mieux creuser certainement les différences par les recettes antiques de l'excellence - paradoxe apparent de faire acquérir la plénitude de la propre spécificité d'une langue et de son éloquence par l'imitation d'une autre. Une pratique tout à fait autre de l'appropriation se joue pour ce traducteur qui ne considère jamais, une fois les Anciens assimilés et imités, qu'il ne faille plus regarder en arrière, ce qu'aurait laissé croire la thèse du progrès de l'humanité. Mais pour lui, l'humanité avance par relais. D'abord la traduction permet une pratique de l'éloquence et un transfert de l'éloquence grecque dans le vernaculaire, avec toutes les variantes qu'il exige. Mais cette pratique scriptoriale ne s'en tient pas aux mots⁸⁹. Le Roy rappelle souvent que *res* et *verba* sont sans solution de continuité, que les Anciens joignaient philosophie et éloquence, et qu'à ce titre la traduction est une mise en pratique de l'écriture, en même temps qu'un apprentissage théorique des choses. En l'occurrence, il lit et il traduit la théorie politique que sa fréquentation des principaux responsables politiques lui permet d'expérimenter.

71 Au fond, la traduction s'inscrit aussi dans la méthode comparative éprouvée pour sa philosophie de l'histoire, Le Roy ne cesse d'y revenir, pour nourrir son français de l'énergie du grec ; en ce sens, traduire dépasse pour le traducteur la simple activité de grammairien et de relais pour les lecteurs. Parce que le progrès repose sur le relais, non pas sur une invention à partir de rien, tant le texte originel que sa traduction sont nécessaires. L'imitation et la traduction nécessitent un respect de ce que chaque homme a réalisé sous la pulsion de lois de la nature qui poussent à inventer et à dépasser. Dans la perspective du progrès, traduction et commentaire s'avèrent indissociables⁹⁰ : la première marque déjà la prééminence nouvelle du vernaculaire sur le latin ou sur le grec, la seconde entame la part de l'invention des arguments nouveaux, celle de l'augmentation et de la correction, termes qui soulignent le geste d'appropriation et de dépassement et qui figurent dans le titre complet du traité :

De la Vicissitude ou Variété des Choses en l'Univers, et Concurrence des Armes et des Lettres par les premières et plus illustres Nations du monde, depuis le temps où a commencé la civilité et memoire humaine jusques à present. Plus s'il est vray ne se dire rien qui n'ayt esté dict paravant, et qu'il convient par propres inventions augmenter la doctrine des anciens, sans s'arrester seulement aux versions, expositions, corrections, et abregez de leurs escrits. Par Loys Le Roy, dict Regius,

72 C'est pourquoi aussi traduction et commentaire ne sauraient suffire et Le Roy prend le soin de bien distinguer son activité philologique des différents modes du commentaire :

Et le moyen d'y aspirer, n'est en traduisant seulement d'une langue en l'autre, ou en écrivant commentaires, ou en conférant et corrigeant exemplaires, comme font la plupart des sçavans : ains en cherchant ce qu'ont ignoré ou obmis les anciens, racoustrant ce qu'ils ont mal ou confusement traicté, adjoustant ce que l'experience de plusieurs aages, et longue observation ont depuis descouvert⁹¹.

- 73 À la suite de Cicéron⁹² et de Du Bellay, Le Roy adhère à l'idée que la nature n'a jamais définitivement distribué ses dons⁹³. Parmi les influx de la nature, parmi ses lois, figure celle du progrès, de l'invention. À la différence de Machiavel, selon qui le monde empire à l'intérieur d'un cycle, avec toutefois le retour possible à un état antérieur de perfection par l'effort de la volonté⁹⁴, Le Roy voit le progrès de l'humanité, intermittent, qui ressurgit ici ou là et qui exige, pour le mettre en œuvre, le même effort volontaire. La loi naturelle, qui pousse tout vers la corruption, choses, États et hommes, peut être contrée par la volonté, en particulier lors de ces époques de renouveau, privilégiées par la nature et par la Providence. Les langues sont soumises aux principes naturels : contraires et dissemblables, naissance et disparition, mélange, progrès... Les principaux arguments de Le Roy dans le livre II sont les suivants.
- 74 La puissance d'un État, sa langue et sa religion prospèrent de conserve⁹⁵ : « maintenant reprenant le propos des langues : je dy qu'elles acquierent reputation par leur propriété, elegance, et douceur, par les sciences qui y sont escrites, par puissance et grandeur d'Empire, par les religions⁹⁶ ».
- 75 Les langues sont perfectibles⁹⁷. Elles évoluent du fait du mélange dû aux échanges, aux invasions, à la domination d'une religion : « Ainsi passans les peuples de païs en païs changent les meurs, langues, religions, Seigneuries⁹⁸ » :
- L'Hebreu a beaucoup perdu de son integrité par les exils calamiteux, et frequentes mutations advenues aux Juifs sous divers seigneurs. Car les Assiriens, Egyptiens, Grecs, et Romains regnans sur les Juifs, se sont efforcez par la hayne qu'ils portoient à leur religion, perdre la langue Hebraïque et les livres de la loy qu'ils feirent tous brusler, aultant qu'en peurent recouvrer, notamment les Assiriens. [p. 91]
- Puis passans ces Sarrasins en Egypte, ils exterminerent d'Alexandrie la Grecque avec ses disciplines, et d'Afrique la Latine, comme les Romains paravant avoyent exterminé la langue Africaine avec ses lettres. Ainsi passans les peuples de païs en païs changent les meurs, langues, religions, Seigneuries : [p. 92]
- 76 La question des deux langues, écrite et orale, est soulevée par la concurrence du latin et du vulgaire. Les langues évoluent également par elles-mêmes : en un même pays, plusieurs manières de parler apparaissent, avec, en particulier, la concurrence de deux langues, l'une écrite, élégante, avec une grammaire, et une manière de parler populaire et orale :
- Mais combien que muent incessamment et qu'en mesme païs et langage apparaisse par peu d'espace difference au parler et prononcer : si est-ce qu'il en y a par tout de plus elegans : comme furent les Atheniens en Grece, les Romains en Italie, et sont aujourd'huy les Toscans. Les Castellans en Espagne. Les Saxons en Allemagne. Les Perses en Asie. Les nobles et courtisans en France. Par où la question est vidée, qui a esté debatue entre quelques hommes doctes : à sçavoir si les anciens Grecs et Romains avoient deux langues : et si Platon, Aristote, et Demosthene Grecs, Ciceron, Salluste, et Cesar Latins, ont escrit en leurs langues maternelles. Il est certain qu'en Athenes n'y avoit qu'une langue, et à Rome une autre. Mais celle du vulgaire estoit moins elegante que celle des gens d'estat et plus civils : comme l'on peut veoir au Latin de Victruve qui fut maistre Masson, et de Ciceron Consulaire. [p. 93]
- 77 La langue pure et élégante est attachée à un espace géographique particulier, et s'altère au fur et à mesure que l'on s'en éloigne :
- Aussi toute langue tant plus que s'esloigne de sa source naturelle moins est pure. Comme anciennement les Suriens et Egyptiens parlans Grec ne le parloient si purement que les Atheniens. Ne les Gaulois, Espagnols, ou Africains Latin, comme les Romains. [p. 94-95]

Tout comme elle peut s'altérer, même sur place, au contact des étrangers. C'est pourquoi, ainsi que le rappelle Le Roy, la langue des femmes est plus élégante et plus pure, comme elles s'entretiennent moins que les hommes avec des étrangers⁹⁹.

- 78 L'historicité des idiomes est dès lors un signe perceptible : toute langue se transforme selon cinq états « commencement, progresz, perfection, corruption, fin¹⁰⁰ » :

Si les premières escritures Romaines duroient jusques à present, nous verrions qu'autrement parloient Evandre et Turne, et les autres Latins du temps d'alors, que feirent en aprez les derniers Roys Romains, et les premiers consuls¹⁰¹.

- 79 Le Roy retrace ainsi l'histoire de la langue latine : d'abord « rude », elle se dote ensuite d'écrivains qui se consacrent aux lettres et deviennent « les premiers maistres de la Latinité », puis elle atteint son apogée avec Cicéron, César et d'autres qui la rendent « très elegante et parfaite », avant que le contact avec des nations étrangères n'engage la phase de déclin et d'altération¹⁰². En liaison avec la problématique centrale du progrès, et comme l'ont fait auparavant Speroni ou Du Bellay, Le Roy reprend le débat pour replacer dans le mouvement de l'histoire la perfectibilité des langues, leur progression et leur rayonnement, lorsqu'elles atteignent la perfection. Si le vulgaire ne s'est pas encore haussé suffisamment, la responsabilité tient à la prééminence du latin pendant des siècles, et aussi au fait que ni les Gaulois ni les druides n'ont écrit.

- 80 Après qu'il a indiqué les deux sommets dans la hiérarchie des modèles, les Grecs et les Latins, quels que soient leur perfection incontestée et leur rôle de guide absolu, Le Roy, fidèle à Cicéron¹⁰³, se démarque résolument de l'idée que les Anciens sont indépassables, y compris dans le domaine des lettres, de l'éloquence et des idées. D'une part la nature s'accomplit toujours davantage, au long des siècles, dans les réalisations humaines, et elle ne se fige pas une fois pour toutes. D'autre part, elle ne livre pas sa perfection en une seule fois, en un seul temps et par un seul homme, d'où l'éclectisme nécessaire de l'imitation en même temps que le dépassement possible des modèles. En cela, il suit encore Du Bellay. Autrement dit, l'imitation ne se cantonne pas au passé, elle se présente plutôt comme une activité de progrès dans le mouvement vivant de l'histoire. Sans différenciation, chaque secteur de l'activité humaine tend toujours plus vers une perfection que le temps peut mettre au jour. Si le temps fait passer les civilisations de leur apogée au délitement puis à la disparition, si tout paraît recommencer avec la naissance d'autres civilisations, et recommence de fait en partie, et s'il y a bien une forme de cycle, Le Roy, emporté par la vue cavalière des siècles, ne pense pas les modèles indépassables, y compris en ce qui concerne la langue :

Doncques l'Empire Romain declinant en Occident, comme les Ostrogoths et Lombars eussent occupé l'Italie, les Visigoths et Sarrasins la Provence, le Languedoc, l'Aquitaine, et Espagne. Les Bourgoignons et François la Gaule, Belgique, et Celtique : Les Vandales la Bethique et Afrique : par leur conversation le Latin fut corrompu. De laquelle corruption sont nez l'Italien, François et Espagnol. L'Italien a demouré longuement impoli, parce qu'il ne se trouvoit personne qui y meist soin, et cherchast de luy donner polissement : jusques à Dante, Petrarque, et Boccace : qui l'ont beaucoup embelli par leurs conceptions ingenieusement exprimées, et elegamment couchées en prose et en vers. En quoy ils ont esté suyvis par aultres non moins sçavans et eloquens, qui ont pareillement enrichy ce langage de plusieurs belles œuvres et traductions. Autant en est il advenu à l'Espagnol, et au François, qui a esté rendu depuis cinquante ans plus elegant qu'il n'estoit au paravant, par la diligence d'aucuns excellens personnages qui y ont translaté grand nombre de livres Grecs et Latins, voire bien Italiens, Espagnols, et autres, monstrans que toutes sciences s'y peuvent convenablement traiter. [p. 96-97]

Son discours sur l'homme le projette dans un devenir continu, qui, en vertu de la loi de la naissance et de la corruption, est bien sûr rythmé par des cycles. Ces cycles indéniables, des hommes, des civilisations, sont régis par une autre loi de la nature, celle du dépassement, que Le Roy désigne souvent par les termes « addition », « augmentation¹⁰⁴ ».

- 81 Une autre loi, qui paraît ressortir à une intervention plus directe de la Providence divine plutôt que de la nature, fait que ces sommets de la « civilité » se construisent à de très rares périodes, en des endroits divers. Dans l'épître dédicatoire des *Trois Livres d'Isocrates*, Le Roy en distingue deux seulement : l'âge de Démosthène en Grèce et celui de Cicéron à Rome :

Or treuve treuvé je que depuis le commencement des lettres jusques à present, ceste eloquence perfette n'a esté cogneue ny practiquée qu'en deux temps seulement, à tout le moins dont l'on ait congnoissance. Premièrement du vivant de Demosthene, lors que vesquirent Platon, Xenophon, Isocrates, Eschines, Aristote, Theophraste, et plusieurs autres hommes très illustres. Lors que la Grece tout en une mesme saison produit ce qu'elle a jamais eu d'excellent ès lettres, ès armes, et en tous les ars, soient liberaux, ou mecaniques : dont elle a depuis tant esté estimée ès autres pais et nations. Secondement à Rome au temps de Ciceron, qu'il y eut tant de grans personnages ensemble, comme Cesar, Varron, Salluste, et Tite Live, Virgile, Horace, Properce, et Ovide¹⁰⁵.

- 82 Or le contexte de la Renaissance qui voit s'épanouir une période de renouveau et d'invention (depuis Dante pour l'italien et « depuis cinquante ans » pour l'espagnol et le français¹⁰⁶) permet, après le déclin des langues grecque et latine, d'entretenir le cycle de renouveau et de perfectionnement des langues, par le dépassement des modèles et le refus de traductions ou commentaires serviles.

Textes : dédicaces, paratextes des traductions et *De la vicissitude ou variété des choses en l'univers* (extraits)

Principes d'édition

- 83 Ces textes théoriques sur la langue et sur la traduction sont présentés de manière chronologique. Lorsqu'ils ne sont pas paginés, nous numérotions les pages [1], [2]... Lorsqu'ils sont paginés, les numéros de pages renverront à l'édition retenue.
- 84 La ponctuation et l'orthographe ont été respectées, avec les adaptations d'usage suivantes : dissimilation du *i* et du *j*, du *u* et du *v* ; transcription du *s* long par un *s* court ; développement de l'éperluette ; introduction de l'apostrophe et désagglutination selon l'usage moderne ; suppression de l'apocope ; distinction des homonymes *a* / *à*, *la* / *là*, *ou* / *où*, *des* / *dès* ; accentuation des finales *é*, *és*, *ée*, *ées* ou *ès* (*ès*, *dès*, *après*). L'accentuation n'est pas introduite en début ou milieu de mot. L'usage des majuscules a été respecté, y compris après ponctuation moyenne.

Texte 1 : épître dédicatoire des *Trois livres d'Isocrates*

Édition de référence

- 85 *Trois livres d'Isocrates, ancien orateur et philosophe. Le premier contient enseignemens pour induire les jeunes gens à vivre honnestement. Le second traite de la maniere de bien regner et*

comment les Roys et grans seigneurs se doyvent gouverner. Le Livre d'Isocrates intitulé Nicocles ou le Symmachique, c'est-à-dire qui traite de l'amitié qui doit estre entre le Roy et ses sugetz et comment ils se doivent conduire ensemble. Le Premier Livre de l'institution de Cyrus, ou du Roy perfet, composé par Xenophon [...]. Oraison de Xenophon contenant les louanges du tresvaillant et tressage roy des Lacedemoniens Agesilaus [...] Paris, Michel de Vascosan, 1551, in-4°.

Liens vers une édition numérisée

- 86 Édition de 1568 numérisée sur Gallica :

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k118218m.r=.langFR>

- 87 Édition de 1551 numérisée sur Google books :

[http://books.google.fr/books?id=AUQ8AAAAcAAJ&pg=PA5&lpg=PA5&dq=Loys+Le+Roy+](http://books.google.fr/books?id=AUQ8AAAAcAAJ&pg=PA5&lpg=PA5&dq=Loys+Le+Roy+%2B+Trois+livres+d%27Isocrates&source=bl&ots=wxi4ngUegt&sig=r5t2FMSz3_Xxp7xnRyOOvu26i0c&hl=fr&sa=X&ei=OBiGU)

[%2B+Trois+livres+d%27Isocrates&source=bl&ots=wxi4ngUegt&sig=r5t2FMSz3_Xxp7xnRyOOvu26i0c&hl=fr&sa=X&ei=OBiGU](http://books.google.fr/books?id=AUQ8AAAAcAAJ&pg=PA5&lpg=PA5&dq=Loys+Le+Roy+%2B+Trois+livres+d%27Isocrates&source=bl&ots=wxi4ngUegt&sig=r5t2FMSz3_Xxp7xnRyOOvu26i0c&hl=fr&sa=X&ei=OBiGU)

À Madame Marguerite de France, Sœur unique du Roy, Duchesse du Berry

- 88 [1] Il y a une perfection de bien parler et escrire, qui nous montre traiter les matieres hautes gravement, les basses subtilement, et les mediocres en style temperé : et par mesme moyen, enseigner, delecter, et emouvoir les auditeurs ou lecteurs, leur persuadant ce qu'on pretend. Puis accommoder les termes et sentences¹⁰⁷ au temps, au lieu, et aux personnes : observant la qualité de chacune matiere : tellement que¹⁰⁸ le langage soit pur et correct, ayant nombre et douceur, et les propos leur ordre et disposition. C'est sans doute la vraye espece d'eloquence, qui ne peult estre muée par la diversité des natures, des temps, et des nations : ny corrompue par le mauvais jugement des escrivans, ou l'appetit depravé des ignorans, ains demeure tousjours en son entier, est comprehensible seulement par l'esprit et l'intelligence¹⁰⁹. Les auteurs qui en ont aproché plus près sont les meilleurs : et les autres qui en sont plus eloingnez, pires. À quoy toutefois il n'est possible de parvenir, qui n'y a le naturel propre : qui n'est guarni de toutes sciences, et n'a [2] experience des affaires du monde. Or treuve treuvé je que depuis le commencement des lettres jusques à present, ceste eloquence parfaite n'a esté cogneue ny pratiquée qu'en deux temps seulement, à tout le moins dont l'on ait congnoissance. Premierement du vivant de Demosthene, lors que vesquirent Platon, Xenophon, Isocrates, Eschines, Aristote, Theophraste, et plusieurs autres hommes très illustres. Lors que la Grece tout en une mesme saison produit ce qu'elle a jamais eu d'excellent ès lettres, ès armes, et en tous les ars, soient liberaux, ou mecaniques : dont elle a depuis tant esté estimée ès autres pais et nations. Secondement à Rome au temps de Ciceron, qu'il y eut tant de grans personnages ensemble, comme Cesar, Varron, Salluste, et Tite Live, Virgile, Horace, Properce, et Ovide. Certainement tout ce qu'a l'Italie dont se puisse equiparer¹¹⁰ à la Grece, a fleury environ ce temps. Donques les plus grans esprits, qui donnerent jamais lustre ou autorité aux lettres, sont naiz en ces deux saisons. Incontinent après s'abastardirent les hommes, tant en la Grece qu'en Italie, de maniere que les ars et sciences qui estoient parvenues en souveraine perfection, tournerent en decadence, et oncques puis ne se relèverent. D'où est venu cela ? ou quele en donnerons¹¹¹ nous la raison ? Est ce point pour autant que toutes choses venues de bas en haut, quand elles ne peuvent plus passer [3] outre, descendent : voire beaucoup plus tost qu'elles n'avoient monté au paravant ? Ou bien que nature ressemble aucunement à la terre, laquelle après avoir esté labourée quelque temps, se lasse, et ne produit plus que mauvaises herbes ? Ou si c'est à

raison du loyer qui estoit lors proposé aux savans, et qui depuis leur fut osté, parce que l'honneur nourrit les ars¹¹², et que nous sommes communement induiz à vertu par bienfais ? Ou que par succession de temps se facent certaines revolutions de l'univers, pendant lesquelles toutes choses viennent en vigueur, et elles finies tombent en ruine ? Car à la verité parler, l'on trouvera tousjours les lettres avoir suyvi l'empire¹¹³ : et disent les philosophes¹¹⁴, que les mesmes sciences ont esté par plusieurs fois inventées, et derechief perdues, comme aussi elles seront à l'advenir. Mais pour retourner à mon propos, jaçoit que je n'aye jamais esté dégouté de lire autheur, quel qui soit, pourveu qu'on en puisse recueillir proffit : toutesfois dès pieça¹¹⁵ je me suis proposé lire principalement ceux qui ont escrit en ces deux temps, comme les plus savans et elegans ensemble. Et non seulement ay mis peine de les imiter chacun en sa langue, pour le peu de savoir et usage d'escrire que j'avois en grec et en latin, mais aussi de traduire ceux que je pensois les meilleurs, et plus propres à nostre temps, à fin d'entendre plus naïvement leurs vertus et perfections, et pour mieux les re[4]presenter en escrivant, s'il advenoit que j'escrivisse quelquefois de moy mesme. Le tout suyvant l'advis et conseil de Ciceron, qui recommande fort cest exercice de traduire. Par ainsi demeurant en court depuis six ou sept ans près Mons. le Chancelier Olivier, quand le Roy faisoit sejour en quelque part, et trouvois l'opportunité, je commencay par Isocrates, qui fut le premier rhetoricien de son temps, tant loué par Platon, et estimé de Ciceron : et à l'envye duquel Aristote mesme se meit à traitter et enseigner la rhetorique. Trois ans sont passez, qu'il pleut à la Royne, et à vous Madame, de vostre grace ouir à Compiègne la lecture de deux traittez par luy faits, de la maniere qu'un Roy se doit gouverner et maintenir envers ses sugets, qui furent depuis presentez au Roy. J'ay encores traduit nagueres de luy mesmes les enseignemens de vivre vertueusement, pour les donner à Monseigneur le Dauphin vostre neveu. Puis ay adjousté à ces trois traittez pour la convenance de la matiere, le premier livre de l'institution de Cyrus, ou du Roy perfet, contenant la pratique des preceptes d'Isocrates, que j'ay adressé au Roy d'Angleterre estant allé par delà veoir le país. Or pour autant que plusieurs m'en demandoient les copies, et qu'il estoit mal aisé de leur satisfaire : j'ay esté contraint de publier le tout ensemble, et me submettre au jugement incertain des hommes, ce que j'avois tousjours differé jusques à [5] present, cognoissant mon ignorance, et la difficulté du temps. Après sortira le *Timée* de Platon, que j'ay dedié à Monseigneur le reverendissime Cardinal de Lorraine, accompagné de sept oraisons de Demosthene, toutes pleines de matieres d'estat, pour joindre le disciple au precepteur : le plus grand orateur qui fut onques, au plus grand philosophe : et reunir (s'il est possible) l'eloquence à la philosophie, dont par tant de siecles elle a esté démembrée. L'on a de tout temps loué la grace et douceur d'Isocrates, et facilité de Xenophon : la majesté de Platon, et vehemence de Demosthene.¹¹⁶ Par quoy il m'a semblé qu'en dressant le style, il ne seroit impertinent de considerer et suyvre, ce qui apparoissoit le plus beau et le plus excelent en chacun. Car il n'est possible trouver toute perfection en un seul, veu que rien n'a esté fait par nature, qui soit entierement accompli¹¹⁷. Mais comme si en donnant tout à un, n'eust eu puis après que departir aux autres : elle a baillé à diverses personnes différentes perfections, toutes neantmoins acompagnées de leurs imperfections : tellement qu'il n'y eut jamais rien en ce monde du tout perfet. Puis donc qu'il nous convient aventurer sur ceste tant perilleuse mer, et y hazarder le peu de bien que nous avons jusques ici assemblé, au gré du vent, danger des rochers, bancs, et autres infiniz perilz : et qu'aujourd'huy nous avons vent et marée aucunement à propos, levons nos ancres, [6] pour faire voile. Car il faut à cest heure partir, et apareiller. Jaçoit que nostre

vaisseau soit foible et assez mal équipé¹¹⁸ : j'espere neantmoins qu'adressant mon chemin par une dame tant illustre et tant vertueuse, comme les mariniers treuvent leur droite routte, et navigation par la cognoissance et adresse de l'estoile du nort, je surmonterai les vagues impetueuses de calumnie : et que la tourmente à envie ne m'endommagera, encores que la nuit d'ignorance me surprint quelque part : ains qu'après tant de travaux et de naufrages passez¹¹⁹, j'aborderai à quelque bon havre, et seur, moyennant la grace de Dieu, et la faveur du Roy, avec vostre recommandation, il est vraysemblable, que quand l'on congnoitra ces livres avoir esté tant humainement receuz par les plus grans Princes de l'Europe, et le plaisir qu'ilz ont prins à les lire, qu'il n'y aura celui, tant degouté soit il, qui ne s'en contente. Madame ce sont les fruits des arbrisseaux que le feu Roy vostre pere¹²⁰ a plantez en la France, dont les primices vous sont deues, tant pour la sincere affection que vous portez aux lettres, en quoy luy estes semblable, que pour le jugement honorable qu'il vous a pleu souvente fois faire de mes estudes, et la faveur que m'avez donnée, quand en avez esté requise. Je mettrai peine de Vous aprestre à l'advenir quelque don qui soit entierement vostre.

Texte 2 : épître dédicatoire du *Timée de Platon*

Texte de référence

- 89 *Le Timée de Platon, traittant de la nature du Monde et de l'Homme, et de ce qui concerne universellement tant l'âme que le corps des deux; translaté de grec en françois, avec l'exposition des lieux plus obscurs et difficiles. Trois Oraisons de Demosthene prince des orateurs, dittes Olynthiaques, pleines de matieres d'Estat, deduittes avecques singuliere prudence et eloquence, translatées pareillement du grec en françois, avec une Preface contenant la conjonction de l'eloquence et de la philosophie, par Loys Le Roy et adressées à Madame la Duchesse de Valentinois, Paris, Michel de Vascosan, 1551, in-4°.*

Liens vers une édition numérisée

- 90 Édition de 1582 (Paris, Abel l'Angelier) numérisée :
<http://www.bvh.univ-tours.fr/NumOrleans2008/>

À Monseigneur le Reverendissime Cardinal de Lorraine, Archevesque et Duc de Reims, et premier Pair de France

- 91 [1] Ainsi Monseigneur, comme dès le commencement de mon aage je n'eusse rien plus estimé que la profession des lettres : entendant cest autheur estre tant excellent, je me l'estois entre tous dès pieça proposé pour l'apprendre, presque de mot à mot, et le lire diligemment : dont ambition, desir de voir le monde, et suite de la court m'avoyent aucunement estrangé : mais me trouvant puis quelque temps de sejour à Paris, ay reprins les premieres erres¹²¹ avec merueilleux contentement. Veritablement je puis dire n'avoir jamais leu autheur qui tant m'ait apporté de profit, ny plus donné de consolation, que luy en tous mes affaires. Ainsi Monseigneur ayant leu plusieurs beaux livres de luy, finalement je tombai en celui où il traite de la creation du Monde, et de la nature de l'univers qu'il nous a laissé le plus accompli de tous, et l'a intitulé du nom de Timée Pythagorique, qui parle plus [2] longuement au dialogue. Lequel livre je me suis ingeré rendre en nostre langue, pour en avoir plus perfette intelligence, pour accoutrer mon style, et dresser le jugement. Sans doute le travail a esté grand, pour la

difficulté de la matiere, et pource que personne jusques à present, n'a traité de la philosophie en françois¹²². Donques si l'on y trouve quelques motz estranges, nouveaux, et non encores usitez, (que n'ay toutefois usurpez, sinon le moins qu'il m'a esté possible, et ou nécessité me contraignoit ce faire) il plaira aux lecteurs me pardonner. Autant en advint il à Ciceron, quand il commença à traiter la philosophie en langage Romain. Aussi n'eust pour lors le peuple de Grece entendu Platon parlant de choses hautes, obscures, et éloignées de l'intelligence commune des hommes, en termes non accoutumez et nouveaux à ceux qui n'estoyent point savans : veu que la difficulté n'en est seulement ès paroles, ains en l'intelligence des choses mesmes : lesquelles j'ay mis peine de faire entendre, adjoutant aux lieux plus obscurs, et qui desiroient quelque lumiere, expositions et annotations necessaires. Mais autre ne pourroit mieux juger de la divinité et excellence de Platon, ny du labeur que j'y ay employé, que vous Monseigneur, soit par bonté de nature et vertueuse nourriture, dont avez esté élevé, ou par le savoir que Dieu vous a donné en la philosophie, et ès lettres saintes. Par [3] lesquelles vertuz et perfections estes parvenu, en la fleur de vostre jeunesse, en l'amitié d'un des plus puissans et heureux princes du monde, et au maniment des plus grans affaires de la chrestienté : s'en reposant le Roy sur vous d'une bone partie, et deceux qui luy sont plus d'importance. Au moyen dequoy j'ay prins la hardiesse de vous dedier le tout, tant pour la reconnoissance du bien qu'il vous a pleu me faire de vostre grace que pour vous supplier de prendre Platon françois, et moy aussi en vostre protection et sauvegarde. Car il est fort à craindre, que l'euvre pour sa nouveauté ne trouve beaucoup d'envieux et detracteurs. Aussi du commencement ne l'avois je entrepris en intention de le mettre en lumiere : mais après l'avoir leu à la Royne, à madame Marguerite, et à plusieurs autres grans personnages : et l'avoir communiqué à gens savans en diverses sciences, dont le livre est decoré et remply : ilz ont esté d'avis, qu'il devoit estre publié, tant pour l'enrichissement de la langue françoise, que pour le profit et plaisir qui en peult venir à ceux qui le liront.

Texte 3 : préface des *Trois Oraisons de Demosthene [...]*, dites *Olynthiaques*

Texte de référence

- 92 Dans le même volume que l'édition précédente : *Trois Oraisons de Demosthene prince des orateurs, dites Olynthiaques, pleines de matieres d'Estat, deduittes avecques singuliere prudence et eloquence, translatées pareillement du grec en françois, avec une Preface contenant la conjonction de l'eloquence et de la philosophie, par Loys Le Roy et adressées à Madame la Duchesse de Valentinois*, Paris, Michel de Vascosan, 1551, in-4°.

Lien vers une édition numérisée

- 93 Édition de 1582 (Paris, Abel l'Angelier) numérisée : <http://www.bvh.univ-tours.fr/NumOrleans2008/>

Préface de Loys Le Roy sur les oraisons de Demosthene, par luy traduites de grec en françois

- 94 [1] L'éloquence et la Philosophie estoyent premierement jointes ensemble¹²³ : et n'estoit aucun estimé savant, qui ne parlast et ecrivist elegamment, ayant avecques ces

perfections, preudhommie et sagesse. Certainement les anciens pensoient que le savoir et bien dire ne fust qu'un ; et n'avoient maistres separez pour les deux : mais quiconques enseignoit l'un, enseignoit pareillement l'autre, montrant par mesme moyen vivre honnestement, et parler elegamment. Mais par succession de temps survindrent quelques hommes de grand esprit, qui delaisserent le maniment d'affaires publiques, et estude de bien parler, pour s'addonner du tout aux sciences : et les autres aspirerent seulement à la republique, et à l'eloquence : par laquele la plus grande partie des communautéz et seigneuries estoit lors gouvernée. De maniere que ces choses qui estoyent jointes de nature, furent separées par opinion¹²⁴ : sur les oraisons de Demosthene, par luy traduites de grec en françois commença l'on à appeller ceux qui employent leur temps à savoir, Philosophes : et les autres qui s'estudioyent seulement à bien parler, Orateurs, ou Rhetoriciens. Et comme ilz fussent ainsi divizez, les philosophes mespriserent l'eloquence, et les orateurs la [2] philosophie¹²⁵. Toutesfois si voulons regarder à ceux qui ont tenu par le passé, et tiennent encores maintenant les premiers lieux en leurs professions : nous trouverons les excellens philosophes eloquens, et les orateurs savans : qu'ilz ont acquis tant d'honneur entre les hommes, et perpetué leur memoire par tant de siecles, pour avoir esté soigneux des deux egaleement. Demosthene ouit et leut diligemment Platon, comme il appert par la grandeur et gravité de son style. Ciceron aussi confesse avoir plus apprins en l'academie, ès escoles des rhetoriciens : et ne fut ignorant de discipline quelconque. Au regard des philosophes, qu'est il rien plus elegant que Platon ? ny plus propre¹²⁶ qu'Aristote ? qui se meit sur sa vieillesse mesmes à enseigner la rhetorique, qu'il enrichit beaucoup par ses escritz. J'allegue seulement ceux cy, dont les livres sont demeurez, non pour autre raison, que pour avoir orné d'eloquence la congnoissance admirable qu'ilz avoyent de toutes choses. Car tout ainsi que nous sommes composez de l'ame et du corps ; et que l'un ne peut estre separé de l'autre, sans que l'homme meure naturellement : aussi que pour entretenir la vie il convient qu'ilz soyent proportionnez deument, et qu'on n'exerce l'ame sans le corps, ny le corps sans l'ame, à qui veult avoir santé, et durer longuement. Semblablement puis que l'oraison¹²⁷ est composée de sentences¹²⁸ et de motz, si nous voulons [3] que nos escritz durent ; il faut mettre peine que les sentences soyent enrichies de motz exquis ; et que souz les motz il y ait de belles sentences. Or comme l'ame donne vie et mouvement au corps : ainsi l'eloquence baille aux escritz esprit et énergie. Elle eclarcist les choses obscures ; rend certaines les douteuses : donne autorité aux nouvelles, et vigueur aux vieilles¹²⁹. Par son moyen l'on invite les hommes à suyvre vertu, et les retire l'on des vices : nous louons les bons, et blasmons les maulvais ; consolons les affligez, et reprimons les outrecuydez¹³⁰. Brief, elle fait des cueurs et voluntez des personnes, ce qu'elle veult, soit qu'il les faille convertir à aimer ou hayr, à esperer ou craindre, à tristesse ou joye, à indignation ou misericorde. Il n'y a rien plus beau qu'une oraison composée de graves sentences, et de termes bien sonans à l'oreille, ayans nombre et cadence mesurée. Il est certain que tous ceux qui se mellerent jamais d'ecrire, quelque savoir qu'ilz ayent eu, leur defaillant le moyen de s'expliquer elegamment, distinctement, et à propos (qui est le vray office d'un orateur) et sans donner plaisir aux lecteurs ; ilz ont travaillé en vain, parce que l'on n'a tenu conte de leurs livres, ou qu'ilz sont tantost periz honteusement. Le corps de l'oraison, ainsi que le corps humain, est beau, ou les veines ne se montrent trop ; ou l'on ne voit les os ; mais y a un sang bien temperé, qui remplit les [4] membres, et se leve ès muscles, quand il y a fermeté ès nerfz, et que le tout est revestu de chair saine, et couvert d'une peau bien colorée¹³¹. Ce que l'orateur ne peut faire, sans

l'aide de philosophie, il faut qu'il apprene d'elle que c'est vertu ou vice, que c'est bien ou mal, juste ou inique, honneste ou deshonneste : comment les hommes doyvent vivre, les royaumes et republiques estre gouvernées. Et pour autant que¹³² l'eloquence sert principalement à gagner les cueurs des hommes, il est necessaire à celui qui pretend s'en aider, cognoitre les parties de l'ame, et les effetz qu'elles ont en nous, pour user envers chacun de paroles convenables à sa nature, et luy persuader plus facilement ce qu'il veult obtenir. Et comme la persuasion apporte deux choses, c'est assavoir foy et science : foy par conjectures vraysemblables ; et science par raisons certaines. La dialectique sert beaucoup aux deux, nous montrant la maniere de diviser, definir, argumenter, distinguer les choses ambiguës, separer les differentes, et discerner le vray d'avecques le faux. Platon aussi dit que l'orateur Pericles, qu'on estimoit en son temps eclairer et tonner en la Grece, estoit parvenu à ceste excellence, pour avoir ouy Anaxagoras Physicien très illustre : duquel il entendit les hautz mysteres de nature ; et que par la contemplation d'iceux il avoit elevé son esprit, et acquis tele sublimité et magnificence de paroles. Dont nous [5] povons inferer, qu'il est necessaire à celui qui aspire à la perfection de bien dire, entendre beaucoup de sciences¹³³, voir, ouïr, et lire tout ce qui vient en propos ou disputation ès compaignies, et en ceste vie humaine. Comme donc l'eloquence et la philosophie soyent ainsi jointes par nature, laquelle en procreant toutes choses a eu egard non seulement à la necessité, mais aussi à la beauté : je ne me peuz assez esmerveiller de ceux qui se sont efforcez les separer, appellans (comme dit est) les savans philosophes, auquelz ilz osterent l'eloquence : et les eloquens orateurs, leur laissant seulement les causes forenses¹³⁴. Quiconques feit cest ouverture, et eut esté Socrates, il apporta un très grand dommage aux lettres, et à toutes sciences. Dont la playe seigne encores aujourd'huy en plusieurs endroitz. À raison dequoy ont esté perdues tant de belles inventions des anciens, pour n'avoir eu cest ornement d'eloquence. Et voyons innumerables escrivans en droit, en medecine, en philosophie et theologie avoir gasté tout ce à quoy se sont appliquez, suyvens une maniere de proceder par questions et oppositions, qu'ilz accumuloyent l'une sur l'autre sans ordre, sans elocution, et sans iugement. Les anciens outre les commoditez qu'ilz avoyent d'apprendre, ilz se servoyent de leur langue naturele ès disciplines, qui leur estoit fort aisée à manier. Ce neantmoins entre tant de nations qui ont vacqué aux [6] sciences, comme les Egyptiens, Chaldées, Perses, Indes ; puis les Arabes, Mores, Espagnolz, Allemans, et Anglois : ne se sont trouvez que les Grecz et Latins qui ayent esté eloquens¹³⁵, encores y a il en ces deux nations bien peu d'hommes, qui ayent joint le savoir et sagesse, avecques l'art et science de bien dire. Quoy considerant, et qu'il estoit presqu'impossible de restituer l'eloquence ès langues estranges qui s'apprenent des livres, et sont usitées seulement ès escoles : reduysant¹³⁶ aussi en memoire le grand estude que mettoyent les anciens Gaulois en l'eloquence, ainsi qu'il appert par ce qui est escrit de l'autel de Lyon, de Hercules, Gallique, et de la cité de Marseille : je me suis advisé, après avoir mis le Timée de Platon en françois, traduire aussi les Olynthiaques et Philippiques de Demosthene : pour tascher, selon mon petit esprit, à joindre en nostre langue françoise l'eloquence, et la philosophie. Euvre certes de haute entreprise, et tel que n'a esté fait puis mil cinq cens ans, et qui me pourra paraventure estre imputé à outrecuydance. Toutefois s'il est ainsi ès grandes choses la volonté soit louée, encores qu'elles ne succedent, j'espere d'estre excusé envers les hommes sages et savans. Il m'a semblé qu'en exerçant le style, je ne pouvois mieux faire, que de joindre en ceste maniere Demosthene à Platon, duquel il fut disciple : ny en escrivant françois, prendre exemple d'eloquence sur orateur plus perfet, [7] qui a rendu Ciceron entre les

Latins presque tel qu'il est ; et a esté, comme dit Quintilian, la loy et reigle d'orer et bien dire. Il y a tele force en ses paroles, et les a tant bien ordonnées, qu'on n'y sauroit rien adjouter ou diminuer. Il n'est possible ès causes qu'il a traittées, et ès oraisons qu'il nous a laissées, rien excogiter finement, ou expliquer subtilement, qu'il n'ait très bien entendu : ny au contraire trouver rien plus haut, plus grave, et mieux orné, que ce qu'il a dit et escrit. Comme pourront entendre non seulement ceux qui liront ses oraisons¹³⁷ ; mais aussi qui considereront sa façon de vivre, et la diligence, qu'il meit à cest exercice. En premier lieu il fut tant studieux et laborieux que jusques au cinquantieme an de son aage, l'on ne trouva oncques artisan à Athenes, qui fust plus diligent à se lever matin que luy. Et jaçoit qu'il¹³⁸ eust beaucoup d'imperfections de nature, comme d'estre begue, d'avoir l'alaine courte, d'estre craintif : ce neantmoins il surmonta par son industrie et merueilleuse diligence tous ces empeschemens ; et se dressa tellement, qu'il n'y eut autre orateur de son temps (encores qu'il y en eust lors beaucoup d'excellens) qui prononceast plus nettement, parlast plus longuement, et hardiment, que luy. Au surplus il ne fut pas petit personnage, ains eut en son vivant grande autorité par toute la Grece, craint et redouté du roy de Macedoine, honoré du grand roy de Per[8]se, qui tint les plus beaux estat[8]s et charges d'Athenes, d'où il estoit natif, et mania les affaires longtems. Au moyen dequoy il entendit fort bien les matieres d'estat, les mutations qui adviennent ès seigneuries, et les causes d'où elles procedent. Et n'y a chose necessaire au gouvernement publicque, dont l'on ne treuve en luy quelque apparence. Et ne tendent ses conseilz seulement à futilité, ains à l'honneur et honnesteté : tellement que Platon et Aristote n'ont point mieux philosophé en leurs escoles, qu'il faisoit ès assemblées publiques, et ès jugemens. Estant donc cest autheur tel, j'ay pensé qu'il profiteroit à beaucoup de gens, et mesmement à dresser nostre langue ; en laquelle n'y a encores un seul livre exquis, fors en poésie : le reste ne sont que romans et traductions la pluspart impertinentes : de sorte que par faute d'autheur digne d'estre suyvi, nous n'avons rien certain, sinon en tant que l'usage commun le reçoit ou rejette, qui change tous les jours. À cause dequoy il m'a esté beaucoup plus difficile d'entreprendre Demosthene, qui a escrit très perfettement en la plus perfette langue du monde et est tant elabouré, qu'il seroit besoin d'un autre Demosthene, pour le bien représenter. Toutefois nous devons considerer, comment la langue grecque et la latine ne sont parvenues incontinent, ains peu à peu, à tele perfection. Et croy que quand l'on travailleroit autant en la nostre, [9] qu'on a fait ès autres, qu'avecques le temps elle prendrait grand accroissement. Mais il est besoin de gens savans et d'eloquens, dont nous avons tousjours eu faute : ou s'il y en a eu quelques uns, ilz se sont plus arrestez aux langues estranges, qu'à la leur naturele. Cependant qu'il en viendra d'autres qui auront plus de jugement, de savoir, et de loisir que moy, je suppliray à ceux qui liront ceste traduction, me pardonner, s'ilz y treuvent quelque locution nouvelle, ou figure estrange ; et supporter mon ignorance, eu egard à la bonne volonté, dont j'ay entrepris ce labeur.

Texte 4 : postface « Au lecteur » du *Premier, second et dixiesme livre de Justice...*

Texte de référence

- 95 *Le Premier, second et dixiesme livre de Justice, ou de la Republique de Platon. Quatre Philippiques de Demosthene. Sermon de Theodorite, Evesque de Cyropoli, ancien philosophe et*

Theologien, de la providence et justice divine. Le tout traduit de Grec en François par Loys Le Roy. Quatre Oraisons de Demosthene Prince des Orateurs, prononcées au conseil publique d'Athenes, contre Philippe Roy de Macedonie, voulant usurper l'Empire de Grece, traduittes de Grec en François par Loys Le Roy. Preface de Loys Le Roy contenant la comparaison de Demosthene et de Ciceron, de leurs styles et fortunes, de leur estat et condition, des temps esquelz ilz ont vescu, et comment ilz sont decedé, Paris, Sebastien Nyvelle, 1555, in-4°.

Lien vers une édition numérisée

- 96 Édition de 1555 numérisée :
books.google.fr/books?id=ne46J-4IIIOC

« Loys Le Roy aux lecteurs »

- 97 [p. 211] Nous avons tant fait par noz menues journées que sommes parvenus à la fin de noz traductions Françoises. Et comme nous eussions prins pour l'imitation quatre auteurs Grecs les plus excellens qui oncques escrivirent, c'est ascavoir Isocrates, Xenophon, Platon, Demosthene : pour les considerer de plus près, et mieux entendre leurs vertus et perfections : nous avons choisi de chacun, les livres qui nous sembloient les plus beaux, et plus conformes à noz meurs : et les avons traduis en nostre langue naturelle, comme d'Isocrates, l'Exhortation à Demonique, le Nicocles, et Symmachique : de Xenophon le premier livre de l'institution de Cyrus, et les louanges d'Ægesilaüs Roy de Sparte : de Platon le Timée, le Phedon, le premier second et dixiesme livre de la Republique : de Demosthene trois Olynthiaques, et quatre Philippiques, ou cesserons de traduire, estans deliberez essayer à l'advenir que pourrons faire de nous mesmes, ainsi qu'a tousjours esté nostre intention depuys le commencement de noz estudes, si tant est qu'il plaise à Dieu nous donner grace et moyen de vacquer à ce louable exercice. Nous avons adjousté aux auteurs precedens trois livres de l'ame d'Aristote avec ses Ethiques et Politiques, pour apprendre de luy la methode et maniere d'enseigner, qu'il a myeux entendue, et suyvie que nul autre des anciens. Plus quelques livres de Theophraste, du feu et des vens, Hippocra[p. 212]tes de l'air, des eaues et differences¹³⁹ des lieux et parties du monde, afin de les mettre avec le Timée quand on le refera. Il est certain que le traduire de soy, et transcrire d'un livre en autre, n'est tant louable, qu'il est penible, et laborieux : et vaudroit trop myeux mettre en avant ses inventions, comme ont fait les anciens pour toujours augmenter les ars et disciplines. Toutefois si on le fait pour nourrir le style et jugement en leurs excellences, et pour se reigler selon la perfection apparoissant en chacun : j'estime avec Ciceron ce estre très proffitable et digne de grande louenge. De ma part quand j'aurais seulement proposé le premier à la nation Françoise les precepteurs du genre humain, qui ont demeuré jusques icy ès escholes mal entendus, et traittez gramaticalement¹⁴⁰ : je ne penserois avoir peu fait, mesmement en une langue non encores dressée¹⁴¹, ny accoustumée ès disciplines. Il en pourra venir d'autres cy après, qui auront plus de scavoir et de loysir que moy, et en feront davantage. Le chemin est ouvert. Il me suffira d'avoir fait ce que je pensois necessaire à mon entreprise. Dieu vueille que mes labeurs et exercices soient à son honneur, au proffit de ceux qui les liront, et à la decoration de la langue François¹⁴².

Texte 5 : postface « Au lecteur » du *Sympose de Platon*

Texte de référence

- 98 *Le Sympose de Platon, ou de l'Amour et de beauté, traduit de Grec en François, avec trois livres de Commentaires, extraictz de toute philosophie, et recueillis des meilleurs auteurs tant Grec que Latins, et autres, par Loys Le Roy, dit Regius. Plusieurs passages des meilleurs Poëtes Grecs et Latins, citez aux Commentaires du Sympose, mis en vers François par J. du Bellay Angevin, Paris, Vincent Sertenas, Jehan Longis et Robert le Mangnyer, 1558, in-4°.*

Lien vers une édition numérisée

- 99 Édition de 1581 numérisée :
www.bvh.univ-tours.fr/Consult/index.asp?numfiche=834
- 100 Édition de 1581 numérisée :
<http://www.bvh.univ-tours.fr/NumOrleans2008/>

« Au lecteur »

- 101 [p. 176 r°] [...] ¹⁴³ Ce n'est pas à dire que les moindres ou mediocres [auteurs] ne meritent chacun en son endroit, ou qu'il faille desesperer de nature, comme si elle avoit tant donné par le passé à aucuns, qu'elle n'eust plus que despartir aux autres, ou que nostre temps soit si malheureux, qu'il ne puisse rien produire de nouveau : mais je parle de la souveraine perfection, à laquelle peu d'hommes peuvent advenir en toutes professions. Et le moyen d'y aspirer, n'est en traduisant seulement d'une langue en l'autre, ou en escrivant commentaires, ou en conférant et corrigeant exemplaires, comme font la plupart des sçavans¹⁴⁴ : ains en cherchant ce qu'ont ignoré ou obmis les anciens, racoustrant ce qu'ils ont mal ou confusement traicté, adjoustant ce que l'experience de plusieurs aages, et longue observation ont depuis descouvert¹⁴⁵. Il n'est convenable de s'arrester seulement aux inventions des anciens, veu qu'il n'y a autheur tant parfaict auquel l'on ne desire, ou puisse reprendre quelque cas¹⁴⁶. Si au temps passé qu'il n'y avoit point d'exemple, les hommes eussent deliberé de ne faire ou dire, sinon ce qu'ils avoient desjà cogneu, nul art eust esté inventée, ou toutes fussent demeurées en leurs commencemens, sans recevoir accroissement. Nature n'est sterile ou abastardie en nous, ains est tousjours semblable à soy, autant vigoureuse qu'elle fut jamais, et s'est plus manifestée depuis la prise de Constantinople par les Turcs, qu'elle n'avoit fait de longtems, estans les langues et disciplines restituées. Il n'y a faute de bons entendemens, pourveu qu'ils soient instruits et cultivez. Quelle accession¹⁴⁷ ont receu l'Astrologie et Cosmographie ? combien a l'on trouvé de negoces¹⁴⁸ ignorez à toute l'antiquité ? combien a l'on veu d'herbes, arbres, animaux incogneuz auparavant ? Qu'est-il rien plus admirable¹⁴⁹ [p. 176 v°] que de voir le monde descouvert dont la plus grande partie estoit cachée ? les extremitez d'Orient et d'Occident, du Midy et Septentrion communiquer ensemble ? et les hommes séparez par tant de mers et de montaignes, tant distants et différens les uns des autres entrevisiter ? Les mystères de Dieu, et secrets de la Nature ne sont tous descouverts à une fois. Les grandes choses viennent tardivement. Sapience n'a pas acomply entierement son œuvre : il en reste beaucoup et restera, et jamais l'occasion ne sera ostée d'y adjouter : la vérité exposée à tous ceux qui sont capables de la recevoir, elle n'est toute occupée¹⁵⁰. Le temps viendra

que plusieurs choses cachées sortiront en evidence, et s'emerueillera la postérité que les ayons ignorées¹⁵¹ ?

Texte 6 : épître dédicatoire des *Enseignemens d'Isocrates et de Xenophon*

Texte de référence

- 102 *Les Enseignemens d'Isocrates et de Xenophon auteurs anciens très excellens pour bien regner en paix et en guerre, traduits de grec en françois par Loys Le Roy, dict Regius de Costentin, au Roy très chretien Charles IX, Paris, Michel de Vascosan, 1568, in-4°.*

Lien vers une édition numérisée

- 103 Édition de 1568 numérisée :
<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k118218m>

Au Roy mon souverain seigneur

- 104 [1] Pensant n'estre impertinent de joindre en ceste maniere et par telle occasion, Platon à Isocrates son grand amy, et à Xenophon, duquel il fut compaignon soubz Socrates : puis à ses deux disciples : et Aristote à Demosthene, qui florirent en mesme temps, et tous deux en un an moururent. Et ce afin de continuer ma premiere entreprinse, qui est de dresser le style et jugement sur le patron de ces excellents auteurs, tenus pour parfaictz chacun en son genre. Vray est que le traduire de soy n'est tant louable qu'il est laborieux, et vauldroit mieulx mettre en avant ses inventions, pour toujours avancer les ars et disciplines : Toutefois si on le fait afin d'observer de plus près leurs excellences, et se reigler sur la perfection apparoissant en chacun, il est très proufitable et digne de louange. Comme donc j'eusse dès ma premiere jeunesse essayé dresser le style sur l'imitation de Ciceron et autres auteurs Latins : desirant le rendre meilleur, ay recouru aux Grecs, dont les Romains apprirent tout le bien qu'ilz savoyent, cherchant en Isocrates la¹⁵² [2] douceur, en Xenophon la facilité, en Demosthene la vehemence, en Platon la majesté et grandeur, en Aristote la méthode et subtilité : pour telles vertus attentivement considérées et entendues, en dresser une forme d'escrire plus accomplie, et l'accommoder aux meurs du temps present, selon le moyen qu'il plaira à Dieu nous donner : pour traiter plusieurs graves matieres que j'ay entre les mains, et mesmement représenter les merveilleuses advantures de ce siecle tragique, et les transmettre à la postérité par vraye histoire¹⁵³. Or me suis-je arrêté seulement à traduire : mais j'ay davantage exposé les lieux plus difficiles, pour vous rendre l'euvre plus agreable, et aux autres qui la verront soubz vostre faveur plus facile à entendre. Et d'autant que la Politique ou science de gouverner les estatz publicz consiste principalement en l'usage : j'ay amené où il appartenait, plusieurs exemples anciens et modernes, receuillis des plus illustres estatz du monde, specialement des prochains de nous et de nostre cognoissance : essayant rendre les causes et raisons de tous leurs accidents, suyvant les observations de ces philosophes et autres moyens inventez depuis par longue experience, et pratiqué de deux mille ans ou environ. Si n'a esté le travail petit, à declarer premierement en François telz discours tant haultz et graves, signamment à représenter selon nostre pouvoir l'elegance et propriété des auteurs, qui ont escrit parfaitement en la plus parfaite langue¹⁵⁴ [3] qui fut onques. Mais je ne

reputeray jamais à peine, d'entreprendre chose qui puisse proufiter à la France, ou que je pense plaire à vostre Majesté : à laquelle je dédie et consacre toute ceste euvre Politique, d'aussi grande consequence que nulle autre qui ait encores esté faicte en François : soit qu'on poise la dignité de la matiere la plus belle et la plus proufitable qui pourroit estre : ou qu'on regarde à l'excellence des auteurs les plus sçavants et mieulx parlans qui furent jamais entre les hommes¹⁵⁵.

Texte 7 : *De la vicissitude ou variété des choses en l'univers* (extraits)

Texte de référence

- ¹⁰⁵ *De la Vicissitude ou Variété des Choses en l'Univers, et Concurrence des Armes et des Lettres par les premières et plus illustres Nations du monde, depuis le temps où a commencé la civilité et memoire humaine jusques à present. Plus s'il est vray ne se dire rien qui n'ayt esté dict paravant, et qu'il convient par propres inventions augmenter la doctrine des anciens, sans s'arrester seulement aux versions, expositions, corrections, et abregez de leurs escrits. Par Loys Le Roy, dict Regius, Paris, Pierre l'Huillier, 1575, in-fol.*

Lien vers une édition numérisée

- ¹⁰⁶ Édition de 1575 numérisée :
<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k108667z.r=.langFR>

Livre II

[L'orthographe]

- ¹⁰⁷ [p. 80] Et pourtant je m'esmerveille de certains François lesquels ne considerans qu'en grammaire y a plus d'observation que de raison, et qu'il convient en telles choses comme sont le parler, escrire, et prononcer, mesler avec nature coustume qui en est certaine maistresse selon Quintilian¹⁵⁶, se sont nagueres ingerez reduire totalement à nostre prononciation tant variable, l'escriture qu'ils ont toute renversée : sans penser qu'usons de lettres estrangeres¹⁵⁷ lesquelles si ne peurent oncques entierement satisfaire à leur langue, et à cause de leur defectuosité ont esté changées souvent et augmentées : comment satisferont elles à la Française¹⁵⁸ ? Tellement qu'il semble à aucuns estre impossible qu'un peuple ayant langue propre use de lettres estrangeres, si n'est avec grande difficulté : comme voyons en l'Allemand et Anglois usans de lettres latines, et au Turc et Persien d'Arabiques.

[Importance du vernaculaire pour l'écriture de l'histoire]

- ¹⁰⁸ [p. 80] Comme aussi ils sont d'advis que l'histoire d'une nation ne peult estre convenablement escrite en autre langue que celle du païs, induicts à ce croire par l'histoire Romaine, laquelle escrite en Grec ne semble plus Romaine : signamment où il est question des meurs, loix, magistrats, monnoyes et finances, ceremonies : en quoy la langue Grecque autrement riche et heureuse apparoist inepte et quasi Barbare, où la latine est elegante et diserte¹⁵⁹. Il en est autant advenu à la Grecque escrite en Latin¹⁶⁰, et pareillement à la Française faicte par Gaguin, Paule Emyle, et autres representans¹⁶¹ peu et mal à propos¹⁶² noz affaires en langue estrangere ; usitée maintenant ès escholes

seulement : où les memoires de Froissard, Monstrellet, Philippe de Commines, Guillaume et Martin du Bellay se trouvent amples et convenables¹⁶³.

[La naissance, l'épanouissement, la corruption et la disparition des langues]

- 109 [p. 88] C'est assez parlé de l'imposition des noms, invention, diversité, et antiquité des lettres, manieres d'escrire, matieres esuelles on escrit, et avec quels [p. 89] instrumens, de l'imprimerie : maintenant reprenant le propos des langues : je dy qu'elles acquierent reputation par leur propriété, elegance, et douceur¹⁶⁴, par les sciences qui y sont escrittes, par puissance et grandeur d'Empire, par les religions¹⁶⁵ : avec lesquels moyens sont estendues en plusieurs païs, et durent longuement : comme aussi se perdent et aneantissent par leurs contraires.
- 110 La langue Grecque vint en estime par son elegance, douceur et richesse¹⁶⁶, par la philosophie qui y a esté traittée, avec toutes disciplines. S'est estendue par les navigations et colonies des Atheniens, et par les armes des Macedoniens lesquels dominans bien avant en Asie, signamment en Surie et Egypte, feirent entendre leur langage en maintes contrées. Tellement qu'au dire de Ciceron il estoit de son temps leu presqu'en toutes nations. Item le nouveau testament premierement escrit en Grec, l'a fait cognoistre en plus de lieux.
- 111 Les Romains non moins ambitieux d'amplifier leur langue que l'Empire, contraignoient les peuples par eulx vaincus parler Latin : Et ne negotioient avec les estrangers en autre langage qu'au leur : afin de l'espandre par tout avec plus de veneration comme dit Valere au deuxieme livre des institutions anciennes. Ils ne faisoient changer aux provinciaulx le langage seulement, mais aussi les meurs et coustumes pour les rendre plus traittables. Puy la religion Chrestienne passant en Occident, et se servant du Latin ès Eglises et ès escholes, et consequemment ès instrumens publiques, et sentences des juges souverains : L'a conservé par Italie, France Espagne, Angleterre, Escosse, Allemagne, Poloigne, Prusse, Suecce, Hongrie, Bohesme, et une partie de Slavonie. Les Chrestiens en levant et midy comme les Nestoriens, Jacobites, et Maronites usent du Surien, ainsi que faisons du Latin : les Abyssins ou Ethiopiens du Caldaïque, auquel ils ont toute l'escriture [p. 90] sainte, n'adjoutans foy à autre langage quelconque. Les Juifs par tout le monde où ils se trouvent, n'ont jamais voulu que le viel testament dont ils usent fut traduit : ains le lisent et chantent en Hebrieu, prattiquans au commerce les langues des pais où ils demourent. Semblablement les Mahumetistes n'ont permis que l'Alcoran fust leu ou entendu en autre langue que l'Arabique, où il a esté escrit. Laquelle ressemblant à l'Hebraïque, Caldaïque, et Syriaque, a aujourd'huy tresample estendue¹⁶⁷. Car jaçoit que les Tartares, Corasmiens, Perses, et Turcs, ayent langue diverse de l'Arabique, les Suriens, Arabes, et Mores quelque peu semblable : si est ce que l'Arabique grammaticque en la religion et és disciplines entre les doctes juges et prestres est commune à tous les habitans quasi de l'Asie, Afrique, et tierce partie de l'Europe. Entre toutes les langues d'Europe n'en y a de plus ample que la Slavonienne entendue et parlee par les Serviens, Mysiens, Rasces, Bosniens, Dalmates, Croates, Slaves, Carniens, Bohemiens, Moraves, Slesites, Polaques, Mazovites, Pomerans, Cassubites, Sarbes, Rutheniens, Moscovites. Davantage les Lythuanien commencent à Slavoniser et les Nugardiens, Plesconiens, Smolniens, et Ohaliciens¹⁶⁸. Elle estoit familiere aux Mammelucs, comme elle est de present en la court du Turc¹⁶⁹. En Asie la Tartaresque est entenduë par tout le Septentrion, et une partie de l'Orient. La Morisque par l'Affrique, la Brasilienne és terres neufves.

- 112 Si ne sont les langues de meilleure condition que les autres choses humaines : ains comme les edifices, habits, meurs, coustumes, loix, magistrats, manieres de vivre publiques et privees, armes, machines, et instrumens changent : ainsi font les mots, et les langues qui perissent à la longue n'en demourant ny de leur escriture par succession de temps apparence quelconque. Nous n'avons aulcune cognoissance de la langue Osque, et de l'Etrurienne. Nous n'avons aulcune cognoissance de la langue Osque, et de l'Etrurienne¹⁷⁰. La [p. 91] Provençale jadis celebrée par nobles escrivains n'est plus entenduë des Provençaulx du jourd'huy. L'ancienne Gauloise, Espagnole, Persienne, et Punique perduës.
- 113 L'Hebrieu a beaucoup perdu de son integrité par les exils calamiteux, et frequentes mutations advenues aux Juifs soubz divers seigneurs. Car les Assiriens, Egyptiens, Grecs, et Romains regnans sur les Juifs, se sont efforcez par la hayne qu'ils portoient à leur religion, perdre la langue Hebraïque et les livres de la loy qu'ils feirent tous brusler, aultant qu'en peurent recouvrer, notamment les Assiriens. Mais furent miraculeusement restituez par Esdras ou Jesus son fils grand Pontife, qui les sçavoit par cueur, et changea les lettres Hebraïques pour empescher que les Juifs ne se meslassent avec les Samaritains venus des gentils en Judée, comme dit Eusebe¹⁷¹. Ces lettres desquelles ont usé depuis les Juifs differoient seulement par figures et poincts des Samaritaines, qui estoient les anciennes données par Moïse.
- 114 Or estans tant de fois espars çà et là en divers païs, et meslez avec estrangers desquels ils estoient captifs ou tributaires : comme ils sont encore de present en quelque part qu'ils habitent, ils ont retenu peu de mots purs, entre lesquels s'en trouvent d'ambigus signifians choses contraires, non entendibles que par la continuation de l'oraison, ou par l'addition, detraktion, ou inversion des poincts tenans lieu de voelles¹⁷². Leurs phrases sont obscures et pleines de metaphores, paraboles, et enygmes tirez en divers sens. Neantmoins il est utile aux Chrestiens mesmement aux Theologiens de sçavoir ceste langue, tant pour avoir l'intelligence meilleure des escritures, que pour refuter plus certainement les Juifs, s'ils se rencontrent à disputer contre eulx. Comme aussi l'Arabique est necessaire à la conversion des Mahumetistes. À raison de quoy fut ordonné [p. 92] au Concile de Vienne, que ces deulx langues seroient publiquement enseignées ès principales universitez de la Chrestienté¹⁷³. Les Sarrasins estendans par armes avec leur religion et Seigneurie la langue Arabique, premierement ils perdirent la Persienne avec ses lettres, et par le commendement de leurs Caliphes feirent brusler les livres qui y estoient escrits : estimans que ce pendant que les Perses qui paravant contendoient avec les Grecs en armes et en lettres, auroient ces livres contenans sciences naturelles, loix du païs, et anciennes ceremonies, ils ne pourroient estre bons Mahumetistes. Comme paravant les prelatz Chrestiens essaierent abolir les livres des Gentils, et effacer totalement la memoire de leur Theologie. Puis passans ces Sarrasins en Egypte, ils exterminerent d'Alexandrie la Grecque avec ses disciplines, et d'Afrique la Latine, comme les Romains paravant avoyent exterminé la langue Africaine avec ses lettres. Ainsi passans les peuples de païs en païs changent les meurs, langues, religions, Seigneuries : en ravissant par les vaincueurs tout ce qu'ils trouvent de beau ès terres des vaincus, et effaçant leurs tiltres, ou destruisant par envie ce que ne peuvent emporter : afin d'en abolir l'honneur et vertu, et que la leur soit seulement celebrée. Ainsi en usent aujourd'huy les Turcs dominans sur les Chrestiens, ainsi en userent anciennement les Goths, Alanois, Hunnois, Vandales, Sueviens, Turules, Lombars¹⁷⁴ : lesquels conquerans à diverses fois païs, dont ils desdaignoient les langues ne les

entendans ny sçachans lire, les corrompirent, en faisant de nouvelles par la mixtion des leurs et de celles qu'ils trouvoient : d'autant que les paouvres gens restans après telles transmigrations, apprenoient le langage des usurpateurs cruels et inhumains : pour en user envers eux, et se rendre subjects plus agreables. Davantage referans ces barbares tout à la guerre, et mesprisans les autres disciplines, ils [p. 93] bruslerent les bibliotheques et livres qui y estoient gardez : ausquels les sçavans avoient recommandé leur memoire. Tellement qu'avec la perte des langues, ensuyvit celle des sciences escrittes en icelles. Dont est advenue grande ignorance au monde, qui a duré longuement¹⁷⁵. En ceste maniere est venu du Grec grammatique le vulgaire¹⁷⁶. Du Latin l'Italien, François, et Espagnol où se trouvent plusieurs vocables Arabiques, à cause que les Sarrasins ont tenu longuement l'Espagne. De l'Arabic grammatique le vulgaire et Morisque usité depuis la Surie jusques au destroit de Maroc, en approchant aussi près que fait l'Italien du Latin. De l'Allemand et François, l'Anglois, de l'Arabie le Morisque, du Tartare le Turc s'entr'entendans comme l'Italien et Espagnol. Et ainsi de celles qui sont presentement en usage, s'en font d'autres, et feront à l'advenir.

- 115 Mais combien que muent incessamment et qu'en mesme païs et langage apparaisse par peu d'espace difference au parler et prononcer : si est-ce qu'il en y a par tout de plus elegans : comme furent les Atheniens en Grece, les Romains en Italie, et sont aujourd'huy les Toscans¹⁷⁷. Les Castillans en Espagne. Les Saxons en Allemagne. Les Perses en Asie. Les nobles et courtisans en France. Par où la question est vidée, qui a esté debatue entre quelques hommes doctes : à sçavoir si les anciens Grecs et Romains avoient deux langues : et si Platon, Aristote, et Demosthene Grecs, Ciceron, Salluste, et Cesar Latins, ont escrit en leurs langues maternelles¹⁷⁸. Il est certain qu'en Athenes n'y avoit qu'une langue, et à Rome une autre. Mais celle du vulgaire estoit moins elegante que celle des gens d'estat et plus civils : comme l'on peut veoir au Latin de Victruve qui fut maistre Masson, et de Ciceron Consulaire. Laquelle elegance et purité de parler se garde plus longuement entre les dames, qui conversent moins entre les estrangers que les hommes, et communément sont [p. 94] plus curieuses de bien parler¹⁷⁹. Ciceron au troisieme de l'orateur, comme il fait ailleurs du reste escrit qu'en son temps la doctrine des Atheniens estoit perdue en Athenes, restant seulement en celle ville le domicile des estudes : Dont les citoyens ne se soulcioient, et les estrangers jöüyssoient : attirez aucunement par le nom et autorité de la ville. Toutefois qu'un Athenien indocte surmontoit les plus doctes d'Asie non de parolles, mais du son de la voix, et non tant par bien parler que doulcement. Senblablement (dit il) y a certaine voix propre du genre Romain, et de la ville : en laquelle rien n'offense et desplaist sentant aucunement sa perigrinité, en sorte que les Romains estudians moins que les Latins, surpassoient les plus sçavans d'entre eux par douceur de voix¹⁸⁰.

- 116 Les Grecs demourans en la vraye Grece, en Italie, Asie, en Sicile, et autres isles, avoient quatre langues, l'Attique, Dorique, Eolique, Ionienne : et en elisant par les Poëtes de chacune parolles et figures ainsi que mieux à propos leur venoit, ils en feirent naistre une appelée commune¹⁸¹ : et après soubz un nom seul les appellèrent toutes cinq la langue Grecque. Et jaçoit que l'Athenienne fust elegante et feconde plus que les autres¹⁸² : les sçavans qui n'estoient point Atheniens de nation, escrivirent seulement à leur mode naturelle, craignans paravanture de pouvoir parvenir à la purité Attique, à laquelle parvenoient rarement et à tard ceux qui estoient naiz ailleurs. Car Theophraste qui avoir longuement residé en Athenes réputé très disert fut reconnu en son parler pour estranger par une vieille Athenienne¹⁸³. Pollion objectoit la Padoüennerie à Tite Live¹⁸⁴. Et à Virgile qui estoit Mantuan fut reproché qu'il ne parloit pas Romain. Aussi

toute langue tant plus que s'esloigne de sa source naturelle moins est pure¹⁸⁵. Comme anciennement les Suriens et Egyptiens parlans Grec ne le parloient si purement que les Atheniens. Ne les Gaulois, Espagnols, ou Africains [p. 95] Latin, comme les Romains. Mais jaçoit que leurs parolles fussent Grecques ou Latines, ils retenoient la phrase de leurs païs. Tellement que parlans Grec ou Latin ils estoient tousjours recogneuz pour estrangers : ainsi qu'il advient aux Anglois et Escossois, aux Flamans, Allemans, Italiens, et Espagnols parlans François, s'ils ne l'ont aprins fort jeunes.

- 117 Or ont les langues comme toutes choses humaines commencement, progresz, perfection, corruption, fin : et sont premierement rudes, puis se polissent avec la civilité des meurs, et le sçavoir. Et après avoir duré quelque temps en purité et elegance, sont corrompues, et finalement perissent : n'en demourant ny de leur escriture par succession de temps apparence quelconque¹⁸⁶. Les Grecs furent au commencement fort grossiers comme disent Thucydide, Platon, et Aristote¹⁸⁷. Et les premiers d'entre eulx qui se civiliserent plustost, furent les Atheniens, et polirent leur langue, qu'ils meirent en perfection où elle ne demoura gueres : ains se corrompit et perdit avec la liberté du païs supplantée par les Macedoniens, Romains, et autres estrangers qui y ont dominé. Tellement qu'on ne peut restituer la naïve propriété et vraye elegance du grec que parloient Platon, Aristote, Isocrate, Demosthene, Eschine : ains au lieu de celle langue qu'on peut dire avoir esté la plus belle du monde, en est venue à la longue une autre usitée presentement en Grece, et es isles voisines, meslée de plusieurs autres langues. Laquelle pareillement se va perdant sous l'Empire du Turc : où le païs a déjà demouré miserablement oppressé plus de cent ans.
- 118 Si les premieres escritures Romaines duroient jusques à present, nous verrions qu'autrement parloient Evandre et Turne, et les autres Latins du temps d'alors, que firent en aprez¹⁸⁸ les derniers Roys Romains, et les premiers consuls. Les vers que chantoient les prestres Saliens à peine estoient enten[p. 96]dus. Mais pour avoir esté ainsi ordonnez par les premiers fondateurs, on ne les changeoit point pour reverence de la religion¹⁸⁹. Polybe escrit que ce langage fut si changé depuis la premiere guerre punique jusques à la seconde, que l'on entendoit à grande difficulté les traitez faicts auparavant entre les Romains et les Cartaginois¹⁹⁰. Et demoura environ cinq cens ans rude, n'ayant aucun escrivain digne de memoire. De là en avant les gens s'appliquerent aux lettres, et devindrent aucuns sçavans, durs neantmoins en leur parler, louez seulement pour avoir esté inventeurs et premiers maistres de la Latinité. Qui fut rendue très elegante et parfaite par Ciceron, Cesar, et autres eloquens hommes qui fleurirent lors en grand nombre, esquels véritablement la purité en est recogneue. Car après muée la republique en Monarchie, et corrompues les meurs, le langage pareillement se changea et corrompit, perdant sa naïveté precedente sous les Empereurs¹⁹¹ : Puis estant l'Empire translaté de Rome à Constantinople¹⁹², arrivans en Italie plusieurs nations estrangeres, altererent la langue, tant qu'on laissa à la parler, et est demourée es livres seulement qui n'ont esté leus ny entendus plus d'huict cens ans : les uns perdus, les autres mangez de vers, et gastez de vieillesse : jusques à ce qu'aucuns Italiens et Grecs ont par estude faict revivre ces deulx anciennes langues presque mortes, descrivans, publians, et corrigeans, les livres restans es bibliotheques garanties de la rage Barbare. Ce qui leur à tant heureusement succédé que lesdites langues ont recouvré grande lumiere avec les ars escrits en icelles, que voions restituez avec elles, et plusieurs inventions ajoutées à l'antiquité, comme il sera déclaré cy après.

- 119 Doncques l'Empire Romain declinant en Occident, comme les Ostrogoths et Lombars eussent occupé l'Italie, les Visigoths et Sarrasins la Provence, le Languedoc, l'Aquitaine, et Espagne. Les Bourgoi[p. 97]gnons et François la Gaule, Belgique, et Celtique : Les Vandales la Bethique et Afrique : par leur conversation le Latin fut corrompu. De laquelle corruption sont nez l'Italien, François et Espagnol. L'Italien a demouré longuement impoli, parce qu'il ne se trouvoit personne qui y meist soin, et cherchast de luy donner polissement : jusques à Dante, Petrarque, et Boccace : qui l'ont beaucoup embelli par leurs conceptions ingenieusement exprimées, et elegamment couchées en prose et en vers. En quoy ils ont esté suyvis par aultres non moins sçavans et eloquens, qui ont pareillement enrichy ce langage de plusieurs belles œuvres et traductions. Autant en est il advenu à l'Espagnol, et au François, qui a esté rendu depuis cinquante ans plus elegant qu'il n'estoit au paravant, par la diligence d'aucuns excellens personnages qui y ont translaté grand nombre de livres Grecs et Latins, voire bien Italiens, Espagnols, et autres, monstrans que toutes sciences s'y peuvent convenablement traiter¹⁹³.

[La traduction]

- 120 Certainement c'est un grand soulagement trouvé en celle varieté de langues : qui ne peuvent estre entendues ny apprises de tous, que le traduire de l'une en l'autre. Par ce moyen le viel testament a esté translaté d'Hebreu en Grec et en Latin, le nouveau de Grec en Latin : consequemment les deulx testamens au Syriaque, Caldaïque, Egyptien, Persien, Indien, Armenien, Scytique, Slavon, Allemand, Anglois, François, Italien, et en tous langages usitez par les hommes. Sans lequel bien la plus part d'eulx fussent demourez en perpetuelle ignorance de Dieu. Et qu'il y ait en cela quelque divinité, il apparut lors que Ptolemée Philadelphie Roy d'Alexandrie desirant mettre en son excellente librairie les saints livres du Pentateuque, et des Prophetes translatez en Grec : et ayant recouvré de Judée lxxij. interpretes sçavans ès deulx langues : pour esprouver leur fidelité, il les feit besoigner separeement, et [p. 98] neantmoins trouva en eulx tel consentement, qu'il n'en y eut pas un discordant de l'autre au sens de l'escriture, ayans receu de Dieu ce don tant merueilleux : afin que l'escriture fust recogneue pour divine qu'elle est, et que la traduction fust plus autorisée, comme faite non par diligence des hommes servant aux parolles, ains par l'esprit de Dieu remplissant et gouvernant les entendemens des translateurs. Davantage par tel moyen en la Philosophie, Mathematique, Medecine, ont esté traduites de Grec en Arabic, et de Grec et Arabic en Latin : plusieurs ars, infinies histoires communiquées d'une nation à autre. M. Varron et Columele disent que les Romains entendans l'utilité qui estoit ès livres de l'agriculture faicts par Mago Cartaginien en langue Punique, ils ordonnerent par decret du Senat qu'ils seroient traduits en Latin¹⁹⁴. D'où se peult evidemment cognoistre l'utilité de traduire, favorisée par Dieu en l'exposition de sa parolle et escriture, confirmée par le consentement de toutes nations en la communication des ars, approuvée par l'autorité du sage Senat de la triomphante seigneurie Romaine. Toutefois je ne sçauois nyer qu'il ne soit plus labourieux que louable¹⁹⁵ : où la diligence assistée du jugement est plus requise que l'eminent sçavoir, apparoissant plus à inventer de soy qu'à traduire : c'est à dire transcrire de un livre en aultre, gardée la propriété des deulx langues, sans y ajouter rien du sien, ou en oster de l'auteur¹⁹⁶. Qu'il n'est possible tourner si fidelement et elegamment, qu'il n'y ait tousjours plus de grace en l'original qu'en la traduction. Où la diction¹⁹⁷ est necessairement contraincte

en la phrase, sentant plus ou moins celle de la langue dont l'on tourne, en plusieurs mots estrangers affectez à la religion, police, loix magistrats, ou aux sciences qu'il n'est licite changer, et difficile ou rude en faire de nouveaulx : ès metaphores, allegories, comparaisons, similitudes, et [p. 99] autres figures et ornemens de parler, ayant chasque langue je ne sçay quoy de naïf et propre non exprimable en l'autre¹⁹⁸. De sorte qu'il n'y a moyen de conduire une langue à perfection par traduction, et n'y eut jamais translateur pour suffisant qu'il fust, qui meritast mesme louange que son autheur : quoy qu'en vueille dire Theodore Gaze le plus excellent en ce mestier que l'on sache¹⁹⁹. Ciceron pere de l'eloquence Romaine translata en Latin l'Economique de Xenophon, les oraisons contraires d'Eschine et Demosthene, le Timée de Platon, et le poëme astronomique d'Araté. Mais S. Hierosme trouvoit beaucoup à dire entre ses escrits et traductions, esquelles il desiroit son elegance et facilité acoustumee²⁰⁰. Parquoy il vouldroit mieulx mettre en avant ses propres inventions qui a moyen de le faire²⁰¹. Toutefois si on le fait pour ayder les ignorans des langues, ou pour son estude particulier : afin de former le style, et dresser le jugement sur les meilleurs autheurs, comme faisoit le mesme Ciceron et je l'ay essayé faire à son exemple et exhortation, en accommodant les vertus des anciens escrivains plus estimez, aux meurs et affaires presens, j'estime le traduire tres recommandable²⁰². Et quand en ceste mediocrité d'esprit et de sçavoir j'aurois seulement proposé le premier à la nation Françoisse les lumieres des lettres à sçavoir Isocrate, Xenophon, Demosthene, Aristote, Platon, et les precepteurs appelez par Seneque du genre humain qui ont demouré longtemps cachez ès escholes, ou ensevelis ès librairies, sans estre mis en usage²⁰³ : je ne serois du tout à rejeter, travaillant mesmement en une langue non encore dressée ny acoustumée aux disciplines. Laquelle amendera beaucoup en y travaillant, ainsi que la Grecque et Latine sont parvenues peu à peu à leur perfection, en y traittant choses belles : comme la Philosophie, politique, faicts d'armes, et autres ars utiles et honnestes : non escrivant Romans [p. 100] fabuleux, sornetes amoureuses, et tels fatras, dont les langues vulgaires sont toutes farcies²⁰⁴. Mais il est besoin de gens sçavans et eloquens qui difficilement et rarement se trouvent en plusieurs centaines et millaines²⁰⁵ d'ans, dignes d'admiration : desquels la France a tousjours eu pareille faulte que les autres païs : ou s'il en y a eu quelcuns, ils se sont plus arrestez aux langues estrangeres, qu'à la leur naturelle. Il est bien raisonnable que les doctes sachent exactement leur langue, et qu'ils y escrivent quelquefois pour la rendre meilleure et servir à leurs citoyens, comme aux estrangers : Pourveu que la Grecque, Latine, Hebraïque, Caldaïque, et Arabique communes à plusieurs nations ne soient delaissées, ou oubliées. Dont viendrait grande obscurité aux disciplines qui y sont escrites, confusion au monde, et ignorance aux hommes privez de la communication qu'ils ont par le moyen d'icelles, ne s'entrentendans d'ores en avant, ny conferans ensemble. Toutefois je ne conseilerois jamais employer tant d'années à ces langues doctes, comme l'on a acoustumé de faire, et consommer le temps à apprendre les mots, qui devroit estre donné à la cognoissance des choses, ausquelles par après l'on n'a plus ny le moyen ny le loisir de vaquer : portant tel erreur grand retardement, et dommage aux Sciences²⁰⁶.

121 Or suffise avoir jusques icy traicté des langues et venons suyvant l'ordre par nous pris à l'invention et vicissitude des ars.

Livre XII

- 122 [p. 433] Qui pis est, il en y a de si addonnez et affectionnez à l'antiquité, qu'ils ignorent le temps et pays où ils vivent. Ils sçavent comment se gouvernoient entierement Athenes, Lacedemon, Cartage, Perse, Egypte, ignorans les affaires de leur pays auquel sont estrangers. Comme s'en trouve assez par deçà qui discourent de l'Areopage, ou des comices Romains : n'entendans rien au conseil de France, maniemment des finances, et ordre des parlemens. N'est-ce donc abuser de l'estude et des lettres ? que de s'amuser seulement aux anciens, et n'essayer à produire nouvelles inventions convenables aux mœurs et affaires de son temps ? Quand cesserons nous de prendre l'herbe pour le bled, la fleur pour le fruit, l'escorce pour le bois²⁰⁷ ? ne faisons que traduire, corriger, commenter, annoter, ou abreger les livres des anciens ? Lesquels s'ils en eussent ainsi usé : se proposans de n'escrire ou dire, sinon ce qui avoit esté escrit ou dit autrefois, nul art eust esté inventé, ou tous fussent demourez en leurs commencemens, sans recevoir accroissement. Les imitateurs perpetuels, et tousjours translateurs ou commentateurs cachez sous l'ombre de l'autrui sont vraiment esclaves, n'ayans rien de genereux, et n'osans quelquefois faire ce qu'ils ont appris longuement. Ils ne se fient jamais d'eux mesmes, et suyvent les premiers és choses où les posterieurs n'ont accordé avec les precedens : mes[p. 434] mement en celles qui ne sont encores cherchées, et ne seront jamais trouvées, si l'on se contente de ce qui est desja inventé sans rien y ajouter.

BIBLIOGRAPHIE

Bibliographie de *corpus*

Textes en latin

G. Budæi parisiensis viri clarissimi vita per Ludovicum Regium Constantinum. Paris, Jean Roigny, 1540, in-4°.

Ibid., 1542.

Ibid., Paris, Frédéric Morel, 1577, in-4°.

Ludovici Regii Constantini Oratio in funere Caroli Valesii Aureliorum Ducis, Paris, Jean Roigny, 1545, in-4°.

Ludovici Regii Constantini de Francisco Connano, consiliario supplicumque libellorum in pretorio magistro, ac commentariis iuris civilis ab eo scriptis, tum etiam de iure romanorum, et utrum ars iuris institui posit, Paris, Adrien Turnèbe, 1553, in-4°.

Ludovici Regii Constantini Selectiores Aliquot Epistolæ, Paris, Frédéric Morel, 1559, in-4°. (Oltre les lettres à onze destinataires, une lettre grecque à Budé, et deux discours *Ad curiam Parisiensem* et *In scholis Tolosanis*).

Ludovici Regii Constantini Oratio ad invictissimos potentissimosque principes Henricum II et Philippum Hispan. reges, De pace et concordia nuper inter eos inita et bello religionis Christianæ hostibus inferendo, Paris, Frédéric Morel, 1559, in-4°.

Ludovici Regii Constantini Ad Illustrem Reginam. D. Catharinam Medicem Francisci II, Franciæ regis matrem, Consolatio in morte Henrici regis ejus mariti, Paris, Frédéric Morel, 1560, in-4°. Cette consolation est suivie d'un discours *Quod omnia infra lunam præter animos cœlitus demissos mortalia sunt et caduca perpetuæque mutationi obnoxia et quod nulli vita fragilior quam homini : de cujus præstantia et miseria multa in utramque partem disseruntur repetita e media philosophia*.

Ludovici Regii Constantini Prolegomena politica Inter quæ prima est Oratio ab eo habita Parisiis initio professionis Regiæ, Paris, Frédéric Morel, 1575, in-4°.

Ludovici Regii Constantini Orationes duæ, habitæ Parisiis mense octobri 1575, Prima est de motu Franciæ et casibus aliarum gentium, Altera de jungenda sapienter sentiendi scientia cum ornate dicendi facultate, Paris, Frédéric Morel, 1576, in-4°.

Trium disertissimorum virorum præfationes ac Epistolæ Familiares aliquot : Mureti, Lambini et Regii, Paris, Gilles Le Maugier, 1578.

Ibid., Paris, Jean de Heuqueville, 1579, in-32.

Traductions

Trois livres d'Isocrates, ancien orateur et philosophe. Le premier contient enseignemens pour induire les jeunes gens à vivre honnestement. Le second traite de la maniere de bien regner et comment les Roys et grans seigneurs se doyvent gouverner. Le Livre d'Isocrates intitulé Nicocles ou le Symmachique, c'est-à-dire qui traite de l'amitié qui doit estre entre le Roy et ses sugetz et comment ils se doivent conduire ensemble. Le Premier Livre de l'institution de Cyrus, ou du Roy perfet, composé par Xenophon [...]. Oraison de Xenophon contenant les louanges du tresvaillant et tressage roy des Lacedemoniens Agesilaus [...] Paris, Michel de Vascosan, 1551, in-4°.

Le Timée de Platon, traittant de la nature du Monde et de l'Homme, et de ce qui concerne universellement tant l'âme que le corps des deux ; translaté de grec en françois, avec l'exposition des lieux plus obscurs et difficiles. Dans le même livre que le suivant.

Trois Oraisons de Demosthene prince des orateurs, dittes Olynthiaques, pleines de matieres d'Estat, deduittes avecques singuliere prudence et eloquence, translatées pareillement du grec en françois, avec une Preface contenant la conjonction de l'eloquence et de la philosophie, par Loys Le Roy et adressées à Madame la Duchesse de Valentinois, Paris, Michel de Vascosan, 1551, in-4°.

Ibid. avec Plutarque de la création de l'âme que Platon décrit dans son Timée, Paris, Abel l'Angelier, 1581, in-4° (réimpr. 1582).

Le Phedon de Platon traittant de l'immortalité de l'âme, présenté au Roy treschretien Henri II, à son retour d'Allemagne. L'origine, progrès et perfection de la philosophie, avec comparaison de Platon et d'Aristote, qui l'ont mise au plus hault qu'elle fust jamais. Discours de son estat et condition jusques à nostre temps, par Loys Le Roy. Dixiesme livre de la Republique de Platon, en ce qu'il parle de l'immortalité, où la resurrection est confirmée, avec l'ample deduction des loyers et suplices eternalz, selon l'opinion des anciens. De l'âme divine et humaine, de leurs actions et affections, discours pris du Phedre de Platon, traduit de Grec en François par Loys Le Roy. Du jugement des trespassez selon l'opinion des anciens, autre discours pris du Gorgias. La Remonstrance que feit Cyrus Roy des Perses à ses enfans et amys, un peu paravant que rendre l'esprit, prise de l'huitieme livre de son institution escrite par Xenophon. Le tout traduit de Grec en François par Loys Le Roy, Paris, Sébastien Nyvelle, 1553.

Ibid., Paris, Abel Langelier, 1581, in-4°.

Ibid., Paris, Claude Morel, 1600, in-fol. Avec la République de Platon.

Le Premier, second et dixiesme livre de Justice, ou de la Republique de Platon. Quatre Philippiques de Demosthene. Sermon de Theodorite, Evesque de Cyropoli, ancien philosophe et Theologien, de la providence et justice divine. Le tout traduit de Grec en François par Loys Le Roy. Quatre Oraisons de Demosthene Prince des Orateurs, prononcées au conseil publique d'Athenes, contre Philippe Roy de Macedonie, voulant usurper l'Empire de Grece, traduites de Grec en François par Loys Le Roy. Preface de Loys Le Roy contenant la comparaison de Demosthene et de Ciceron, de leurs styles et fortunes, de leur estat et condition, des temps esquelz ilz ont vescu, et comment ilz sont decedé, Paris, Sebastien Nyvelle, 1555, in-4°.

Le Sympose de Platon, ou de l'Amour et de beauté, traduit de Grec en François, avec trois livres de Commentaires, extraictz de toute philosophie, et recueillis des meilleurs auteurs tant Grec que Latins, et autres, par Loys Le Roy, dit Regius. Plusieurs passages des meilleurs Poëtes Grecs et Latins, citez aux Commentaires du Sympose, mis en vers François par J. du Bellay Angevin, Paris, Vincent Sertenas, Jehan Longis et Robert le Mangnyer, 1558, in-4°.

Ibid., Paris, Vincent Sertenas, 1559.

Le même « revu et corrigé de nouveau », Paris, Abel Langelier, 1581, in-4°.

Discours très elegant et très grave sur le grave sur le grand et jadis renommé Royaume des Perses, et la nourriture de leurs Roys [...] Extraict du Troisieme Livre des Lois de Platon, traduit du Grec en François par Loys Le Roy dit Regius, Paris, Frédéric Morel, 1562 (réimpr. 1563, 1569, 1588).

Les Enseignemens d'Isocrates et de Xenophon auteurs anciens très excellens pour bien regner en paix et en guerre, traduits de grec en françois par Loys Le Roy, dict Regius de Costentin, au Roy très chretien Charles IX, Paris, Michel de Vascosan, 1568, in-4°.

Les Politiques d'Aristote traduites de grec en françois par Loys Le Roy dict Regius de Costentin, à très hault et excellent prince Henry duc d'Anjou frère du roy tres chretien Charles IX, Paris, Michel de Vascosan, 1568, in-4°.

Les Politiques d'Aristote, esuelles est monstrée la science de gouverner le genre humain en toutes especes d'estats publics. Traduites de Grec en François, avec expositions prises des meilleurs auteurs, specialement d'Aristote et de Platon conferez ensemble, ou les occasions des matieres par eulx traitées s'offroyent, dont les observations et raisons sont eclarcies et confirmées par innumerables exemples anciens et modernes, recueillis des plus illustres empires, royaumes, seigneuries et republiques qui furent oncques, et dont l'on a peu avoir la cognoissance par escript, ou par le fidele rapport d'autrui. Par Loys Le Roy dict Regius, de Costentin, Paris, Michel de Vascosan, 1576, in-fol.

Ibid., Augmentées du IX et X livres, composez en Grec au nom d'Aristote par Kyriak Strosse, Patrice florentin ; traduits et annotez par Federic Morel Imprimeur du Roy, Paris, Claude Morel, 1599, in-fol.

Ibid., Paris, Ambroise Drouart, 1599, in-fol.

Du bien advenant aux princes freres de leur amitié mutuelle et bonne intelligence entre eulx, par le grand Cyrus à Cambysets et Tanares ses filz. Traduit du Grec de Xenophon par Loys Le Roy, dict Regius, Paris, Frédéric Morel, 1575, in-8°.

Sept oraisons de Demosthene, prince des Orateurs, à sçavoir trois Olynthiaques et quatre Philippiques, pleines de matieres d'Estat et de gouvernement, deduites avec singuliere prudence et eloquence. Traduites de grec en françois par Loys Le Roy, dict Regius, Paris, Frédéric Morel, 1575, in-4° (réimpression des Trois oraisons de 1551 et des Quatre Philippiques de 1555).

La Republique de Platon, divisée en dix livres, ou Dialogues. Traduite de Grec en François par Loys Le Roy. Plus quelques autres traictes Platoniques de la traduction du mesme interprete, touchant l'immortalité de l'Ame par l'esclaircissement du X livre de ladictie Republique. Le tout reveu et conferé avec l'original Grec par Federic Morel, Lecteur et interprete du Roy. Œuvre non encore mis en françois et fort necessaire et

profitable tant aux Roys, Gouverneurs, et magistrats, que à toutes autres sortes d'estats, et qualitez de personnes, Paris, Claude Morel, 1600, in-fol.

Traitté de la Venerie par feu Monsieur Budé conseiller du roy François premier, et maistre ordinaire de son hostel. Traduit du Latin en François par Loys Le Roy dict Regius, suyvant le commandement qui luy en a esté fait par Le Roy (1572), Paris, Pairault et fils, 1861, in-8°.

Histoire de Diodore Sicilien, traduite de grec en françois, les premiers livres par M. Robert Macault, [...] et les autres sont traduits par M. Jacques Amyot [...] Reveüe et enrichie de table et annotations en marge, par M. Loys Le Roy, dit Regius, Paris, M. Guillemot, 1585, in-fol.

Ibid., Paris, T. Perier, 1585, in-fol.

Textes de Loys Le Roy

Des differens et troubles advenans entre les hommes par la diversité des opinions en la Religion : ensemble du commencement, progrez, et excellence de la Chrestienne, Paris, Frédéric Morel, 1562, in-8° (réimpr. 1563).

Ibid., *Des troubles et differens advenans entre les hommes par la diversité des Religions*, Paris, Frédéric Morel, 1567 (réimpr. 1568, 1569, 1572, 1573, 1596).

Ibid., Lyon, Benoît Rigaud, 1568, in-8°.

Des changemens, ruines, et conservations des Estats publics avec les causes des Emotions civiles, leurs maux, et remedes. Discours de Platon extrait du troisieme livre de ses Loix, sur le Royaume de Perses, et la Seigneurie d'Athenes. Le tout traduit du Grec en François par Loys Le Roy dit Regius, Paris, Frédéric Morel, 1566.

De l'origine, antiquité, progres, excellence et utilité de l'art politique. Ensemble des Legislateurs les plus renommez qui l'ont pratiquée, et des auteurs illustres qui en ont escrit, specialement Platon et Aristote, avec le sommaire et conference de leurs Politiques, traduittes de Grec en François et eclarcies d'expositions pour les accomoder aux meurs et affaires de ce temps, par Loys Le Roy, dict Regius, Paris, Frédéric Morel, 1567.

Réédité avec la *Consideration* ci-dessous en 1568, 1570, 1571, 1576, 1599.

Ibid., Paris, Benoît Rigaud, 1568.

Consideration sur l'histoire françoise, et l'universelle de ce Temps, dont les merveilles sont succinctement recitées. A Tresvertueuse et Excellente Dame Madame Catherine Royne de France, Mere du Roy treschrestien Charles IX de ce nom. Ensemble trois Prefaces : l'une au Roy, l'autre à M. d'Anjou son frere, sur les Politiques de Platon et Aristote, la troisieme à M. d'Alençon autre frere du Roy sur l'Histoire politique recueillie des plus illustres estats du monde, anciens et modernes, Paris, Frédéric Morel, 1567.

Ibid., avec trois préfaces, au roi, à Monsieur d'Anjou et à Monsieur d'Alençon, Paris, Benoît Rigaud, 1568.

Éditée avec *De L'origine*, voir *supra*, Paris Frédéric Morel, 1568.

Éditée avec le *Discours treselegant* [...], Paris, Frédéric Morel, 1588 (voir *supra*).

Exhortation aux François pour vivre en concorde et jouir du bien de la paix par Loys Le Roy. Project ou dessein du Royaume de France, pour en représenter en dix Livres l'estat entier, sous le bon plaisir du Roy. Les Monarchiques de Loys Le Roy, ou de la Monarchie et des choses requises à son establissement et conservation, avec la conference des Royaumes et Empires plus celebres du monde anciens et moderne, en leurs commencemens progrez, accroissement, estendues, revenus, forces par mer et par terre, diversitez de guerroyer, Trains et Cours de Princes, Conseils souverains, Polices, Judicatures, Lois, Magistrats, durées, decadence, et ruine, Paris, Frédéric Morel, 1570, in-8°.

Ibid., Paris, Jacques du Puy, 1570;1588, in-8°.

L'Oraison du Seigneur Jean Savius de Zamoscie, gouverneur de Belzs et Zamech, l'un des ambassadeurs envoyez en France par les Etats du Royaume de Poloigne et du grand duché de Lithuanie, au Serenissime Roy eleu de Poloigne, Henry, fils et frere des Roys de France, duc d'Anjou, sur la declaration de son election et pourquoy il a esté préféré aux autres competeurs. Où l'estat present d'iceluy Royaume est proposé au vray. Traduite de latin en françois par Loys Regius, suivant le commandement dudit seigneur Roy et à la requeste des seigneurs ambassadeurs, Paris, Frédéric Morel, 1574, in-4°.

Advertissement aux François sur les maux et calamitez advenans aux peuples divisez par seditions et guerres civiles, tant au faict de la Religion, que de l'Estat : à fin qu'admonestez par les exemples d'autrui, ils retournent à leur precedente union et concorde, sans laquelle ne peuvent prosperer. Par Loys Le Roy, Paris, Frédéric Morel, 1575.

De l'excellence du Gouvernement royal, avec exhortation aux François de perseverer en iceluy, sans chercher mutations pernicieuses, ayans le Roy present digne de cest honneur, non seulement par le droict de legitime succession, mais aussi par le merite de sa propre vertu ; et le royaume reiglé d'ancienneté par meilleur ordre que nul autre que l'on sçache, estant plus utile qu'il soit hereditaire qu'electif, et administré par l'autorité du Roy, et de son Conseil ordinaire, que par l'advis du peuple, non entendu ny experimenté és affaires d'estat. Par Loys Le Roy dict Regius, Paris, Frédéric Morel, 1575, in-4°.

De la Vicissitude ou Variété des Choses en l'Univers, et Concurrence des Armes et des Lettres par les premieres et plus illustres Nations du monde, depuis le temps où a commencé la civilité et memoire humaine jusques à present. Plus s'il est vray ne se dire rien qui n'ayt esté dict paravant, et qu'il convient par propres inventions augmenter la doctrine des anciens, sans s'arrester seulement aux versions, expositions, corrections, et abrezgez de leurs escrits. Par Loys Le Roy, dict Regius, Paris, Pierre l'Huillier, 1575, in-fol.

Ibid., Paris, Pierre l'Huillier, 1576, in-8° (réimpr. 1577).

Ibid., Troisième édition revue et corrigée sur l'exemplaire trouvé après le décès de l'auteur, Paris, Pierre l'Huillier, 1579 (réimpr. 1583, 1584).

Deux oraisons françaises de Loys Le Roy, prononcées par luy à Paris, avant la lecture de Demosthene Prince des Orateurs, au mois de fevrier 1576. La premiere Oraison de Loys Le Roy. Touchant les Langues doctes et vulgaires, et de l'usage de l'eloquence. Seconde Oraison de Loys Le Roy, sur l'estat de l'ancienne Grece, depuis son commencement jusques à ce qu'elle fust asservie par les Macedoniens, Paris, Frédéric Morel, 1576, in-4°.

Traductions de l'œuvre de Loys Le Roy

La vicissitudine o mutabile varietà delle cose, trad. Hercole CATO, Venise, Aldo, 1585.

Of the Interchangeable Course or Variety of Things, trad. Robert ASHLEY, Londres, Charles Yetsweirt, 1594.

Donne, John, *Aristotle's Politiques, or discourses of government. Translated out of Greeke into French, with expositioons taken out of the best authors specially out of Aristotle himselfe, and out of Plato... By Loys Le Roy called Regius. Translated out to French into English* [la préface du traducteur est signée : I. D.], Londres, Adam Islip, 1598.

Éditions modernes

De la vicissitude ou variété des choses en l'univers, éd. Philippe DESAN, Paris, Fayard, « Corpus des œuvres de philosophie en langue française », 1988.

De la vicissitude ou variété des choses en l'univers - La traduzione italiana di Ercole Cato, éd. Maria Elena SEVERINI, Classiques Garnier, 2014.

De la vicissitude ou variété des choses en l'univers, éd. Danièle DUPORT, à paraître.

Textes consultés

BUDÉ, Guillaume, *De l'institution du prince*, Patris, Jehan Foucher, 1548.

DOLET, Étienne, *La Maniere de bien traduire d'une langue dans l'autre, D'avantage De la punctuation de la langue françoise plus Des accents d'ycelle*, Lyon, Dolet, 1540.

DU BELLAY, Joachim, *La Deffence, et illustration de la langue françoise*, éd. Jean-Charles MONFERRAN, Genève, Droz, 2007.

DU BELLAY, Joachim, *Œuvres complètes, La Deffence, et illustration de la langue françoise*, éd. Francis GOYET et Olivier MILLET, Paris, Honoré Champion, 2003.

MEIGRET, Louis, *Le Tretté de la grammere françoëze*, Paris, Christian Wechel, 1550 ; rééd. Slatkine Reprints, 1972 ; éd. C. MAIZIÈRE, Paris, Champion, 2001.

MEIGRET, Louis, *Traité touchant le commun usage de l'écriture françoise*, Paris, Denis Janot, 1542.

PELETIER, Jacques, *Dialogue de l'orthographe et la prononciation française*, Poitiers, Jean et Enguibert de Marnef, 1550. [Nous modernisons le titre].

SPERONI, Sperone, *Dialogues des langues*, éd. Jean-Charles MONFERRAN, in DU BELLAY, Joachim, *La Deffence, et illustration de la langue françoise*, éd. Jean-Charles MONFERRAN, Genève, Droz, 2007.

TORY, Geoffroy, *Champ fleury*, Paris, G. Gourmont, 1529.

Bibliographie des études critiques

Études critiques générales

HUCHON Mireille, « Représentations rabelaisiennes de la philologie », dans *La Philologie humaniste et ses représentations dans la théorie et dans la fiction*, éd. P. GALAND-HALLYN, F. HALLYN et G. TOURNOY, Genève, Droz, 2005, p. 371-394.

LONGEON, Claude, *Premiers combats pour la langue française*, Paris, Le Livre de Poche classique, 1989.

MEERHOFF, Kees, *Rhétorique et poétique au XVI^e siècle en France. Du Bellay, Ramus et les autres*, Leide, E.J. Brill, 1986.

MONFERRAN, Jean-Charles, « La prose illustre de *La Deffence* », in Du Bellay, *La Deffence et l'Olive, Lectures croisées*, Cahiers TEXTUEL, 2008, p. 13-32.

Études critiques sur Loys Le Roy

BARON, Hans, « The Querelle of the Ancients and the Modern as a Problem of Renaissance Scholarship », *Journal of the History of Ideas*, n° XX, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1959, p. 3-33.

BAKER, Herschel, *The Wars of Truth*, vol. 11, Cambridge Massachusetts, Harvard University Press, 1952.

- BECKER, Abraham Henri, *Un humaniste au XVI^e siècle : Loys Le Roy (Ludovicus Regius) de Coutances*, Paris, Lecène, Oud et Cie, 1896 ; Genève, Slatkine Reprints, 1969.
- BURY, John Bagnell, *The Idea of Progress*, Londres, MacMillan, 1921, chap. I.
- CAPRARIIS, Vittorio de, *Propaganda e Pensiero Politico Francia durante le Guerre di Religione*, vol. I (1559-1572), Naples, Edizioni Scientifiche Italiane, 1959, p. 245-256.
- CÉARD, Jean, *La Nature et les prodiges : l'insolite au XVI^e siècle*, Genève, Droz, 1996 [éd. princeps 1977], p. 373-384.
- CÉARD, Jean, « Les Conceptions de la royauté et l'institution du prince en France au XVI^e siècle », in *La Formazione del Principe Europa dal Quattrocento al Seicento (Actes du colloque de Ferrare, 19-20 avril 2002)*, dir. P. CARILE, Rome, Aracne editrice, 2004, p. 59-74.
- CÉARD, Jean, « Le modèle de la République de Platon et la pensée politique au XVI^e siècle », in *Platon et Aristote à la Renaissance, Actes du XVI^e Colloque international d'études humanistes de Tours, 1973*, dir. M. de GANDILLAC et J.-C. MARGOLIN, Paris, Vrin, 1976, p. 175-190.
- CRESCENZO, Richard, « Louis Le Roy et le statut de traducteur des Anciens au XVI^e siècle », in *Statut littéraire de l'écrivain, Travaux de littérature XX*, dir. L. SABOURIN, Genève, Droz, 2007, p. 215-228.
- CRESCENZO, Richard, « La réflexion sur les langues dans l'œuvre de Loys Le Roy, traducteur et historien », in *Le Lent Brassement des livres, des rites et de la vie, Mélanges offerts à James Dauphiné*, dir. M. LÉONARD, X. LEROUX, F. ROUDAUT, Paris, Champion, 2009, p. 215-228.
- CRESCENZO, Richard, « Vicissitude et mémoire chez Louis le Roy », *Mémoire et découvertes : quels paradigmes ?*, Europe XVI-XVII, n° 13, Nancy, 2009, p. 195-209.
- DESAN, Philippe, « La philosophie de l'histoire de Loys Le Roy », *Corpus, Revue de philosophie*, vol. 10, Paris, Association pour la revue Corpus, 1989.
- DESAN, Philippe, *Penser l'histoire à la Renaissance*, Caen, Paradigme, 1993.
- DESAN, Philippe, « Loys Le Roy et l'anthropologie historique », in *Écritures de l'histoire (XIV^e-XVI^e siècles)*, Actes du colloque du centre Montaigne, Bordeaux, 19-21 septembre 2002, éd. D. BOHLER et C. MAGNIEN-SIMONIN, Genève, Droz, 2005, p. 39-47.
- DUBOIS, Claude-Gilbert, *La Conception de l'histoire à la Renaissance*, Paris, Nizet, 1977.
- DUPORT, Danièle, « Loys Le Roy et la représentation psychique du grand homme », (Journée d'étude, Caen, avril 2008), in *Représenter la vie psychique*, dir. F. WILD, Caen, PUC, 2010 [revue *Elseneur*, n° 26] p. 61-69.
- DUPORT, Danièle, « Histoire et éducation dans *De la vicissitude ou variété des choses en l'univers* de Loys Le Roy », *Écrire l'Histoire*, n° 6, dir. C. MILLET et M.-P. PETITIER, Paris, éd. Gaussen, 2010, p. 39-46.
- DUPORT, Danièle, « Une nouvelle lecture de la fortune et de la vertu d'Alexandre : Loys Le Roy, *De la vicissitude ou variété des choses en l'univers* (1575) », in *Figures d'Alexandre du Moyen Âge à la Renaissance, Actes du colloque de Caen, décembre 2011*, dir. C. JOUANNO, Turnhout, Brépols, 2012, p. 205-223.
- DUPORT, Danièle, « Loys Le Roy », in *Écrivains juristes et juristes écrivains. Du Moyen Âge à l'aube des Lumières*, dir. B. MÉNIEL, Paris, Éditions Klincksieck, 2016.

DUPORT, Danièle, « Loys Le Roy et l'écriture de l'histoire. "Tant ont de force les escrits faicts aupres du naturel, que jamais n'anéantissent" », *L'histoire à la Renaissance, à la croisée des genres et des pratiques*, éd. R. DARMON, A. DESBOIS-IENTILE, A. PETIT et A. VINTENON, Paris, Classiques Garnier, 2016.

FAHY, Conor, « Descrizioni cinquecentesche della fabbricazione dei caratteri e del processo tipografico », in *La Bibliofilia*, dir. G. BOFFITO, R. RIDOLFI, L. BALSAMO, LXXXVIII, Este, Isonomia, 1986, p. 47-86.

FUMAROLI, Marc, *L'Âge de l'éloquence*, Genève, Droz, 1980, p. 447-450 sq.

GAILLE-NIKODIMOV, Marie, « Un humaniste peut-il inventer ? L'idée d'un progrès de l'art politique chez Louis Le Roy », in *L'Épreuve de la nouveauté*, Laboratoire italien, n° 6, Lyon, ENS Éditions, 2005, p. 55-77.

GILLOT, Hubert, *La Querelle des Anciens et des Modernes en France : de la Défense et illustration de la langue française aux Parallèles des Anciens et des Modernes*, Paris, Honoré Champion, 1914.

GIROT, Jean-Eudes, « La notion de lecteur royal », in *Les Origines du collège de France (1550-1560)*, dir. Marc FUMAROLI, Paris, Klincksieck, 1998, p. 43-108.

GUNDERSHEIMER, Werner Leonard, « Louis le Roy's humanistic optimism », *Journal of the History of Ideas*, n° 23/3, 1962, p. 324-339.

GUNDERSHEIMER, Werner Leonard, *The Life and Work of Louis Le Roy*, Genève, Droz, 1966.

HOLSLIN Jill, « The Destruction of the Depraved Age : Orientalism and Modernity Louis Le Roy's *De la vicissitude ou variété des choses en l'univers* »²⁰⁸.

HUPPERT, Georges, *L'idée de l'histoire parfaite*, trad. F. et P. BRAUDEL, Paris, Flammarion, 1973 [éd. originale 1970].

ISNARDI PARENTE, Margherita, « Loys Le Roy su Platone e Aristotele nell'introduzione ai *Politiques* », in *Studi politici onore di Luigi Firpo*, éd. S. ROTA GHIBAUDI et F. BARCIA, Milan, FrancoAngeli, 1990, t. I, p. 773-780.

JEANNERET, Michel, *Perpetuum mobile : métamorphoses des corps et des œuvres de Vinci à Montaigne*, Paris, Macula, 1997, p. 185-194.

JEHASSE, Jean, *La Renaissance de la critique : l'essor de l'humanisme érudit de 1560 à 1614*, Paris, Honoré Champion, 2002, p. 30-41 sq.

JEHASSE, Jean, « Le Roy, maître et émule de Jean Bodin », in *Études sur Étienne Dolet. Le théâtre au XVI^e siècle. Le Forez, le Lyonnais et l'histoire du livre, publié à la mémoire de Claude Longeon*, éd. G.-A. PÉROUSE, Genève, Droz, 1993, p. 251-264.

JOUKOVSKY, Françoise, *Le Regard intérieur : thèmes plotiniens chez quelques écrivains de la Renaissance française*, Paris, Nizet, 1982.

KELLEY, Donald R, *Foundations of Modern Historical Scholarship. Language, Law, and History in the French Renaissance*, New York, London, Columbia University press, 1970.

KLINGER-DOLLÉ, Anne-Hélène, « Platon latin, Platon françois : quelques traductions de la Renaissance, entre philosophie morale et fictions poétiques », Université de Toulouse Le Mirail, équipe PLH-ERASME, Séminaire PLH « Translatio : traduire et adapter les Anciens », séance du 24 mars 2009.

LAJARTE, Philippe de, « Antiquité et histoire sérielle au XVI^e siècle : Machiavel, Le Roy, Montaigne », in *Actes du colloque international « Micro récits de l'Antiquité et écriture de l'histoire à la Renaissance »*, organisé par le laboratoire Patrimoine, Littérature et Histoire, Équipe de recherche sur la Réception de l'Antiquité : Sources, Mémoire, Enjeux (PLH-Erasme) de l'Université Toulouse II-Le Mirail, 13-14 mars 2013. Intervention filmée : http://www.canal-u.tv/video/universite_toulouse_ii_le_mirail/antiquite_et_histoire_serielle_au_xvie_siecle_machiavel_le_roy_montaigne_philippe_delajarte. 12163

LAJARTE, Philippe de, « Providence et Histoire dans le traité *De la vicissitude ou variété des choses en l'univers* de Loys le Roy », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, t. LXXIV, 1, Genève, Droz, 2012, p. 71-82.

LAJARTE, Philippe de, « Entre logique naturelle et logique providentielle : les ressorts de l'Histoire d'après le traité *De la vicissitude ou variété des choses en l'univers* de Loys Le Roy », XVI^e siècle, n° 10 : *Genèses éditoriales*, dir. A. RÉACH-NGÔ, 2014, p. 245-260.

LARDET, Pierre, « La Politique d'Aristote en français par Louis Le Roy (1568) », *Philosophy in the sixteenth and the seventeenth Centuries. Conversations with Aristotle*, éd. C. BLACKWELL, S. KUSUKAWA, Aldershot, Ashgate, 1999, p. 126-145.

LARDET, Pierre, « Louis Le Roy », in *Centuriæ Latinæ II. Cent une figures humanistes de la Renaissance aux Lumières. À la mémoire de Marie-Madeleine de La Garanderie*, éd. C. NATIVEL, Genève, Droz, 2006, p. 457-468.

LEFRANC, Abel, « Le traité de la vicissitude ou variété des choses de Le Roy et sa véritable date », in *Mélanges Lanson*, Coulommiers, Paul Brodard / Paris, Hachette, 1922, p. 115-120.

LONGEON, Claude, « L'Oratio de pace et concordia de Le Roy (1559) », in *La Conscience européenne au XVI^e et XVII^e siècles*, Paris, Collection de l'École Normale Supérieure de Jeunes Filles, n° 22, 1982, p. 227-234.

Louis Le Roy on Science and Progress, in *Osiris*, vol. XI, Chicago, The University of Chicago Press on behalf of The History of Science Society, 1954, p. 199-210.

Loys Le Roy : renaissance et vicissitude du monde, actes du colloque tenu à Caen septembre 2008, dir. Danièle Dupont, PUC, Caen, 2011.

MAGNIEN, Michel, « Portrait de Budé en "intellectuel" : la *G. Budæi viri carissimi Vita* de Loys Le Roy (1540) », *Renaissance and Reformation*, vol. 24, n° 4, 2000, p. 29-48.

MARGELLOS, Cécile, « Le Modèle ficinien dans *Le Sympose* de Louis le Roy », *Sources et intertexte : résurgences littéraires du Moyen Âge au XX^e siècle*, éd. L. PETRIS, M. BORNAN, actes du colloque de Neuchâtel, 6-7 mai 1999, Genève, Droz, 1999, p. 67-75.

MARGOLIN, Jean-Claude, « Le Roy, traducteur de Platon », in *Lumières de la Pléiade, Neuvième stage international d'Études Humanistes*, Tours, 1965, éd. Roland Antonioli, Paris, Vrin, (« De Pétrarque à Descartes », XI), 1966, p. 49-62.

MARTINET, Jean-Luc, « L'excellence de l'homme dans le livre *De la vicissitude et variété des choses en l'univers* de Louis Le Roy », in *Histoire et littérature au siècle de Montaigne*, Genève, Droz, 2001, p. 301-312.

MASTELLONE, Salvo, *Venalità e machiavellismo Francia : 1572-1610 : all'origine della mentalità politica borghese*, Firenze, L. S. Olschki, 1972, p. 76-82.

- PAPI, Fulvio, « L'alternativa naturalistica : Le Roy e Diodoro Siculo », in *Antropologia e civiltà nel pensiero di Giordano Bruno*, Florence, La Nuova Italia, 1968, p. 220-227.
- POUILLOUX, Jean-Yves, « Problèmes de traduction : Le Roy et le X^e livre de la République », VIII^e Congrès Guillaume Budé, 1968, p. 636-638 et *BHR*, n° 31, 1969, p. 47-66.
- PROCACCI, Giuliano, *Machiavelli nella cultura europea dell'età moderna*, Rome-Bari, 1995, p. 141-150 sq.
- RICHTER, Bodo Ludwig Otto, « The Thought of Louis Le Roy according to his Early Pamphlets », *Studies the Renaissance*, t. VIII, Chicago, The University of Chicago Press, 1961, p. 173-196.
- RIVAUD, Albert, « La première traduction française du *Timée* de Platon », *Revue du Seizième Siècle*, n° 9, 1922, p. 286-289.
- SCHACHTER, Marc, « Louis Le Roy's *Sympose de Platon* and Three Other Renaissance Adaptations of Platonic Eros », *Renaissance Quarterly*, LVIII, 2006, p. 406-439.
- SCHMIDT, Albert-Marie, « Traducteurs français de Platon (1536-1550) », in *Études sur le XVI^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1967, p. 17-44.
- SCIACCA, Enzo, *Umanesimo e scienza politica nella Francia del XVI secolo. Loys Le Roy*, Florence, Leo S. Olschki, 2007.
- SCIACCA, Enzo, « L'art politique. Le forme di governo in Loys Le Roy, tra Seyssel e Machiavelli », in *Principati e repubbliche. Machiavelli, le forme di governo e il pensiero francese del Cinquecento*, Florence, Centro Editoriale Toscano, 2005.
- SCIACCA, Enzo, « *Institutio principis* : vicende di un genere di letteratura politica nella Francia del Cinquecento », *Studi politici onore di Luigi Firpo*, éd. S. Rota Guibaudi et F. Barcia, Milan, Angeli, 1990, p. 227-255.
- SEVERINI, Maria Elena, « Politica e diritto civile nel Rinascimento europeo : Les *Politiques* d'Aristote de Le Roy e la princeps dei *Ricordi* di Guicciardini, tra prudentia e iurisprudentia », in *I diritti dell'uomo : contemporaneità e antichità a confronto, Actes de la journée d'études de Pontassieve, mars-avril 2008*, dir. L. CAPPELLETTI, Florence, 2008, p. 61-98.
- SEVERINI, Maria Elena, « Vicissitudine e tempo Giordano Bruno », in *La Mente di Giordano Bruno, Actes du colloque de Naples, La Filosofia di Giordano Bruno, 10-12 novembre 2000*, dir. F. MEROI, M. CILIBERTO, Florence, Olschki, 2004, p. 225-258.
- SEVERINI, Maria Elena, « Le prince et le capitaine : échos de Machiavel chez Loys Le Roy et François de La Noue », *Seizième siècle*, n° 9, Paris, 2013, p. 245-257.
- SEVERINI, Maria Elena, « "Italiani accorti" e "Francesi arditi" : letture e lettori italiani del trattato sulla vicissitudine universale di Loys Le Roy », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, 74, n° 2, 2012, p. 311-324.
- SEVERINI, Maria Elena, « Il destino di un libro al servizio del sovrano : la *Politica* di Aristotele da Loys Le Roy a John Donne », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, 73, n° 1, 2013, p. 89-104.
- SEVERINI, Maria Elena, « Tamerlan vs Bajazet : l'origine de la modernité chez Loys Le Roy lecteur de Machiavel », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, LXXVI (2014), n° 1, p. 55-72.
- SMITH, Hallett, « Tamburlaine and the Renaissance », in *Elizabethan and Other Essays Honor of George F. Reynolds*, Boulder, Colorado, 1945, p. 126-131.
- WEISINGER, Herbert, « Renaissance Accounts of the Revival of Learning », *Studies Philology*, vol. XLV, n° 2, University of North Carolina Press, avril 1948, p. 105-118.

YARDENI, Myriam, « Idée de progrès et sentiment national en France au XVI^e siècle. Bodin, Le Roy et Pasquier », *Studies History*, éd. D. ASHERI et I. SHATZMAN, vol. XXIII, Jérusalem, Publications of the Hebrew University of Jerusalem, 1972, p. 165-183.

NOTES

1. Abraham Henri Becker, *Un humaniste au XVI^e siècle : Loys Le Roy (Ludovicus Regius) de Coutances*, Paris, Lecène, Oud et Cie, 1896 ; Genève, Slatkine Reprints, 1969 ; Werner Leonard Gundersheimer, *The Life and Work of Louis Le Roy*, Genève, Droz, 1966.
2. Abraham Henri Becker, *Un humaniste au XVI^e siècle*, éd. citée, p. 1 et sq. pour toutes ces précisions.
3. Enzo Sciacca, *Humanesimo e scienza politica nella Francia del XVI secolo. Loys Le Roy*, Florence, Leo S. Olschki, 2007, p. 12.
4. Voir les préfaces respectives des *Trois Livres d'Isocrates* (1551) et de chacun des trois livres du *Sympose de Platon* (1558).
5. *Alia epistolia in Scholis Tolosanis*, dans *Ludovici Regii Constantini Selectiores Aliquot Epistolæ*, Paris, Frédéric Morel, 1559 ; *Timée*, épître au cardinal de Lorraine, 1551 ; *Le Sympose de Platon*, posface au livre III, 1558 ; *De la vicissitude ou variété des choses en l'univers*, 1575, III, p. 116-117.
6. Lettre à Pierre Bunel, 1542, *Ludovici Regii Constantini Selectiores Aliquot Epistolæ*, Paris, Frédéric Morel (outre les lettres à onze destinataires, l'on trouve une lettre grecque à Budé et deux discours *Ad curiam Parisiensem* et *In scholis Tolosanis*).
7. Enzo Sciacca, *Humanesimo e scienza politica nella Francia del XVI secolo. Loys Le Roy*, éd. citée, p. 28-29. Abraham Henri Becker, *Un humaniste au XVI^e siècle*, éd. citée.
8. *Trium disertissimorum virorum præfationes ac epistolæ familiares aliquot : Mureti, Lambini, et Regii*, Paris, Jean de Heuqueville, 1579, p. 351-353.
9. Première *lectio* des *Prolegomena politica*, dans *Ludovici Regii Constantini Prolegomena politica Inter quæ prima est Oratio ab eo habita Parisiis initio professionis Regiæ*, Paris, Frédéric Morel, 1575.
10. Joachim du Bellay a écrit ce sonnet au retour de son séjour romain. Le commentaire de Platon est appuyé sur des poèmes antiques et contemporains que Le Roy demande à Du Bellay de traduire.
11. Richard Crescenzo, « Louis Le Roy et le statut du traducteur des Anciens au XVI^e siècle », *Travaux de littérature*, vol. XX, « Le statut littéraire de l'écrivain », Paris, 2007, p. 221.
12. *Les Trois livres d'Isocrates* : l'épître n'est pas paginée.
13. Quelques dialogues plus courts ont été traduits, par exemple, Estienne Dolet, *Le Second Enfer, Deux dialogues de Platon, [...] Axiochus [...] item ung aultre intitulé Hipparchus [...] le tout nouvellement traduit en langue françoise par Estienne Dolet*, Paris, marque de Nicole, 1544. Jean-Claude Margolin, « Le Roy, traducteur de Platon », *Lumières de la Pléiade*, Neuvième stage international d'Études Humanistes, Tours, 1965, p. 49-62.
14. Sur ce point, se reporter *infra* (citations au niveau des notes 58 et 59).
15. Claude, Le Roy, *G. Budæi parisiensis viri clarissimi vita per Ludovicum Regium Constantinum*. Paris, Jean Roigny, 1540.
16. Paris, Frédéric Morel, 1562, in-8° (réimpr. 1563) ; Paris, Frédéric Morel, 1567 (réimpr. 1568, 1569, 1572, 1573, 1596) ; Lyon, Benoît Rigaud, 1568, in-8°.
17. Bénédicte Boudou, « La conception de l'histoire de Loys Le Roy dans *Des troubles et differens* », in *Loys Le Roy : renaissance et vicissitude du monde*, actes du colloque tenu à Caen septembre 2008, dir. Danièle Duport, PUC, Caen, 2011, p. 123-136.

18. Maria Elena Severini, « Il destino di un libro al servizio del sovrano : la Politica di Aristotele da Loys Le Roy a John Donne », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, Genève, Droz, 2012, LXXIV, n° 1, p. 89-104.
19. *Les Monarchiques de Loys Le Roy*, Paris, Jacques du Puy, 1570, p. 80 v°.
20. Jean Céard, « La royauté selon Budé et selon Loys Le Roy », in *Loys Le Roy : renaissance et vicissitude du monde*, éd. citée, p. 113-122.
21. Claude Longeon, *Premiers combats pour la langue française*, Paris, Le Livre de Poche classique, 1989, introduction.
22. Louis Meigret, *Le Tretté de la grammere françoëze*, Paris, Christian Wechel, 1550 ; rééd. Slatkine Reprints, 1972 ; éd. C. Maizière, Paris, Champion, 2001, p. 33 ; *Traité touchant le commun usage de l'écriture françoise*, Paris, Denis Janot, 1542.
23. Jacques Peletier, *Dialogue de l'orthographe et la prononciation française*, Poitiers, Jean et Enguilibert de Marnef, 1550. Nous modernisons en raison de l'orthographe réformée de Jacques Peletier.
24. Étienne Dolet, *La Maniere de bien traduire d'une langue dans l'autre, D'avantage De la punctuation de la langue françoise plus Des accents d'ycelle*, Lyon, Dolet, 1540.
25. *De la vicissitude ou variété*, éd. Desan, [p. 80]. Les références entre crochets renvoient aux textes que nous joignons ci-après.
26. Joachim du Bellay, *La Deffence, et illustration de la langue françoise*, I, 3.
27. Du Bellay suit bien sûr Cicéron, et aussi le néo-latin Jacques Louis d'Estrebay, *De electione et oratoria collocatione verborum libri duo*, 1538, opposé à une *concinnitas* voyante et à une conception du nombre fondée sur des symétries ostentatoires.
28. Kees Meerhoff, *Rhétorique et poétique au XVI^e siècle en France. Du Bellay, Ramus et les autres*, Leide, E. J. Brill, 1986, p. 11, 132-134 ; Joachim Du Bellay, *Œuvres complètes, La Deffence, et illustration de la langue françoise*, Francis Goyet et Olivier Millet, Paris, Honoré Champion, 2003, introduction de F. Goyet ; Jean-Charles Monferran, « La prose illustre de La Deffence », *Du Bellay, La Deffence et l'Olive, Lectures croisées, Cahiers TEXTUEL*, 2008, p. 13-32.
29. Selon la cinquième règle dans *La Maniere de bien traduire* (1540).
30. Kees Meerhoff, *Rhétorique et poétique au XVI^e siècle en France*, éd. citée, p. 73.
31. Étienne Dolet, *La Maniere de bien traduire* (f. B4), cité par K. Meerhoff, *op. cit.*, p. 73.
32. Du Bellay, *La Deffence, et illustration de la langue françoise*, I, 6.
33. *Ibid.*
34. *Ibid.*, I, 5.
35. *Ibid.*
36. *Ibid.*, I, 9.
37. *Ibid.*, I, 10.
38. *Ibid.*, I, 11.
39. *Trois livres d'Isocrates*, « Au Roy d'Angleterre Édouard VI », non paginé.
40. « Aux lecteurs », *Dixiesme livre de la Republique de Platon*, 1553, p. 244.
41. *Ibid.*
42. *Le Timée de Platon*, épître dédicatoire « À Monseigneur le Reverendissime Cardinal de Lorraine », [p. 2].
43. *Ibid.* [p. 1-2].
44. Abraham Henri Becker, *Un humaniste au XVI^e siècle : Loys Le Roy (Ludovicus Regius) de Coutances*, éd. citée.
45. *Les Politiques d'Aristote*, L'argument du premier livre, éd. 1599, p. 1.
46. *Le Timée de Platon*, épître dédicatoire « À Monseigneur le Reverendissime Cardinal de Lorraine », [2].
47. Même idée amplifiée dans « Au lecteur », postface du *Sympose de Platon*, éd. 1581, f. 174 v-175 et sq.

48. « Plusieurs passages des meilleurs poètes Grecs et Latins, citez aux commentaires du Sympose de Platon, mis en vers françois, par J. du Bellay Angevin », dans *Le Sympose de Platon*, éd. 1581, f. 177 r.
49. « Je n'ay pas oublié ce, qu'autrefois j'ay dict des translations poétiques : mais je ne suis si jalouzeusement amoureux de mes premieres apprehensions, que j'aye honte de les changer quelquefois à l'exemple de tant d'excellens auteurs » *Le Quatriesme livre de l'Eneide de Vergile, traduit en vers Francoys, La Complaincte de Didon à Enée, prinse d'Ovide, Autres Œuvres de l'invention du translateur*. Par I. D. B. A., Paris, Vincent Sertenas, 1552, « Au Seigneur J. de Morel Ambrunoys », p. 8.
50. *Le Sympose de Platon*, éd. 1581, fol. 53 r°.
51. Cicéron, *L'Orateur*, I, 3.
52. *Les Trois Livres d'Isocrate*, épître dédicatoire « À Madame Marguerite » [1] (*infra* texte 1).
53. *Ibid.*, [5].
54. Guillaume Budé, *De l'institution du prince*, Patris, Jehan Foucher, 1548, XXIV, f. 67 v ; XII, 39 r-v ; XXIV, f. 68 r.
55. Guillaume Budé, *De la philologie*, cité par Jean-Claude Margolin, dans « Apogée de la rhétorique humaniste », dir. Marc Fumaroli, *Histoire de la rhétorique dans l'Europe moderne. 1450-1950*, Paris, PUF, 1999, p. 216.
56. Cicéron, *De l'orateur*, 3.
57. *Trois Oraisons de Demosthene, prince des orateurs, dittes Olynthiaques*, « Préface de Loys Le Roy sur les oraisons de Demosthene, par luy traduittes de grec en françois », [1] (*infra* texte 3). « Préface de Loys Le Roy sur les oraisons de Demosthene, par luy traduittes de grec en françois », 1551, [1].
58. *Ibid.*
59. *Ibid.* [1-2].
60. *Ibid.* [2].
61. *Trois Oraisons de Demosthene, prince des orateurs, dittes Olynthiaques*, « Préface de Loys Le Roy sur les oraisons de Demosthene, par luy traduittes de grec en françois », [3] (*infra* texte 3).
62. *Ibid.* [4].
63. *Trois Oraisons de Demosthene prince des orateurs, dittes Olynthiaques*, « Préface de Loys le Roy sur les oraisons de Demosthene, par luy traduittes de grec en françois », 1551, [1].
64. *Les Enseignemens d'Isocrates et de Xenophon auteurs anciens tres excellens*, 1568, p. 7.
65. Argument de Cicéron, *De l'orateur*, I, 3, repris par Budé dans *De la philologie*.
66. « Préface de Loys le Roy sur les oraisons de Demosthene, par luy traduittes de grec en françois », [5].
67. *Trois livres d'Isocrates, ancien orateur et philosophe*, « À Madame Marguerite », [5].
68. Sperone Speroni, *Dialogues des langues*, éd. Jean-Charles Monferran, in Joachim Du Bellay, *La Deffence, et illustration de la langue françoise*, éd. Jean-Charles Monferran, Genève, Droz, 2007.
69. *De la vicissitude ou variété des choses en l'univers*, II, p. 97.
70. Joachim Du Bellay, *La Deffence, et illustration de la langue françoise*, I, 4.
71. *De la vicissitude ou variété des choses en l'univers*, II, p. 98.
72. *Ibid.*
73. *Ibid.*, p. 97-98.
74. Joachim Du Bellay, *La Deffence, et illustration de la Langue Francoise*, Paris, Arnoul l'Angelier, 1549, I, 5, n. p. et I, 4 pour la position de Du Bellay sur la traduction des textes sacrés.
75. *De la vicissitude ou variété des choses en l'univers*, II, p. 98-99.
76. « Voyla en bref les Raisons, qui m'ont fait penser, que l'office et diligence des Traducteurs, autrement fort utile pour instruyre les ingnorans des Langues estrangeres en la cognoissance des choses, n'est suffisante pour donner à la nostre ceste perfection », Joachim Du Bellay, *La Deffence, et illustration de la langue françoise*, I, 5.

77. « Loys le Roy aux lecteurs », postface de *Le Premier, second et dixiesme livre de Justice, ou de la Republique de Platon. Quatre Philippiques de Demosthene*, 1553, p. 212.
78. *De la vicissitude ou variété des choses en l'univers*, II, p. 99-100. Retour à l'argument topique de l'utilité limitée de la traduction et, vraisemblablement, au passage de la *Deffence* antérieur au précédent : « fort utile pour instruyre les ingnorans des langues etrangeres en la congnoissance des choses [...] n'est suffisante pour donner à la nostre ceste perfection », I, V, éd. citée, p. 88-89.
79. Imiter les meilleurs : Du Bellay, *ibid.*, I, 7 ; Quintilien, *Institution oratoire*, X, 1.
80. Mêmes arguments de Du Bellay sur les genres et le style peu docte, *ibid.*, II, 4, éd. cit., p. 132.
81. Joachim du Bellay, *La Deffence, et illustration de la langue françoise*, I, 5.
82. *De la vicissitude ou variété des choses en l'univers*, II, p. 100.
83. Joachim du Bellay, *La Deffence, et illustration de la langue françoise*, I, VIII, éd. cit., p. 94. Sur le temps perdu à l'apprentissage des langues : Du Bellay, *ibid.*, I, 10, éd. cit., p. 104, repris par Du Bellay à Speroni, *Dialogue des langues*, *ibid.*, p. 256-257.
84. Joachim du Bellay, *La Deffence, et illustration de la langue françoise*, I, 1.
85. *De la vicissitude ou variété des choses en l'univers*, XII, p. 433-434.
86. Métaphore dans l'esprit de *L'Orateur* IX, avoir le blé et vouloir se nourrir se gland, reprise par Du Bellay dans la première préface de *L'Olive* (1549), in Joachim Du Bellay, *La Deffence, et illustration de la langue françoise*, éd. Jean-Charles Monferran, éd. citée, p. 355. Pour le bois et l'écorce, Du Bellay, *La Deffence, et illustration de la langue françoise*, II, 12, *ibid.*, p. 177.
87. *De la vicissitude ou variété des choses en l'univers*, XII, p. 437.
88. Joachim Du Bellay, *La Deffence, et illustration de la langue françoise*, I, V, éd. cit., p. 90, et XI, p. 113.
89. Voir Richard Crescenzo, « Louis Le Roy et le statut de traducteur des Anciens au XVI^e siècle », *Le Statut littéraire de l'écrivain, Travaux de littérature XX*, dir. Lise Sabourin, Genève, Droz, 2007, p. 222.
90. Marie Gaille-Nikodimov, « Un humaniste peut-il inventer ? L'idée d'un progrès de l'art politique chez Louis Le Roy », *L'Épreuve de la nouveauté*, Laboratoire italien, n° 6, Lyon, ENS Éditions, 2005, p. 55-77.
91. « Au lecteur », posface au *Sympose de Platon*, [1].
92. Cicéron, *Tusculanes*, II, 2, 5.
93. « Préface de Loys le Roy sur les oraisons de Demosthene, par luy traduites de grec en françois », 1551, [5].
94. Machiavel, Nicolas, *Discours*, III, 1, éd. C. Lefort, Paris, Flammarion, p. 245.
95. *De la vicissitude ou variété des choses en l'univers*, II, [p. 90].
96. *De la vicissitude*, II, [p. 89].
97. *Ibid.*, II, [p. 90].
98. *Ibid.*, II, [p. 92].
99. « Laquelle elegance et purité de parler se garde plus longuement entre les dames, qui conversent moins entre les estrangers que les hommes », *ibid.*, II, p. 93.
100. *Ibid.*, II, p. 95.
101. *Ibid.*, II, p. 95. Même idée dans *De asse* de Budé, par exemple dans *Somair ou extrait ou abrégé du De Assé de feu Monsieur Budé*, édition consultée Lyon, Thibault Payen, 1554, f. IV.
102. *Ibid.*, II, p. 95-96.
103. Cicéron, *L'Orateur*, 2.
104. *De la vicissitude ou variété des choses en l'univers*, XII, *passim*.
105. Épître dédicatoire des *Trois Livres d'Isocrates*, « À Madame Marguerite de France, Sœur unique du Roy, Duchesse du Berry », [2]-[3].
106. Se reporter *supra* à la citation du traité *De la vicissitude*, II, p. 96-97.

107. *sentences* : phrases. C'est la théorie de la convenance du style au propos et au destinataire.
108. *tellement que* : de telle sorte que.
109. Cicéron, *De L'orateur*, I, 5 et 6 ; *Orateur*, 2, 3.
110. *équiper* : comparer.
111. *ou quelle en donnerons nous* : quelle raison en donnerons nous ?
112. Cicéron, *Tusculanes*, I, 2, 4.
113. *avoir suvi l'empire* : avoir suivi la puissance, la force politique et militaire.
114. Aristote, *Métaphysique*, XII, 5 et Platon, *Des lois*, III et VI. Platon et Aristote rejettent le progrès.
115. *despieça* : depuis un certain temps.
116. Quintilien dit cela de Cicéron, *Institution oratoire*, X, 1, 108-110.
117. Rappel de Du Bellay, *La Deffence, et illustration de la langue françoise*, I, 1, et préparation des arguments du livre XII, *De la vicissitude ou variété des choses en l'univers*.
118. C'est sa première traduction.
119. Allusions à sa conversion difficile de sa formation de juriste à celle d'homme de Lettres, et à sa situation précaire, vu ses origines.
120. François I^{er}.
121. *erres* : chemins.
122. Quelques traductions de dialogues plus brefs de Platon ont toutefois été publiées.
123. Cicéron, *De l'orateur*, I, 3.
124. La loi de la corruption s'exerce aussi sur la conjonction initiale de la philosophie et de l'éloquence.
125. Guillaume Budé, *De la philologie*.
126. *propre* : il s'agit de la *proprietas*, de l'adaptation du style et des mots au sujet dont on parle
127. *oraison* : la prose.
128. *sentences* : les phrases.
129. Lieu cité par Du Bellay, *La Deffence, et illustration de la langue françoise*, II, 6. Ici appliqué à l'éloquence, il est repris à Platon, *Phèdre*, 267 a-267 b, et à Isocrates, *Panégryrique*, I, 8-11.
130. *outrecuidez* : les prétentieux.
131. Tacite, *Dialogue des orateurs*, XXI, 8 ; Sénèque, *Lettres*, 40, 4.
132. *pour autant que* : parce que.
133. Argument de Cicéron, *De l'orateur*, I, 3, repris par Budé dans *De la philologie*.
134. *forenses* : extérieures.
135. C'est la loi selon laquelle le progrès est intermittent d'une part, que d'autre part une civilisation meurt, une autre naît ailleurs.
136. *reduisant* : rappelant à la mémoire.
137. *oraison* : discours.
138. *et jaçoit que* : bien que.
139. Correction à la place de *différentes*.
140. *traitez grammaticalement* : traités du seul point de vue de la grammaire, première discipline du *trivium* qui s'intéressait surtout au sens des mots.
141. *dressée* : éduquée.
142. Ces mêmes arguments sont repris dans la postface au *Sympose de Platon*, et légèrement variés, dans l'épître au roi, dans *Les Enseignemens d'Isocrates et de Xenophon auteurs anciens tres excellens pour bien regner en paix et en guerre*, 1568, p. 7. On constatera dans le texte 6 les compléments qu'il ajoute.
143. Le passage qui précède est très proche du texte précédent qui date de 1553.
144. C'est-à-dire, *a priori*, une grande part de l'activité de Le Roy.

145. Il caractérise sa propre pratique du commentaire, qu'il distingue de certaines activités philologiques, qui ne replaceraient pas le texte et le travail du traducteur dans une dynamique historique.
146. *quelque cas* : quelque chose.
147. *accession* : accroissement.
148. *negoces* : activités.
149. Éd. 1555, f. 176 r.
150. *toute occupée* : on ne s'en est pas entièrement saisi.
151. Éd. 1555, f. 176 v.
152. P. 7.
153. C'est la formulation du projet de *De la vicissitude ou variété en l'univers*.
154. P. 8.
155. P. 9.
156. Quintilien, *Institution oratoire*, I, 6.
157. *lettres estrangeres* : le français utilise l'alphabet latin auquel ont été ajoutées d'autres lettres.
158. Le Roy indique clairement sa position dans le débat sur la normalisation du français et de l'orthographe.
159. Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, XI, 8 rapporte que Caton se moque du consul Aulus Albinus auteur d'une histoire en grec.
160. *la Grecsque* : l'histoire grecque.
161. L'histoire de France est écrite en latin par Gaguin (1425-1502), *Compendium supra Francorum gestis a Pharamundo*, Paris, Jean Rembolt, 1497 et *Annales rerum gallicarum*. Paolo Emilio ou Emili, historiographe de Charles VIII, puis de Louis XII, écrit à partir de 1516, *De rebus gestis Francorum*, augmenté en 1519, Paris, Josse Bade, 1520.
162. *Peu et mal à propos* : Paolo Emilio serait souvent inexact et trop favorable aux Italiens. Pour ces partisans de l'histoire écrite dans la langue locale, il existe une telle parenté de la nation avec son idiome que ce lien se perd par l'usage d'une langue empruntée.
163. Enguerrand de Monstrelet (1390-1453), Jean Froissard (1338 ca-1453 ca) et Philippe de Commines (1445 ca-1511) ont été traduits du français en latin par l'allemand Johann Sleidan (1506-1556) : la piste de Sleidan, dont la traduction de Commines venait d'être éditée en 1569, est suggérée par Enzo Sciacca, *Humanesimo e scienza politica nella Francia del XVI secolo*. Loys Le Roy, Florence, Leo S. Olschki, 2007, p. 107.
164. *propriété, elegance, douceur* : par ces termes Le Roy s'inscrit dans le débat sur la supériorité des langues et sur leur perfectibilité.
165. *science, puissance, grandeur des empires, religion* : les quatre raisons de l'épanouissement et de la disparition des langues.
166. Pour l'élégance et la douceur de la langue grecque : Cicéron, *De l'orateur*, XI. Voir Du Bellay, *La Deffence, et illustration de la langue françoise*, I, IX, éd. cit., p. 96 : « l'élégance et venusté de la grecque est passée à la latine. »
167. Voir Guillaume Postel, *De la république des Turcs*, II, éd. cit., p. 37 et sq. : l'hébreu ancien, grammatique, a donné naissance au chaldéen, au syrien et à l'arabe, l'hébreu commun ou chaldéen, le grec et le latin.
168. « Entre toutes [...] Ohaliciens. » traduit Conrad Gessner, *Mithridate*, éd. cit., 52 v, p. 219. Le slave est parlé sur un grand territoire, dans l'Est, de la Dwina à la Bohème et à la Saxe, dans l'Ouest en Allemagne, du nord au sud de la mer Glaciale à l'Adriatique, de la mer Noire jusqu'en Grèce. Cette langue a également gagné la Sibérie.
169. Suit Conrad Gessner, *ibid.*, 52 r, p. 218.
170. La langue *osque* était parlée dans le Latium et comme l'étrusque, ou *Etrurienne*, a été absorbée par le latin.
171. Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, V, 8, 73.

172. *meslez, purs, ambigus* : les langues sont soumises à la loi du mélange dont il va étudier les modalités, tout en remontant le temps.
173. Concile de Vienne en Dauphiné, sous la présidence de Clément V, de 1311 à 1312. La bulle *Inter sollicitudines*, l. IV, tit. 1 de *Magist. c. 1*, ordonne l'enseignement des langues orientales, avec deux maîtres pour l'hébreu, deux pour l'arabe, autant pour le chaldéen, et ce à Bologne, Paris, Salamanque, Oxford et dans les lieux où résiderait la cour romaine.
174. *Sueviens* : Suèves ou Souabes.
175. Argument majeur de l'intermittence du progrès.
176. C'est la différence dans le vernaculaire entre langue parlée et écrite, véhicule du savoir.
177. *elegans* : la hiérarchie des langues est maintenant en cause.
178. C'est la question des deux langues, l'une écrite, élégante, avec une grammaire, l'autre populaire. Voir par Leonardo Bruni (*Epistolæ*, t. II, VI, ep. X, L. Mehus, Florence, 1742, p. 62), contestée par Alberti, *Della Familia*, et par Flavio Biondo dans *De verbis romanae locutionis* (1437), reprise par Poggio Bracciolini, *Tertiæ convivialis disceptatio historialis* : « *Diutina me dubitatio tenuit, utrum priscis Romanis latina lingua, quam grammaticam vocamus, fuit omnium communis, an alia quaedam esset doctorum virorum, alia plebis et vulgi oratio; id est, ut apertius loquar, utrum docti pariter et indocti ab ipsaque infantia latino veluti materno domesticoque sermone loquerentur, an esset alius quispiam doctorum hominum, prout nobis contingit, ac usu vulgari diversus.* » Référence transmise par Jean Lecoq.
179. Traduit en partie Cicéron, *De l'orateur*, III, 12, 45.
180. Traduit presque intégralement Cicéron, *ibid.*, III, 11.
181. Cette langue commune, « pratiquée par des gens de lettres, ou encore des savants et des gens rendus plus cultivés par leurs voyages. » (C. Gessner, *Mithridate*, éd. cit., f. 46 r, p. 204) est la quintessence des quatre langues grecques. Le sujet rejoint le débat des langues en Italie : dans *Le Dialogue de rhétorique*, Sperone Speroni évoque la beauté du Toscan de Pétrarque qui en rien ne diffère de la langue commune.
182. *l'Athenienne* : l'attique.
183. Cicéron, *Brutus*, XLVI, 172.
184. Quintilien, *Institution oratoire*, I, 5, 24.
185. Argument en défaveur de l'usage du latin par les humanistes.
186. Le Roy prépare l'attaque contre le rêve humaniste de la restitution totale.
187. Thucydide, *Archéologie*, I, 5 ; 1, 6, 1 ; I, 6, 6. Platon, *Cratyle*, 397 c, *Timée*, 22 ; Aristote, *Politiques*, II, 8, 1268 b.
188. *en après* : après.
189. Traduit Quintilien, *Institution oratoire*, I, 6, 40.
190. Polybe, III, 5.
191. Fin de la république en 27 av. J.-C. La *nayveté* désigne la pureté et l'élégance atteintes par la perfection de la langue et non pas son état originel, *rude*.
192. 330 ap. J.-C.
193. De l'impoli à l'élégant, les états successifs des langues varient. La langue de Dante, Pétrarque, Boccace est le toscan. Quand Bembo, dans *Le Dialogue des langues*, loue la douceur du toscan naturel de Pétrarque et de Boccace, il trouve celui de Dante rude, « toscan de la campagne, plutôt que de la ville », *La Deffence, et illustration de la langue françoise*, éd. citée, p. 240.
194. Varron, *De l'Agriculture*, I, 1 ; Columelle, *De l'Agriculture*, I, 1.
195. Quasi même formulation dans *Enseignements d'Isocrate et Xénophon*, éd. cit, p. 7 et dans « Loys Le Roy au lecteur », *Le Sympose de Platon*, 1558, Paris Abel L'Angelier, 1581, p. 175. Même épithète dans *La Deffence, et illustration de la langue françoise*, I, 5.
196. Les failles de la traduction et les griefs : même idée chez Bruni, *Sur la traduction correcte* ; c'est le troisième des arguments sur les conditions de la traduction avancé par Dolet, *La Manière de bien traduire d'une langue dans l'autre*, Poitiers, 1540.

197. *Diction* : manière de dire.
198. Très proche de *La Deffence, et illustration de la langue françoise*, I, 5, éd. cit., p. 88.
199. Gaza (1400-1478), grec émigré en Italie bien avant 1453, qui traduit notamment Aristote et Théophraste.
200. Sur les difficultés de la traduction, Le Roy suit Du Bellay en changeant l'ordre des phrases de *La Deffence, et illustration de la langue françoise*, I, 5, éd. citée, p. 87, et procède à quelques modifications.
201. L'insistance sur l'invention prépare l'argument du progrès.
202. Retour à l'argument topique de l'utilité limitée de la traduction et, vraisemblablement, au passage de la *Deffence* antérieur au précédent : « fort utile pour instruyre les ingnorans des langues etrangeres en la congnoissance des choses [...] n'est suffisante pour donner à la nostre ceste perfection », I, V, éd. cit., p. 88-89.
203. Imiter les meilleurs : Du Bellay, *ibid.*, I, 7 ; Quintilien, *Institution oratoire*, X, 1.
204. Mêmes arguments de Du Bellay sur les genres et le style peu docte, *ibid.*, II, 4, éd. cit., p. 132.
205. *Millaines* : milliers.
206. Voir Cicéron dans *De l'orateur*, I, VI, 20-22 qu'il précise dans *l'Orateur*, 118-120 ; Quintilien, *Institution oratoire*, X, II, 16 ; Du Bellay, *La Deffence, et illustration de la langue françoise*, I, VIII, éd. cit., p. 94. Sur le temps perdu à l'apprentissage des langues : Du Bellay, I, 10, éd. J.-C. Monferran, p. 104, repris par Du Bellay à Speroni, *Dialogue des langues*, *ibid.*, p. 256-257.
207. Les métaphores condamnent l'admiration paralysante du passé. Du Bellay, *ibid.*, II, 12, p. 177 pour le bois et l'écorce. Avoir le blé, et vouloir encore se nourrir de gland : métaphore dans l'esprit de *L'Orateur*, IX, reprise par Du Bellay pour les lecteurs fermés à tout progrès dans la première préface de *l'Olive*, éd. J.-C. Monferra citée, p. 355.
208. Des versions diverses de cette étude ont été présentées au sixième Annual Claremont Early Modern Studies Graduate Symposium, Claremont Graduate University, Mars 2002 ; à la Conference on Europe and the Islamic World: Cultural Transformations, 1453-1798, Early Modern Research Centre, University of Reading, Juillet 2004 ; au 13th Annual Conference of the Group for Early Modern Cultural Studies, University of Texas, San Antonio, décembre 2005. Lore Fall, 2005.

RÉSUMÉS

Cet article est consacré à la manière dont Loys Le Roy, connu pour ses traductions du grec en français et pour son traité sur la philosophie de l'histoire, *De la vicissitude ou variété des choses en l'univers*, prend place dans le débat sur la défense et l'illustration de la langue française. La question de l'utilisation et du perfectionnement du français trouve sa place dans les textes liminaires aux traductions et dans *De la vicissitude ou variété des choses dans l'univers*, ouvrage récapitulatif de l'œuvre, qui inscrit les questions du vernaculaire et de la traduction dans une perspective tant linguistique qu'historique.

INDEX

Index géographique : domaine français

Index chronologique : XVI^e siècle

Mots-clés : défense du vernaculaire, traduction, commentaire, éloquence, philosophie, histoire, préfaces, épîtres

AUTEURS

DANIÈLE DUPORT

Danièle Duport (daniele.duport@unicaen.fr) est maître de conférences habilitée en littérature du XVI^e siècle à l'université de Caen.